

René Collinot

ENTRE MÈRE ET BRASSY



Témoignages
Le Témoin gaulois

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit
[Le Témoin gaulois](#)
relève de l'escroquerie.

Avertissement

Le titre de cette collection, *Le Témoin gaulois*, qui est aussi celui de mon site, peut inquiéter. Non, il ne s'agit pas ici de nos ancêtres les *Gaulois* ! C'est à regret que j'ai renoncé au titre *Chroniques gauloises*, qui était déjà pris. J'entends ici *gaulois* au sens que nos jeunes donnent à ce mot, et qui oppose les populations issues de l'ancienne France aux apports nouveaux de l'Europe et aux *Beurs*, *Blacks* et autres qui lui donnent un peu de piquant... et contribuent à la relever dans tous les sens du mot !

La rédaction de ce texte a été entreprise en vue d'une publication sur Internet. C'est pourquoi mon témoignage, qui porte sur ma famille – paysans d'un petit coin du Morvan, petits commerçants et artisans de Paris, juifs turcs du XI^{ème} arrondissement – et sur la guerre d'Algérie vue de Blida s'arrête au début des années 1960 : je n'y parle des vivants que par rapides allusions, et seulement quand cela m'a paru indispensable. À cette règle, toutefois, j'ai fait deux exception :

- je tenais à laisser un témoignage sur ce que fut pour moi la guerre d'Algérie : on le trouvera ci-dessous sous le titre de *Petite Chronique du temps perdu*. Les acteurs de cette chronique reconnaîtront sans peine ceux dont, par discrétion, j'ai préféré remplacer les noms par des pseudonymes suivis d'un astérisque ; des autres, je n'ai à dire que du bien ;
- j'ai cru indispensable de retracer brièvement, au départ, sur mon site, Mon Parcours ; non qu'il présente le moindre intérêt, ma vie ayant été parfaitement banale (les gens heureux n'ont pas d'histoire), mais cela m'a permis de situer d'emblée des acteurs qu'on retrouvera par la suite, et qu'un index des noms cités permettra de retrouver plus aisément. Ce parcours chronologique est complété par quelques notes qui devraient aider un éventuel lecteur à pénétrer dans le monde que j'évoque et qui appartient déjà au passé.

J'ajoute qu'en ce qui concerne les *Témoignages*, j'ai tenu à gommer

de ces pages tout ce qui aurait pu peiner ceux de leurs acteurs qui pourraient les lire, me donnant pour règle de ne rien écrire que je ne puisse leur communiquer. S'il advenait pourtant que j'aie pu choquer l'un d'eux par une inexactitude ou un jugement irréfléchi, je retirerais sans regret l'objet du délit et présenterais de sincères excuses. Il n'en va pas de même des morts et des soldats égarés, rendus fous par la lâcheté des politiciens : j'estime qu'ils ont droit à la – ou à ma – vérité.

J'ai joint à ces témoignages quelques nouvelles : ayant voulu m'essayer à en écrire, je me suis bientôt rendu compte que j'avais depuis belle lurette laissé passer le temps de le faire : à mon âge on n'a plus, du monde où l'on vit, qu'une connaissance lointaine et comme abstraite. En somme je ne suis plus apte qu'à écrire des chroniques, j'entends par là des nouvelles du temps passé. Elles sont de pure fiction, c'est-à-dire que si la matière en est encore des souvenirs, elle est réorganisée, retouchée et travestie, mais consciemment, alors que la mémoire se livre à notre insu à ces mêmes opérations.

Si un roman s'est ajouté à ces *Fictions* c'est pour accueillir un autre auteur.

Remerciements

Je tiens à remercier toutes celles et tous ceux qui m'ont aidé en corrigeant certaines erreurs ou en complétant mes souvenirs, en particulier ma sœur Solange, ma nièce Nadine, mes cousines Andréa, Paulette Lavault et Jacqueline Lamouret, épouse Roger, mes belles-sœurs Lucienne et Éliane, mes cousins Roger Roulier, Georges, Michel et Gilbert Bonneront et leurs femmes, Thomas David, expert en généalogie et ma cousine Raymonde Picard, sans oublier Élie Veissid, mon cousin du Morvan, ni notre cousin Robert Pinto ainsi que leurs femmes, ni nos amis Sarfati de France et d'Israël.

Paris le 19 août 2014
René Collinot

*« Temps passé Trépassés Les dieux qui me formâtes
Je ne vis que passant ainsi que vous passâtes
Et détournant les yeux de ce vide avenir
En moi-même je vois tout le passé grandir
Rien n'est mort que ce qui n'existe pas encore
Près du passé luisant demain est incolore
Il est informe aussi près de ce qui parfait
Présente tout ensemble et l'effort et l'effet »*

(Guillaume Apollinaire)

LE MORVAN

Racines

Attaches paysannes

Une distance singulière sépare la réalité de la manière dont nous nous la représentons. Dans une de ses premières rédactions notre fils, à qui on demandait de décrire les impressions du réveil, avait choisi de le situer à Appoigny. Ses premières sensations étaient auditives. Il écrivait : « *J'entends mon grand-père qui rentre en discutant avec un autre paysan* ». Cette phrase m'avait beaucoup surpris, mon père appartenant, pour moi, au pôle parisien de mon enfance. Pourtant il avait conservé au moins deux traits de nos origines : l'accent morvandiau, qu'il avait, paraît-il, troqué dans sa première jeunesse contre celui de Marseille, mais qu'il avait ensuite retrouvé pour ne plus l'abandonner (il prétendait que garder son accent d'origine est une preuve de personnalité), et ce goût des choses de la terre qui l'a conduit à jardiner toute sa vie et à passer à la campagne ses quinze dernières années.

En revanche, je me suis toujours senti si proche de mes attaches paysannes que je me suis longtemps considéré comme un Morvandiau de Paris, jusqu'à ce que notre fils me fasse remarquer que je n'étais en rien un paysan. Ce jugement aussi m'a étonné, bien que j'aie dû, en y réfléchissant, me rendre à l'évidence : plus rien dans mes goûts et ma façon de vivre ne rappelle, de l'extérieur, mes origines, et la campagne n'est plus guère à mes yeux qu'un décor où j'ai quelquefois envie de passer, mais où je ne saurais vivre : j'ai depuis longtemps perdu ce lien charnel à la terre qui caractérisait les paysans, espèce sociale presque disparue, cédant la place à ces techniciens souvent « *branchés* » que sont nos modernes agriculteurs, et il ne me reste que mon attachement aux souvenirs d'un monde depuis longtemps révolu.

Voyages

Pendant la guerre, le voyage au Morvan prenait toute une journée : on se levait de bon matin pour prendre à huit heures, à la gare de Lyon, le train toujours bondé, et on atteignait Nevers aux alentours de midi quand un bombardement n'avait pas interrompu le trafic. Il fallait, dans ce cas, attendre que la voie soit

dégagée et réparée : je me souviens d'avoir roulé au pas au milieu des débris encore fumants d'un convoi.

À Nevers, on déjeunait avec les provisions – œufs durs et haricots en salade – que l'on avait emportées, dans un café où on pouvait « *apporter son manger* », en consommant un Viadox. Comme il fallait attendre l'autocar de seize heures, nous avions tout le temps de (re)découvrir le palais ducal et la châsse de Sainte Bernadette. L'autocar à gazogène nous emmenait poussivement par petites villes et villages (je m'endormis la première fois sur l'épaule de mon voisin) jusqu'à Vauclaux, où nous arrivions vers sept heures, et où nous attendait la voiture à âne. Une heure après, nous étions à bon port. Notre retour, en 1942, fut encore plus laborieux : il fallut se rendre de Mhère à Clamecy où mon père prit une mansarde dans un hôtel. La salle à manger me parut immense et, chose admirable, les aliments étaient reçus de la cuisine située au sous-sol par des passe-plats ! Il régnait une odeur de bouillon de légumes et de désinfectant mêlés qui retarda mon sommeil, et que je sens encore, bien que je ne l'aie jamais retrouvée nulle part ailleurs, et je pus apercevoir en descendant l'escalier, par les portes entrouvertes des chambres occupées par des officiers allemands, de grands lavabos blancs étincelants, qui me parurent le comble du luxe. Au matin, nous prîmes d'assaut un train qui n'arriva, je crois, que le soir.

Ces expériences font qu'aujourd'hui encore, où l'autoroute me met à moins de quatre heures de Mhère en roulant très sagement, j'ai l'impression, en retrouvant le Morvan, où rien ne semble avoir changé, sinon les habitants, d'être beaucoup plus loin de Paris que lors de nos sauts de puce au Proche Orient. Car ce pays immuable se situe, pour moi, dans un passé lointain.

À part celui du Morvan, je n'ai jamais fait que trois voyages dignes de ce nom (pendant mes vacances d'étudiant ce furent, dans l'ordre, la Grèce, l'Espagne et Israël) : depuis longtemps, je n'ai plus connu que des déplacements, montant dans une espèce de grand ascenseur surpeuplé qui s'élève pendant une ou plusieurs heures, pour redescendre dans le même temps. À la

sortie, je retrouve un aéroport tout semblable à celui que je viens de quitter, des hôtels américains comme en Europe, et des paysages et des monuments que le cinéma et la télévision ont depuis longtemps déflorés. Sans doute ces pays renferment-ils encore une humanité un peu différente, mais notre style de vie et notre âge ne nous permettent plus de descendre chez l'habitant et de nouer avec lui une vraie relation. Quant à ces voyages organisés où les Occidentaux regardent, de leur bulle confortable, les paysages du Tiers Monde et leurs habitants misérables, autant visiter un camp de concentration ! Dans ces conditions, Deauville nous offre une « coupure » aussi efficace que n'importe quel point de cette planète ratatinée : les voyages, en ce début de XXI^e siècle, n'appartiennent plus depuis longtemps qu'au passé, et à l'avenir intersidéral.

À vrai dire, le seul voyage que nous puissions faire aujourd'hui est le parcours de notre vie : en un demi ou trois quarts de siècle, le monde autour de nous change plus que ne changeaient paysages, bêtes, hommes et mœurs quand on passait d'Europe en Afrique, en Asie et en Amérique au XVIII^e siècle. Et je suis heureux d'être encore de ce voyage-là et d'en avoir donné la possibilité à d'autres...

Entre Mhère et Brassy

« L'attachement à l'enfance serait moins nostalgie d'un temps révolu qu'attraction par cet âge qui nous tient lieu de mythe, un mythe qui n'est qu'à nous » (J.-B. Pontalis, Fenêtres, Enfance)

De même que l'enfance bourguignonne de Restif de La Bretonne s'est écoulée entre deux pôles, Nitry et Sacy, la mienne s'est partagée, quand je n'étais pas à Paris, entre deux villages, Brassy, commune d'où était issue ma famille maternelle, et Mhère, patrie de la branche paternelle. J'ai compris, en dînant chez des amis portugais de ma belle-sœur, à quel point notre famille ressemblait à celles des immigrés. Certes nous n'étions victimes d'aucune discrimination, et tous avaient appris le français dès l'école et le parlaient exclusivement, mais le patois était (sauf pour Maman, née à Paris, et mes sœurs, qui ne s'en éloignèrent jamais) notre

langue d'origine, et mon père et tous mes oncles avaient conservé un accent plus ou moins prononcé. Se retrouver ensemble, c'était reconstituer et célébrer une patrie tout à la fois proche et lointaine. Aller au Morvan tenait du pèlerinage, et aujourd'hui encore c'est le déplacement qui pour moi évoque le mieux ce que dut être jadis le voyage. Bref, je n'ai trouvé pareil attachement sentimental à une seconde patrie que dans ma belle-famille, s'agissant d'Israël : même amour, et même absence de toute intention de retour, sinon en qualité de touristes ou pour revoir des parents et des amis.

Le choix – absurde pour qui ne les connaissait pas – que firent mes parents du lieu de leur retraite, est éclairant. Ils achetèrent une belle maison campagnarde dans le village sans grâce d'Appoigny, près d'Auxerre, aux deux tiers du chemin qui sépare leurs enfants, restés à Paris, du Morvan, où ils ne mirent pas les pieds plus de dix fois dans les quatorze ans qui devaient s'écouler jusqu'à la mort de mon père. Ma mère se fit un point d'honneur d'y rester, à notre grand dam, car il fallut y passer un week-end sur deux, en alternant avec Denise, mais ce fut sa fierté d'avoir maintenu jusqu'au bout, malgré de très faibles moyens financiers, sa maison, c'est-à-dire le symbole de notre double enracinement.

Le Morvan a longtemps eu très mauvaise réputation : dans *Les Maîtres sonneurs*, de George Sand, un personnage y finit mystérieusement, tué dans une rixe. Dans mon enfance on racontait l'histoire de ce Parisien qui se rend en voiture au Morvan. Quand il pense être arrivé, il demande : « Où est le Morvan ? » et on lui répond : « Plus loin... ». Après qu'il ait entendu la même phrase dans bien des villages on lui réplique : « Le Morvan ? Vous l'avez passé ! » Notin, le marchand de vin de Corbigny, partant en tournée, précisait : « Je vais au Morvan » ; la limite est à dix kilomètres. Aujourd'hui, on se dit Morvandiau bien au-delà de ce massif qui n'eut jamais d'unité politique et les journalistes parlent de « *la douceur morvandiolle* (sic) » d'Auxerre. Je ne désespère pas d'annexer un jour Paris !

Brassy entre 1936 et 1940

Le bourg et la maison

Le bourg de Brassy, situé à une dizaine de kilomètres de Mhère, est resté plus vivant sans s'être beaucoup modifié depuis mon enfance, peut-être à cause des deux hôtels de catégorie très moyenne et d'un bar-tabac-restaurant qui sont alignés côte à côte sur la place, face à la mairie et à l'église. Autrefois, on trouvait tout près de l'église, dans la direction de Gouvault, un petit abattoir dont l'activité sanglante était pour nous un spectacle particulièrement attrayant.

On devait aussi, je suppose, trouver une épicerie plus importante que celle dont vivait Tante Annette et probablement un coiffeur, mais je n'en ai gardé nul souvenir. L'école des filles et celle des garçons, avec une cour de récréation mixte, à ce qu'il me semble, jouxtaient la mairie : en 1940, j'y fis un passage de quelques jours dont je n'ai qu'un souvenir très vague : j'y dessinais des bâtons, et Solange m'avait expliqué que si j'allais aux toilettes, je devais m'assurer de l'aide d'un camarade afin de garder la porte. Elle disait : « faire le P », et on prévenait les copains d'un danger (comme le retour du maître, s'il s'absentait quelques instants), en criant « P.O. », expressions signalées dans les dictionnaires d'argot, et qui seraient des abréviations de « Police ». Il y avait aussi sur la place, après la mairie, le garagiste Focillon qui faisait accessoirement le taxi.

De Brassy, j'ai gardé bien des souvenirs, à commencer par celui de la maison de *la Carate* : c'était le surnom mystérieux de Tante Annette, et j'ai seulement appris bien plus tard par sa nièce qu'on appelait déjà ses parents « *les Carat* ». Peut-être faut-il y voir le surnom d'habitants d'un lieudit *le Car* ou *quarre* : coin, compartiment, angle, côté d'un carré selon Chambure, qui devrait donc écrire *Car* ?)

On entrait directement dans la *salle* (page 229) où trônait une grande cuisinière de fonte, entre le seuil et la porte d'une grande cuisine équipée d'un évier de pierre et d'une baratte où Marie-Louise et Marthe battaient le beurre en tournant une manivelle (en 1940, on installa, sur la place du village, une sirène qui lui

ressemblait beaucoup) ; à droite était placée la longue table où nous mangions, entourée de bancs, devant une fenêtre à doubles vitres entre lesquelles fleurissaient des géraniums ; en face de la porte d'entrée, une porte ouvrait sur une sorte d'antichambre qui donnait sur la salle à manger qui nous était interdite et sur la petite boutique. L'épicerie de Tante Annette était une pièce d'angle minuscule à laquelle on accédait de la rue par trois marches. Une forte odeur de sucreries dominait, émanant de grands bocaux de verre remplis de bonbons colorés. Parmi les marchandises hétéroclites dont elle était bourrée selon la loi du genre, figuraient des cartes postales très kitch et fascinantes où des jeunes gens aux cheveux gominés offraient des fleurs à des jeunes filles dont j'ai retrouvé le type dans les films des années 1930. De l'antichambre, un escalier très raide et sans rampe donnait accès à l'étage, où se trouvaient les chambres. La nôtre était pleine comme un œuf : outre les deux lits et le mirus à bois (on pouvait même y brûler de la sciure, s'émerveillaient ces dames le jour de sa livraison), sur lequel je me fis à la main une brûlure profonde, on ajouta pour Denise un de ces petits berceaux d'osier qu'on appelait « moïses ». De la fenêtre de notre chambre nous aimions observer les hirondelles qui se rassemblaient sur les fils électriques à l'occasion de leurs migrations et qui faisaient leur nid près de nos têtes, sous le rebord du toit. La porte de la *grand salle* et la fenêtre de la cuisine donnaient sur une cour étroite et fleurie qu'un mur et des toits à cochons séparaient du presbytère, mais de l'autre côté se trouvait, séparée de la route par un petit enclos de fleurs, une grande cour avec des clapiers, une grange et une « écurie » (le patois ignorait l'étable), la petite baraque des « cabinets », et le tas de fumier où, un été, des guêpes firent leur nid : Marthe et Marie-Louise procédèrent à l'aide de deux grands seaux d'eau bouillante à leur extermination. Des *couessants* qui me paraissaient énormes y sévissaient à certaines heures et venaient nous flairer de leur groin armé d'un fil de fer. Au fond de la cour s'étendait un jardin superbe : on y entrait par des allées bordées de dahlias qui offraient leur tête au soleil, bien au-dessus de la

mienne. Après les fleurs venait le grand potager soigneusement entretenu, et le ruisseau coulait au fond : une planche était posée au bord, sur laquelle les femmes s'agenouillaient pour faire la lessive à grands coups de brosse de chiendent, de savon et de *tapou* de bois.

J'ai connu à Brassy toutes les saisons : les printemps où les prés étaient couverts de fleurs, et où, à chaque pas, on faisait s'envoler des nuées de papillons multicolores, les étés où jaillissaient de l'herbe des sauterelles grandes et vertes ou petites et brunes, où Marie-Louise et Marthe nous emmenaient dans les champs et nous régalaient d'eau fraîche parfumée de réglisse. Un jour, sur un étang caché au fond des bois, surgit un radeau piloté par des jeunes gens, qui l'avaient chargé de nénuphars ; ils nous en donnèrent une brassée, pour garnir l'autel, car Tante Annette et ses femmes se chargeaient de la décoration et du balayage de l'église, qui a les dimensions modestes d'une chapelle, mais qui me paraissait alors vaste et imposante comme une cathédrale, avec son chœur où pendaient une forêt de drapeaux tricolores, et ses bancs de bois entre lesquels il nous arriva de trouver, à notre grande frayeur, une chauve-souris repliée dans ses ailes de peau, que nous avons d'abord prise pour un gant oublié. Il y eut encore ce matin d'automne où le brouillard était si épais que, tendant le bras, je ne voyais pas ma main, et la cueillette des pommes dans le grand champ près du cimetière. L'hiver 1939-1940 fut particulièrement rude, comme tous ceux de la guerre : je vis pour la première fois un chasse-neige, que nous appelions « le traîneau ».

La mort de Maurice nous ramena pour quelques mois à Paris, puis l'oncle Émile nous reconduisit à Brassy ; j'étais tout heureux de reprendre la route, et m'étonnais des larmes de ma mère. En pleine campagne, il fallut s'arrêter : un convoi de blindés qui roulaient à travers champs traversait la route. Puis ce fut l'invasion et la fin d'une époque.

Tante Annette

Anne Renault, (26 janvier 1875-24 juillet 1964) était une amie d'enfance de Marraine. À l'époque où je l'ai connue, et jusqu'à sa mort, *la Carate*, comme on la surnommait, fut une vieille fille maigre et noire au visage anguleux. Elle était propriétaire de sa maison, d'une petite épicerie qui en occupait l'angle droit, d'une chienne appelée Rita que nous adorions – c'était, je crois, un berger allemand – et de deux sœurs, « filles de l'Assistance » qu'elle avait élevées et réduites en esclavage. Marie-Louise était aussi grande et maigre que Marthe était petite et trapue. La première portait le dimanche une robe jaune que j'appelais sa robe « crème à la vanille », et qui me paraissait le comble de l'élégance, et avait une cousine dans le hameau tout proche de Montchelnot. Elles avaient en 1940 une quarantaine d'années, faisaient avec gaieté le ménage, la cuisine, servaient leur maîtresse dans la salle à manger où n'étaient admis que Marraine et M. le Curé, soignaient les cinq vaches, fauchaient le foin et fanaient à la belle saison, récoltaient les fruits du verger, cultivaient le potager, faisaient la lessive, repassaient le linge, avec des fers de fonte qu'elles faisaient chauffer sur le fourneau, entouraient les enfants de leur affection et aidaient leur maîtresse dans la décoration et l'entretien de l'église, le tout gratis.

Car Tante Annette était aussi dévote qu'avare. Son grand luxe, avec les belles fleurs qui ornaient ses fenêtres, ses cours et son potager, était un magnifique missel doré sur tranche, somptueusement relié, et orné d'images paradisiaques où les anges de Giotto entouraient respectueusement le trône de Dieu. Une autre marque de son rang était son abonnement au *Pèlerin* et au *Journal du Centre* (je crois, n'ayant conservé que le souvenir d'une caricature qui montrait la Mort entraînant Hitler qu'elle tirait de sa main gauche, la dextre brandissant comme il convient la faux symbolique).

Monsieur le Curé, un homme robuste et qui me paraissait grand, était notre voisin et avait naturellement ses entrées chez nous. J'eus avec lui des relations complexes : il adorait me passer la

main dans les cheveux pour les ébouriffer, au grand dam de Marraine qui poussait les hauts cris, et il tenta de m'imposer les fonctions d'enfant de chœur, malgré mon jeune âge et mon absence évidente de vocation ; mais l'aspect bourgeois du presbytère attendant à notre maison et le mystère de sa grande salle ombreuse aux meubles cossus m'impressionnaient. Et puis j'adorais le calme de sa petite cour moussue où j'entrepris d'élever des escargots...

Je revis Tante Annette vers 1943, puis une fois encore un peu plus tard, après la guerre : Marthe finit dans un hôpital psychiatrique, tandis que Marie-Louise fut placée, après la mort de sa maîtresse, comme bonne chez un curé en retraite. Aujourd'hui elles dorment toutes trois ensemble au cimetière de Brassy...

Je me suis souvent demandé comment Marraine, qui était la bonté même, avait pu garder tant d'amitié pour cette méchante vieille. Méchante ? Qu'en sais-je ? Sûre de son bon droit, tapie dans son coin comme une araignée dans sa toile, elle exploitait avec rapacité les plus faibles qui passaient à sa portée. Mais je ne l'ai jamais vue porter la main sur un enfant ou infliger une punition à quiconque. Jamais ? Solange a apporté un cruel démenti à cette affirmation en lui opposant son propre souvenir. Notre petit frère Maurice, âgé de quatre ou cinq ans, était extrêmement vigoureux et remuant. Comme il était assis sur le banc, pendant les repas, le dos à la fenêtre fleurie, il cassa la vitre deux jours de suite, d'un coup de tête. Tante Annette se précipita sur le petit, le prit sur ses genoux et se mit à le battre de toutes ses forces, sous les yeux horrifiés des cinq autres enfants. Marraine, alertée par les cris, surgit et lui arracha l'enfant, en criant : « Ne recommence jamais ! ». J'ai été témoin de cette scène qui a traumatisé ma sœur, mais n'en ai gardé aucun souvenir.

Pourtant, tante Annette était la gaieté même, sa maison n'était pas triste, et je la vis plus d'une fois avaler l'une de ses dents en parlant, dans un hoquet suivi d'un grand éclat de rire. Pour achever de l'humaniser, je dois dire que j'appris plus tard que,

selon la rumeur publique, elle était de longue date la maîtresse du curé. Paix à son âme !

Enfant de chœur

Quand on m'imposa la fonction d'enfant de chœur à Brassay, je fis une vive résistance, mais en vain. J'avais cinq ou six ans et étais incapable, paraît-il, de revêtir correctement la robe rouge qui comptait un bouton par centimètre, et le blanc surplis de dentelle. Quoi qu'il en soit, quatre ou cinq femmes s'emparaient de moi, très excitées, pour me déguiser, ce qui se faisait normalement à la sacristie. Aussi le plus dur était le trajet de cent mètres qu'il me fallait parcourir ensuite dans cet accoutrement, au milieu des exclamations admiratives ou amusées des villageoises.

À cette époque, j'étais un peu distrait, et ne comprenant rien au rite, je devais suivre l'exemple des autres enfants de chœur, ce que je faisais toujours avec un temps de retard. Je m'agenouillais au pied de l'autel quand les autres retournaient s'asseoir, et restais assis quand ils se levaient. Je crois bien que cette inaptitude au mimétisme, qui distrait beaucoup l'assistance, mit fin à mon supplice.

Notre chambre

De nombreux souvenirs très vifs sont associés, pour moi, à cette chambre :

- ma convalescence, après une crise d'entérite qui faillit mettre fin à ma carrière ; on m'offrit à cette occasion un jouet merveilleux ; c'était un moulin à vent électrique dont les ailes tournaient et qui s'éclairait quand j'en pressais le bouton ;
- le rassemblement des hirondelles au moment de leur migration, et leur nid au-dessus de la fenêtre, sous l'avancée du toit (elles nichaient aussi dans *l'écurie*) ;
- un recueil des *Fables de La Fontaine*, avec de très belles illustrations : celle du *Loup et l'Agneau* me terrifiait ;
- le moïse de Denise, joli berceau d'osier que nous devions balancer chaque fois qu'elle pleurait ;
- le mirus que je vis installer, et où je me brûlai cruellement la main.

Associé aux deux souvenirs précédents, un petit drame. Nous étions chargés ce jour-là, Solange et moi, de garder Denise et de la bercer en cas de nécessité, avec interdiction formelle de sortir. Soudain, Solange eut un besoin pressant. Esclave de la consigne, elle crut trouver une solution élégante à ce dilemme cornélien. Elle fit ses besoins dans de vieux journaux mis en réserve pour allumer le mirus, emballa soigneusement le tout... et le jeta dans ce petit poêle.

Dans le flash suivant, je suis en bas, dans l'antichambre, et assiste épouvanté à une course poursuite : Solange dévale quatre à quatre les marches du raide escalier sans rampe, poursuivie par une furie (Tante Annette ou Marraine ?) qui vocifère et brandit un balai.

Compagnons de jeux

À Brassy, nous étions six enfants : Solange, ma sœur aînée, mon jeune frère Maurice et moi, les Parisiens qui ne venions avec Marraine que pour les vacances, et une autre fratrie composée de Ginette Girard, qui devait être à peine plus âgée que Solange, et de ses frères Jeannot, qui avait peut-être un an de plus que moi, et Marcel, qui pouvait avoir l'âge de Maurice.

Ce n'étaient pas des enfants de l'Assistance ; neveux de Marthe et de Marie-Louise, ils étaient orphelins de mère et leur géniteur, le père Lazare, semi-clochard et pochard à part entière, les avait confiés à Tante Annette, qui finit par l'annexer à son personnel : elle le logeait, il faisait les gros travaux, et était l'objet d'une surveillance constante. Pendant nos séjours, nos camarades étaient traités comme nous-mêmes. Nous prenions ensemble nos repas dans la grande salle, où Marthe et Marie-Louise, qui mangeaient elles-mêmes dans la cuisine, nous servaient. Des mets spartiates qui nous étaient destinés je n'ai retenu que les deux grands régals : les pommes de terre cuites au four, dont la peau épaisse nous servait de pain, et le petit pain fait à la peau de lait qui illuminait les repas du dimanche. Un jour, on fit griller des harengs... pour Tante Annette, et comme le crocheteur de Rabelais, nous n'eûmes droit qu'au fumet, qui me parut délicieux, quand le plat traversa solennellement la *salle* pour gagner la salle à

manger. Aujourd'hui encore, je ne mets rien au-dessus de ce parfum et de cette chair, accommodée de toutes les manières. Comme Solange et Ginette donnaient le ton, les seuls jeux dont je me souvienne à cette époque sont des jeux de filles, saut à la corde, marelle, rondes sur des comptines cruelles :

« *Voilà son frère qui arrive,*

Qui arrive,

Qui arrive,

Voilà son frère qui arrive,

Qui arrive !

Refrain

– *Qu'as-tu donc fait à ta sœur, à ta sœur, à ta sœur,*

– *Qu'as-tu donc fait à ta sœur, à ta sœur ?*

– *J'y ai donné trois coups d'conteau, coups d'conteau, coups d'conteau,*

J'y ai donné trois coups d'conteau, coups d'conteau ! »

puis successivement :

V'là son aut'sœur,

Voilà sa mère,

Voilà son père,

V'là M'sieur l'curé,

V'là Monsieur l'maire,

Voilà l'gendarme,

Voilà l'géolier,

Voilà le juge,

Voilà l'bourreau,

Voilà Saint-Pierre, [ou] le Diable...

ad libitum, et la ronde reprend dans les mêmes termes pour chaque personnage, parties de cache-cache, ainsi qu'une cérémonie dont ma sœur était la grande prêtresse : elle dessinait dans la cour, avec un bâton, le plan d'une maison, et nous y vivions avec l'obligation de n'entrer ou sortir que par les portes qu'elle avait tracées. Une autre fille de son âge, Colette, se joignait souvent à nous. Elle habitait la maison voisine, à droite. Les eaux grasses s'en écoulaient dans une sorte de caniveau, où elles prenaient des couleurs irisées.

Il nous arriva aussi d'élever des chenilles velues et mordorées dans des bidons d'essence, dans l'espoir d'assister à leur métamorphose, de pêcher des poissons minuscules dans des bouteilles que nous placions au fond d'un petit ruisseau et que nous relevions au matin, et nous apprîmes, je ne sais comment, à fabriquer un kaléidoscope en papier : un jour, je vis dans le mien une flottille de petits voiliers blancs sur une mer d'azur... assez pour émerveiller un enfant qui ne connaîtrait la mer qu'à dix-neuf ans !

Est-ce à chat-perché ou dans des jeux plus brutaux ? je me souviens aussi des genoux couronnés de ma sœur, et de la croûte qui me couvrit le nez et me faisait loucher, après une chute malencontreuse.

Solange, dont les souvenirs sont naturellement plus nombreux et plus précis que les miens, raconte que pendant l'exode, le nombre des enfants de la maison s'éleva à quatorze : une famille du Nord, qui s'y était déjà réfugiée en 14-18, vint avec ses six enfants, ainsi que Mathilde, Odette et son fils Michel Courserant qui venait de naître. Enfin des garagistes juifs (qui eurent quelques ennuis avec les Allemands), leur patronne et leur fille se joignirent encore à nous, mais je n'en ai nul souvenir.

Quand je retrouvai, lors de mes visites ultérieures à Brassy, Marcel et Jeannot, leur sœur Ginette qui pouvait avoir quatorze ans était placée comme bonne, je crois. Leur attitude railleuse et sournoise me surprit, autant que leur aspect squelettique que je reconnus plus tard sur les photos des déportés : en fait les pauvres gosses ne survivaient, dans ces temps de restrictions aggravées par l'avarice de leur « mère nourricière », que grâce à de petites rapines.

Gouvault

Il y a exactement trois kilomètres de Brassy à Gouvault, où vécurent à peu de distance mes ancêtres Roulier (à l'écart du hameau) et Laumain dans une ferme perchée sur la colline, non loin de la maison d'Armand et Alice Joyot qui était le but habituel de nos promenades dominicales et estivales. Mais à moins de six ans, la route montante, dont le goudron, qui fondait par grande chaleur et s'interrompait bientôt pour laisser place à de la poussière blanche, me paraissait interminable à l'aller.

Je n'étais soutenu que par la perspective de l'accueil qui nous serait fait. Car notre hôtesse nous recevait toujours avec magnificence, ayant préparé à notre intention tartes, brioches et crème au chocolat dont nous nous gavions sans vergogne et qui nous dédommageaient du régime austère de *la Carate*. Ce couple si hospitalier, qui s'était marié en février 1921, avait déjà, je crois, deux fillettes plus âgées que moi ; nous y retrouvions Raymond, un vacancier qui avait l'âge de Solange, qui le trouvait prétentieux. Mais il m'éblouit en chantant une chanson que, je ne sais pourquoi, je n'ai jamais oubliée :

« *Ó Mexicana, ó mi querida,*
Ó Mexicana, vieux chant de là-bas ! »

Je comprenais « champ », peut-être parce que nous étions assis dans l'herbe d'une grande prairie pentue, tournés vers un paysage boisé.

Je ne suis jamais retourné à Gouvault, du vivant d'Alice et d'Armand, sans leur rendre visite et en être toujours aussi bien accueilli. Puis les années ont passé... Une de leurs petites filles, dont le mari tient un garage à Saint-Maur, m'a laissé son adresse chez mon beau-frère, mais par négligence je n'ai jamais pris contact et je le regrette, comme une marque d'ingratitude à l'égard de ses grands-parents.

Mhère entre 1942 et 1977

Le bourg

Le bourg, dominé par son église, offre depuis la route nationale qui passe à La Croix Milan, et d'où on le domine, un spectacle qui n'a pas varié depuis ma naissance. Comme nous le regardions de *la Fosse*, il y a un demi-siècle, mon oncle Berthelot, qui ne se souvenait pas non plus de l'avoir vu changer, s'en désolait, à ma grande surprise : n'est-il pas rassurant, au contraire, de vivre dans un monde immobile ? Aujourd'hui, je comprends mieux ce sentiment : il y a quelque chose d'angoissant à revenir dans des lieux où l'on a longtemps vécu, et de les retrouver assoupis, alors que le monde a fait tant de chemin. Un ami qui était retourné en Algérie comme coopérant quelques années après l'indépendance de ce pays me disait que le fait de retrouver dans chaque ville des aspects de la France de notre enfance, comme les bureaux de poste aux guichets grillagés, lui donnait le cafard.

Aujourd'hui comme hier, Mhère est disposée autour d'une grand place où l'église du XIX^e siècle garde extérieurement assez belle allure, et qu'ornent le presbytère entouré d'un haut mur, mais désormais désaffecté, l'ancienne épicerie des Sautereau dont le fils aîné, Pierre, allait à l'école avec moi, la Mairie qui abritait aussi une partie de l'école des filles, et en face la boutique du boucher et le château, terme pompeux qui désignait une grande maison bourgeoise qui n'abritait dans mon enfance que l'épicerie-bureau de tabac de Prudhon et l'hôtel Picoche, avec leurs cabarets concurrents. Quatre routes en partaient, bordées de quelques maisons. L'une, à gauche de la mairie, se divisait devant l'école des filles où étaient logés les Buteau : à gauche on traversait Le Car, (ou Le Quarre ? c'est le quartier nord ouest) pour aller à Vauclaix ; à droite, un petit chemin montait vers le cimetière, déplacé à l'orée du bois de Morgeot lors de la reconstruction de l'église qu'il entourait jadis. C'est au bord de ce chemin qu'habitait mon camarade Raymond Toupoint, tandis que la maison ornée d'un balcon de Jean Lelong, fils du maire, faisait l'angle, et que la nombreuse tribu des Arnoux peuplait une ruelle du Car, au-delà de la petite maison du sabotier Petitimberty et de celle de

Boulandet, l'autre maréchal-ferrant de la commune ; elles faisaient face à la grande maison des Brossier qui étaient les concierges de la Chambre de commerce de Paris et à la belle ferme blanche et fleurie des Judas. La route de La Croix Milan n'était bordée à gauche que par la boulangerie des Lacour et sur la droite par l'école des garçons, cachée au fond d'une impasse, deux petites maisons sur cour qui abritaient alors deux institutrices. L'une, Mme Roussel, était une réfugiée du Nord : son fils Claude étant rebelle à la lecture, elle lui faisait lire à haute voix (ou plutôt à nonner) un roman d'aventures qui me paraissait fascinant. C'était *Le Livre de Christophe Colomb*, que j'ai retrouvé plus tard sur les quais mais que je n'ai pu acheter, faute d'argent. Je sais seulement qu'on y rencontrait un sphinx et, dans une maison mystérieuse, quatre grands nègres armés de haches, profondément endormis... L'autre, Mme Renault, était une vieille retraitée solitaire et fort aimable. Une maison plus grande était la dernière avant le Pont de Planchereau. Là vivait une autre veuve courtaude, Mme Adam, qui élevait la pauvre Ginette Moussy, une fille de l'Assistance plus jeune que moi dont on soignait cruellement la semi-idiotie avec des électrochocs (!) et qui venait parfois jouer avec Paulette. Dans sa cour se trouvait un puits intarissable où j'allai, un été de sécheresse, remplir chaque jour deux seaux. À droite de l'église commençait la route que je prenais pour me rendre chez les Picard : je laissais à droite une grande cour au fond de laquelle est la maison de mon ami Marcel Guyard, et passais devant quelques autres, à gauche ; dans l'une d'elles officiait un bouilleur de cru : j'y fus avec mon oncle porter un tonneau de prunes (les seuls fruits de la maison) pour en faire de l'eau-de-vie (nous disions « *de la goutte* ») et y contemplai un superbe alambic. Enfin la route de Brassy, à gauche de l'église, était gardée par *le Bourrou* (l'âne), surnom de Petitimberty, le cordonnier qui de la fenêtre de son échoppe surveillait attentivement toutes les allées et venues et commentait librement l'actualité. Un peu plus loin, du même côté, se trouvait le bureau de poste, alors très fréquenté. Mais les choses se sont dégradées : les toits inchangés ne

recouvrent, en réalité, que des coquilles vides. La plupart des maisons sont depuis longtemps désertes, les écoles puis les commerces et les ateliers d'artisans – maréchal-ferrant, sabotier, cordonnier – ont fermé, ainsi que le presbytère et la poste. La fameuse foire aux bestiaux, où l'on venait de toute la région, ne se tient plus. Quelques vieillards survivent, tellement habitués à la solitude qu'ils ne songent pas à entrer en relations avec les nouveaux venus, une quarantaine de Hollandais qui y ont acheté leur résidence secondaire et, me dit-on, une famille arabe. Seule, une manifestation musicale, *Les Fruits de Mhère*, a ranimé le bourg pendant cinq jours en août durant quelques années et lui a valu dans les milieux branchés une réputation internationale. Déjà, quand j'y suis venu pour la première fois par la route de Vauclaux, le déclin démographique de la commune avait commencé, mais je l'ignorais. Puis l'exode avait jeté là des réfugiés, et la guerre avait maintenu au pays ceux qui n'étaient pas prisonniers en Allemagne. Le bourg connaissait donc un regain d'activité, qui fut comme un dernier sursaut. La paix qui y règne aujourd'hui est celle des cimetières : *Requiescat in pace* ! Du village d'antan, il ne reste guère que des souvenirs...

Le Pont de Planchereau

La maison

Le *pont de Planchereau* enjambe le Ruisseau Mignard (prononcer : *Roucheau Mignard*), qui coule au fond de la vallée, à cinq cents mètres de Mhère et environ quinze cents mètres de La Croix Milan. Il a donné son nom à la maison isolée construite par les Colinot et que l'oncle Lavault devait agrandir considérablement. Paulette a loué puis vendu la partie habitable, tandis que son frère Alain continue d'exploiter le reste du bâtiment et du domaine. La maison n'avait pas changé extérieurement, jusqu'à une date récente, tout en longueur, mal défendue par un mur bas interrompu par l'entrée gardée par deux piliers qui, dans ma jeunesse, ne supportaient aucune barrière, si bien que la cour au sol raviné où affleuraient les os granitiques du Morvan était toute grande ouverte sur la route, comme pour mieux accueillir clients

et visiteurs.

À gauche, des pruniers plantés dans des temps immémoriaux bordaient ce mur, et couvraient un vieux puits, à la lisière du jardin qui longeait la route et fut toujours assez négligé. Devant l'habitation la cour était étroite, mais elle s'élargissait ensuite, le bâtiment étant situé légèrement de biais. Là s'accumulaient les carcasses rouillées de brabants et d'une dombasle, mises au rebut depuis des lustres. Devant la forge, le travail où furent suspendues tant de bêtes, tient encore bon, avec son toit de tôles. Mais, peu après la fin de la guerre, on avait relégué au grenier les maies, la table et les lits de noyer à cylindre pour les remplacer par des meubles en formica. Le grand escalier qui conduisait à la chambre de grand-mère avait été supprimé à sa mort, ainsi que la rampe de pierre qui le séparait de l'escalier de la cave. On avait remplacé la porte par une fenêtre et la pièce, qui servait désormais de chambre à Ernestine et à Roger, s'ouvrait maintenant sur *la salle* par une porte percée dans le mur mitoyen. L'escalier de la cave, jadis perpendiculaire à la maison, la longe à présent. Les cinq ou six marches qui conduisaient à la grande salle ont été déplacées de même, de manière à dégager la cour et à faciliter les manœuvres des chariots, ainsi que de la voiture et du tracteur acquis dans les années soixante. Enfin, grâce à un prêt de l'État qui n'était accordé qu'à cette condition, des toilettes et une douche furent prises sur la grande cuisine et un petit poulailler attendant, derrière la *salle*. Cette installation luxueuse servait de débarras quand, à l'occasion de vacances, j'expliquai à Roger, qui récupérait difficilement les fatigues de la veille, qu'il fallait prendre une douche avant de dîner, changer de chemise et dormir bien détendu, conseils qu'il suivit et dont il se trouva bien. On jouissait là d'une solitude que ne troublaient que les foules du dimanche et des jours de foire, ainsi que les clients de la forge. Bien qu'il m'arrive de parler de Mhère comme de mon village, nous y étions aussi étrangers qu'à tous les hameaux de la commune. C'était, dans un silence impressionnant, un lieu propice à la rêverie et à la

méditation.

C'était aussi un admirable terrain de jeu et d'aventures, que je ne me lassais pas d'explorer. À droite de la maison, en contrebas de la forge et de son hangar, le *pré de Gautereau* était très marécageux, on y « *pouillait* », et je m'ingéniais à gagner, par des chemins connus de moi seul, le petit bosquet qui en occupait le fond sans remplir d'eau mes sabots, sautant d'une motte de terre ferme à l'autre. Les prés et les champs du père Lavault s'étendaient surtout *por darré*, par derrière ; au Pont de Planchereau, la cour qui se trouve derrière la maison était alors le siège principal de la basse-cour. Les déjections des volailles et des porcs, et la nature du terrain, additionnées des pluies abondantes de ce climat continental, y avaient amassé une épaisse couche de boue, que je tentai d'ôter plusieurs fois, sans succès. L'*entourèze* (entourage) avait été construit sous mes yeux par le P'tit Louis, afin d'y élever les lapins en liberté. Fait de longues planches de bois brut auxquelles l'écorce adhérait encore, et de grillage, cet enclos était vaste et haut comme une volière. Las, les lapins, pris d'une fièvre d'aventure, eurent tôt fait de creuser des tunnels pour s'en échapper ! On le conserva pourtant fort longtemps. Un *forniau* de fonte noire où l'on faisait bouillir et où l'on écrasait avec un pilon les pommes de terre destinées aux *couessots* y était remis, ainsi que les clapiers.

Parmi les travaux mémorables du P'tit Louis, il faut mentionner la pose de buses qui traversent dans une tranchée souterraine la cour du Pont de Planchereau pour acheminer les eaux de pluie de l'*échené*, situé entre les fenêtres de la chambre et de la *salle*, au fossé, en passant sous le muret. Jusque-là, elles étaient recueillies dans une feuillette dont on avait retiré l'un des deux fonds, et qui débordait souvent. Ce fut, avec l'*entourèze*, le dernier des grands travaux d'embellissement entrepris par l'oncle Lavault pour sa maison.

Le travail

Le travail, dont le nom rappelle le *tripalium* étymologique, était un bâti composé de quatre poteaux verticaux très robustes, reliés

entre eux par de solides poutres qui assuraient la stabilité de l'ensemble. On y suspendait vaches et bœufs pour les ferrer. On leur liait les cornes à une sorte de joug fixé sur la charpente, puis on leur passait sous le ventre deux très épaisses lanières de cuir larges de vingt centimètres environ. Celles-ci étaient fixées par des chaînes à une poutre horizontale qui restait immobile ; à l'autre extrémité de chaque sangle étaient rivées d'autres chaînes qu'on accrochait à une poutre parallèle à la première, qu'on faisait tourner sur son axe, au moyen de deux gros leviers de fer pour soulever la bête. Il ne restait plus qu'à lier la patte à ferrer à l'un des supports en bois prévus à cet effet. Je me faisais une balançoire avec l'une des deux lanières dont j'accrochais toutes les chaînes à la poutre fixe, mais cet instrument suscitait l'effroi de beaucoup de bêtes qui gigotaient désespérément.

Je racontais un jour à un ami qui connaissait bien les bêtes et apprenait alors aux Africains à utiliser un attelage de bœufs munis d'un joug, que j'avais été frappé par le regard absolument démoniaque d'un bœuf qui se débattait, suspendu dans le travail. Cette expression – terrifiante de méchanceté – m'avait d'autant plus surpris qu'elle était inattendue de la part d'une bête aussi placide. Il me répondit simplement que ce n'était pas de la colère, mais de la peur. J'y pense souvent quand j'assiste à la télévision à des scènes de violence ou à des défilés néo-nazis : ces gens-là ont peur du monde qui les entoure et qui bouge sans cesse, et de tous les hommes qui sont différents d'eux.

Sur la balançoire

Cette balançoire improvisée reste liée dans mon souvenir au spectacle fascinant d'une petite fille de mon âge (neuf ou dix ans) qui était venue jouer avec Paulette tandis que je me balançais. C'était une Parisienne réfugiée à La Croix Milan, aussi différente que possible des enfants du village. Elle portait une robe bleue assortie à ses yeux, très lumineux, et ses cheveux très blonds descendaient jusqu'à sa taille. Elle vint s'installer devant la forge et se mit à chanter, couplet après couplet, la rengaine à la mode :

« Moi, qui l'aimais tant,

Mon bel amant de la nuit de Saint-Jean »

Sans savoir pourquoi, j'étais envoûté.

Le domaine

Le domaine descendait une pente assez raide pour remonter jusqu'*en Valleringn'* et à la forêt de Montcoulon où les Lavault possédaient une parcelle de bois qui suffisait au chauffage de la maison, et où il se terminait par un pré totalement enclavé, *les Coupes*. Derrière le jardin, un grand tas de planches mal dégrossies d'où avaient été extraites celles de *l'entourèze* constituait une montagne dont l'escalade me paraissait périlleuse, et d'où je rapportais avec l'aide de Paulette des gros morceaux d'écorce à brûler. Des tôles de fer y attendaient aussi leur affectation. Nous en faisons des cabanes, mais ma cousine se vengea un beau jour de je ne sais quelle offense en laissant dans la plus belle que j'aie construite un superbe caca, mettant fin à ma carrière de bâtisseur ! Les *goulus* (canards) allaient en file indienne s'ébattre dans le ruisseau qui coulait bruyamment devant la maison, en bas de la route, dans le pré très pentu où un veau inoffensif vint un jour me renifler, à ma grande frayeur ; j'appelais désespérément à l'aide sous l'œil apparemment indifférent de ma petite cousine, qui contemplait calmement le spectacle du seuil de la maison. Enfin, ce fut Ernestine qui, attirée par mes cris, me délivra du monstre au muflé baveux. C'est aussi à ce ruisseau qu'on menait les vaches boire chaque jour, en hiver, lors de l'unique sortie de l'étable qui leur était permise. Au-dessus, dans le prolongement du bois de sapins dont l'accès était très difficile (on s'accrochait, pour gravir la pente, aux racines qui couraient à fleur de terre), mais où l'on était récompensé de sa peine par la douceur du sol tapissé d'aiguilles et le silence des grands arbres où s'ébattaient les écureuils, un terrain très médiocre où ne poussaient que des genêts nous fournissait en balais. Derrière, les sapins cédaient la place à des buissons épais. Plus loin encore se trouvait un grand champ, les *Brées*, qui fut le premier où je pénétraï, et où l'on récoltait les pommes de terre.

Les repas

Mais le Pont de Planchereau, c'était aussi un rythme de vie nouveau : on se levait avant l'aube, on déjeunait rapidement d'un bol de café au lait, puis à dix heures on mangeait la soupe, accompagnée de jambon ou de fromage ; l'été, les *fones* l'apportaient aux champs, comme la collation également copieuse du goûter, vers quatre heures ; le déjeuner s'en trouvait allégé, et surtout le dîner, où l'on s'en tenait en général à la soupe, qu'on prenait à la faible lueur d'une ampoule de quarante watts qui n'éclairait que la table : le reste de la *salle* était plongé dans de vagues ténèbres. Les pannes d'électricité étaient fréquentes, et l'on avait ressorti une antique lampe à pétrole qui a éclairé bien des soirées. Du reste, les veillées appartenaient déjà à l'histoire : on se couchait avec les poules, j'escaladais mon grand lit, plus haut que la table, pour m'enfourer sous l'édredon épais. Le jambon, les œufs, les haricots et les pommes de terre faisaient le fond de l'alimentation, avec la volaille sacrifiée le dimanche, mais il y avait aussi des gâteries selon le bon vouloir des *fones* : de ces épaisses crêpes au lard qu'on nomme *crapiaux* ou *grapiaux* et que Sarah réussit à merveille, et la *râpée*, sorte de crêpe où se mêlent pommes de terre râpées et caillé. Ma tante et Ernestine, qui d'ordinaire ne s'asseyaient pas pendant les repas, servant les hommes et les enfants et mangeant les restes sur un coin de la cuisinière ou d'une table plus petite, tenaient table ouverte pour les parents en visite. Le 15 août était, en particulier, l'occasion d'un grand festin : le repas, très long et riche, commençait invariablement par de la tête de veau en vinaigrette, se poursuivait par plusieurs plats de différentes volailles et se terminait par des crèmes et des *galettes* (le patois ignore le mot *tarte*) de toutes sortes. Pour les fruits, qu'on ne se donnait pas la peine de cultiver, nous partions secrètement en maraude sous le commandement d'Ernestine dans les champs des autres les plus éloignés de leurs propriétaires, à la nuit noire. Ma tante, qui condamnait ces rapines, en prenait sa part, et cela vous avait un goût excitant de danger. Quand venait l'automne, on cueillait dans les haies des

chaudrons de mûres dont on faisait de délicieuses tartes et des confitures, on remplissait des sacs de noisettes, et on ramassait dans les prés des champignons de Paris, qu'on apprêtait de dix façons. On avait tout oublié des autres espèces (ce qui surprit beaucoup mon père quand je le lui dis) et on s'en abstenait par prudence : seule Mme Girard était assez savante pour rapporter cèpes et girolles.

• Éloge de la tête de veau

La tête de veau reste un de mes plats préférés. Longtemps, j'ai cru que c'était un mets non seulement recherché (il est, selon moi, digne des dieux) mais encore coûteux, et ce fut la fréquentation assidue d'une gargote du quartier latin, *Chez Julien*, qui me fit revenir de cette erreur.

C'était, en montant sur le côté droit de la rue Soufflot, un restaurant qui pratiquait des prix incroyablement bas, ce qui lui valut ma clientèle distinguée et celle de bien des étudiants peu fortunés. Pour un prix dérisoire, des garçons harassés mais vêtus d'un costume noir protégé par un grand tablier blanc et strictement cravatés servaient aux affamés un repas complet.

Si le décorum était respecté, l'odeur de frites suivait longtemps les chalands, et l'on n'était pas trop exigeant en matière d'hygiène : j'ai souvent vu un garçon se baisser prestement et ramasser une fourchette ou un bouchon, qu'il avait fait tomber dans la sciure qui protégeait le carrelage de plus graves accidents, et les reposer sur la table.

Toujours est-il que je découvris là, à vingt ans, que la tête de veau sauce vinaigrette, qui était sublime, était aussi le plat le plus économique de la carte.

Histoires d'eau

« *Allons les Morvandiaux,
Chantons la Morvandelle,
Chantons nos clairs ruisseaux...* »

Dans ce pays de lacs et de ruisseaux qui sert de château d'eau aux régions voisines, l'eau potable, dont presque chaque pré avait une petite source fraîche qui pendant les travaux d'été désaltérait

faneurs et moissonneurs, était une denrée rare à la maison, faute d'un bon puits. Le nôtre était en pierres moussues, et je vis un jour ma tante Maria, alors âgée de près de soixante-cinq ans, descendre au fond de l'étroit boyau en se tenant, des pieds et des mains, aux joints des parois, pour récupérer un seau de fer blanc mal accroché qui y était tombé. Mon oncle Lavault épuisa ce jour-là la liste de ses jurons, et forgea un nouveau crochet si serré que je pouvais difficilement m'en servir.

Plus tard Roger fit creuser *por darré* un puits de dix mètres de profondeur en remplacement du vieux, moins profond et qui tarissait dans les années de sécheresse, si bien que j'allais chercher le peu d'eau que nous consommions à l'entrée de Mhère chez Mme Adam, dont la maison était pourtant située à cent mètres d'altitude au-dessus de la nôtre, dans deux seaux qui se vidaient d'un bon tiers à mon retour. L'eau du nouveau puits était si bonne que mon père ne repartait pas du Morvan sans en emporter une bonbonne. Hélas, la construction du barrage de Pannecièrre permit d'installer l'eau courante : la délicieuse eau de source fut réservée aux bêtes, et les humains boivent depuis une eau noirâtre et infecte, si bien qu'aujourd'hui je ne consomme que de l'eau minérale quand je descends au pays, sauf chez Marcel Guyard, qui reste approvisionné par une source du Banquet ! Cher Marcel, Navarre ou Marseille ? Je n'avais pas oublié ton goût pour la galéjade, mais tu m'as quand même fait avaler cette eau de Mhère, comme si c'était « la vérité vraie » !

Au Pont, une petite fontaine d'émail, comportant un réservoir de trois litres peut-être, un minuscule robinet et une petite cuvette était placée entre la porte et la fenêtre. Les hommes s'y faisaient apporter une ou deux fois par semaine un peu d'eau chaude et se rasaient longuement avec un grand rasoir pliant à longue lame. Il arrivait aussi qu'on s'y lave les mains, et qu'on se mouille la figure pour se réveiller. Le dimanche, avant la messe, on faisait sa toilette dans une grande bassine remplie d'eau très chaude. J'ai également ouï dire que les mariés faisaient une toilette complète le matin de leurs noces mais n'ai pas eu l'occasion de le vérifier. On parlait du

temps, pas si lointain, où l'on faisait « *la biü[y]e* » (la lessive) deux fois l'an. Dans mon enfance, les femmes allaient au lavoir tout proche chaque semaine, portant dans une *beurouette* leur linge et le *tapou* avec lequel elles le battraient sans pitié.

Toilettes

Jusqu'à la fin des années 50, on ne connaissait pas, au Pont de Planchereau, le luxe citadin des toilettes, alors qu'à Brassy on disposait d'une baraque en planches avec un siège percé sur un seau que l'on reversait périodiquement dans le fumier tout proche. J'y entrais toujours avec appréhension à cause des araignées et des guêpes qui se plaisaient dans cet obscur séjour. J'eus la surprise de découvrir en arrivant au Pont de Planchereau qu'il fallait faire ses besoins dans la nature et utiliser comme torches-culs des feuilles de noisetier ou celles, plus grandes, de graminées dont je n'ai jamais su le nom. Le chien et les poules se chargeaient de l'élimination des déchets sans attendre que l'opération soit terminée, si l'on ne s'en défendait pas avec un bâton. Aussi ne puis-je souffrir qu'un chien me lèche la figure. Ma tante Maria, à mon grand émerveillement, était capable, quand un passant s'arrêtait sur la route pour bavarder par-dessus la *tresse*, de se tenir bien droite en écartant les jambes et en pissant comme un cheval, debout, tout en poursuivant la conversation.

Cette habitude ne doit pas surprendre outre mesure : elle la partageait avec les autres paysannes de son temps et avec toutes les dames jusqu'au début du XX^e siècle. Une vieille amie dont la grand-mère avait connu le temps des crinolines reçut de cette dernière les explications que voici : quand une dame, dans la rue, avait un besoin pressant, elle se soulageait discrètement de cette façon dans le caniveau ou au pied d'un arbre. Les Précieuses du Grand Siècle, moins bégueules qu'on ne croit, ne procédaient pas autrement quand elles ordonnaient à leur cocher de s'arrêter « pour pisser ». Depuis le XIX^e siècle, le port de pantalons, apparus en 1809 et de plus en plus courts, compliquait un peu la tâche, mais ils étaient fendus, ce qui m'explique le geste de ma tante, qui pinçait ses vêtements à la hauteur des hanches et les

tirait légèrement vers le haut au début de cette cérémonie. Auparavant, les femmes ne portaient rien sous leurs jupons plus ou moins nombreux, et le spectacle offert par une chute de cheval est un lieu commun de la littérature polissonne du XVIII^e siècle. Quant à la moderne culotte féminine, elle n'est apparue qu'en 1914, ce qui mit fin à cet usage.

En Algérie, les paysannes s'y prenaient comme ma tante, cependant que leurs hommes, embarrassés dans leur djellaba, s'accroupissaient « comme des femmes » au grand ébahissement et au grand amusement de mes camarades.

Les bêtes

Les paysans, durs pour eux-mêmes, n'étaient pas tendres avec leurs bêtes, en tout cas dans notre famille.

Le chien

Le chien de la maison recevait pour toute pâtée une soupe chaude, faite de pain et d'eau, que ma tante Maria lui versait de toute sa hauteur, sur le carrelage, près du seuil. Toutefois, il était admis à mendier à table.

Quand le vieux Sultan, un gentil bâtard jaune, fut à moitié aveugle et paralysé, mon cousin, que le chien avait attendu pendant toute la guerre comme Argos avait guetté le retour d'Ulysse, voulut mettre un terme à ses souffrances. Il le pendit un matin dans la cour, mais le chien dépendu rouvrit les yeux et lui lécha la main. Il fallut recommencer en tirant cette fois bien fort. Mais il ne s'agissait en somme que d'une maladresse, et il en *était chagrin*. Sultan avait eu, un temps, un compagnon et dauphin que j'avais appelé Bouboule en souvenir de mon manuel de lecture de l'année précédente, beau petit ratier noir et blanc avec qui Paulette et moi aimions jouer, mais qui n'eut pas la chance de son aîné : atteint d'une paralysie du train arrière, il mourut après une interminable agonie, sans que personne ait songé à intervenir. Ils eurent pour successeur un bâtard de bas-rouge très affectueux qu'on appela... Sultan !

Les deux Sultan, censés faire office de bergers, se montrèrent d'une égale bonne volonté et d'une égale incapacité, faute de

dressage, sans doute. Ils affolaient les bêtes qu'ils dispersaient au lieu de les rassembler par leurs aboiements et leurs courses désordonnées. Souvent, une vache devenue furieuse poursuivait tête basse, de ses cornes menaçantes, son gardien, et Sultan I^{er} se pendait volontiers à la queue de la dernière du troupeau, offrant à mon oncle l'occasion de donner un beau récita! de ses jurons.

L'un des prédécesseurs de Sultan volait les œufs dans le nid « officiel » aménagé dans *l'écurie*. Ma tante m'a raconté fièrement comment elle lui avait infligé un châ!timent exemplaire, en lui donnant un œuf dur bouillant et en lui serrant la gueule de toutes ses forces pour bien le brûler « *È n'ai jèmas recoummencé, i n'aime point les voleux* », et elle citait en français un proverbe sans doute appris à l'école :

« Qui vole un œuf vole un bœuf ! »

Elle exerçait la même justice moyenâgeuse à l'égard des loirs, les « *ravous* », qui ravageaient les récoltes au grenier et faisaient, la nuit, grand tapage. Elle organisait des expéditions nocturnes pour mieux les surprendre. Montés en catimini, on ouvrait brusquement l'électricité et on fermait la porte pour qu'ils ne puissent s'échapper, et le massacre à coups de bâtons commençait. Un été, elle en prit deux dans une nasse, et les exposa en plein soleil sans eau, jusqu'à ce qu'ils s'entre-dévorent. Ce n'était pas très efficace, mais elle se sentait vengée.

Les chats

Les chats, très indépendants, étaient censés pourvoir à leur propre nourriture afin de mieux chasser les rats. Pompon, le gros *marco* gris et blanc que j'avais un peu apprivoisé, et la douce Nini, toute maigre dans sa robe grise rayée, faisaient l'objet d'une surveillance constante, mais arrivaient souvent à manger un fromage ou à laper du lait en attente sur une table, quand les *fones* étaient appelées ailleurs. Elles faisaient une irruption terrifiante en criant « *Chat !* » et le voleur trouvait toujours le moyen de s'enfuir pour se percher hors de portée, en se léchant les babines.

À part ces expéditions furtives et quelques incursions à l'heure des repas, ils menaient une vie complètement secrète, loin de nos

regards. En effet, on ne les laissait jamais dormir dans la maison, non plus que le chien, qui au plus fort de l'hiver était admis à passer la nuit dans la grange.

Nini cachait infatigablement ses portées de chatons au grenier ou dans le fenil, mais ils étaient aussitôt détectés et exterminés. Je fus chargé avec Paulette, la première année, de cette opération. Nous avons emporté les petites bêtes dans un sac, et les avons jetées ensemble dans un grand trou d'eau du pré de Gautereau, mais à notre grande consternation, ils se mirent à nager avec opiniâtreté, et il nous fallut leur maintenir la tête sous l'eau avec un bâton pour en venir à bout. À notre retour, l'oncle Lavault nous expliqua qu'il aurait fallu les laisser dans le sac, lesté de quelques grosses pierres. Je ne fus plus jamais chargé de ce genre de besogne.

Pompon, grand guerrier devant l'Éternel, éborgna plus d'un chien et mourut au champ d'honneur, cerné par une meute au milieu d'un pré.

L'âne

Cadet, le grand âne marron, qui gardait d'une morsure de « *sarpent* » une grosse boursouflure à l'articulation de la jambe arrière gauche dont il ne paraissait pas souffrir, était né sybarite. Il disposait des vastes prés qui s'étendaient, *por darré*, jusqu'en *Valleringn'*. Il buvait toujours aux mêmes endroits, et déposait son crottin en quelques lieux privilégiés. Au printemps il se roulait sur le dos, dans l'herbe, comme un jeune chien, et exhibait un pénis d'une taille prodigieuse qui me remplissait de stupeur. Il faisait de fréquentes fugues, à la recherche d'une ânesse, levant la barrière avec une ingéniosité qui déjouait toutes les parades imaginées par l'oncle Lavault : fils de fer savamment entortillés, et même un crochet spécialement forgé à son intention, que nous ne pouvions ouvrir qu'en le frappant avec une pierre, et dont il venait à bout avec son menton. Au matin, on trouvait la barrière, placée sous ma fenêtre, ouverte, et bientôt un messenger nous annonçait la réapparition du « *ministre* » à quatre ou cinq kilomètres de là.

Mais sa vigueur était durement exploitée. On l'attelait en pleine

nuit à une carriole légère à deux places, équipée d'une lanterne à pétrole. Je montais sur le siège avec Ernestine, on s'emmitouflait dans des couvertures, et un bon coup de bâton lui donnait le signal du départ. Il faisait douze à vingt kilomètres pour nous conduire à la ville la plus proche, Lormes ou Corbigny, où se trouvaient certains approvisionnements rares en ces temps de guerre : étoffe, fer et charbon pour la forge, vin... toutes marchandises qu'il fallait échanger contre de l'argent et des tickets de rationnement. Ces tickets, affectés d'une lettre, par exemple *A* pour Adultes (au-dessus de 13 ans) *V* pour *Vieux*, etc. ne furent abolis, pour le pain, qu'en 1949. Nous retournions à la maison en fin d'après-midi. L'été, Cadet s'entêtait avec constance à marcher à l'ombre, sans se soucier de savoir si elle était à droite ou à gauche de la route, et ni les menaces ni les coups ne pouvaient le convaincre de changer de côté, de même qu'il n'acceptait l'allure du trot que suivant son humeur, et de préférence au retour, bien que sa charge fût accrue de nos emplettes : mais il sentait, sinon l'écurie, du moins ses chers herbages.

Ces expéditions lointaines étaient, avec nos visites du dimanche au Courtillet, ses corvées les plus douces. On l'attelait aussi à une lourde charrette que l'on chargeait outrageusement, et suivant la saison, de pommes de terre, de betteraves, de foin, de blé, d'orge, d'avoine. Mais le plus dur venait quand on l'attelait en tête de deux ou quatre vaches, pour tirer d'énormes chariots de foin, de céréales ou surtout de bois, qu'il fallait extraire par un chemin fort rude et raviné qui grimpait du bois de Montcoulon jusqu'à La Croix Milan. De là, on le redescendait par la route en empruntant le chemin du Colinot jusqu'à la maison. Je me chargeais habituellement de le harnacher et de le conduire, laissant des années durant la direction des vaches à l'oncle Lavault. J'avais pour Cadet beaucoup d'affection et d'estime, et j'aimais le récompenser et l'encourager en lui donnant des feuilles tendres. Mais je ne pouvais éviter qu'aux moments d'exaspération, quand le chariot trop chargé s'enlisait dans la terre trop grasse, il ne reçût sa part des coups d'aiguillon que son irascible maître distribuait

généreusement à tout l'attelage, pour débloquer la situation. Il sursautait alors, et tirait désespérément, glissant dans la boue et geignant, tandis que je le soutenais par la bride.

Les vaches

Les vaches, de belles charolaises à robe blanche, étaient par vocation des bêtes à viande. On en attendait surtout la naissance d'un veau annuel, qui serait vendu rapidement à la foire et passerait du Morvan, « pays naisseur » comme disent les géographes, aux « pays d'embouche » du pourtour où il engraisserait dans de plus riches pâturages avant d'être revendu aux bouchers. Elles n'étaient donc traites (par les *fones*) qu'après cette séparation, et ne fournissaient que quelques litres de lait, qui souvent ne suffisaient pas aux besoins fort modestes de la maison. On prenait un peu de lait dans le café du matin, et dans la soupe. On ne fabriquait de fromage que rarement : c'était soit du fromage blanc soit de petits fromages ronds qu'on laissait sécher jusqu'à ce qu'ils fussent très durs, et qui n'avaient guère de goût, mais dont Roger se régalaient. Par économie on utilisait la crème, non le beurre, comme « *arrivèze* ».

Mais comme dans toutes les exploitations trop modestes pour posséder des bœufs, les vaches étaient attelées au moyen d'un joug et servaient ainsi d'animaux de trait, traînant charrue, herse et rouleau, puis moissonneuse et chariots.

Le joug est une lourde pièce de bois à laquelle on liait solidement par leurs cornes les bêtes placées côte à côte. On y attachait le timon ou la chaîne qui les reliait à la machine ou au véhicule à tirer. J'ai vu, en Catalogne, des jougs artistement sculptés mais au Morvan ils avaient une forme très simple et très pure. On les guidait avec l'aiguillon, un bâton de houx ou de noisetier d'environ deux mètres, muni d'une pointe d'acier à sa plus fine extrémité. Le bouvier piquait les bœufs ou les vaches de l'attelage à la cuisse, pour les forcer à tirer davantage, ou à l'épaule pour les faire tourner à droite ou à gauche, ou encore leur frappait le mufler avec l'autre extrémité pour les contraindre à faire marche arrière. Une bête travaillait toujours avec le même partenaire, et la

légende voulait qu'un bœuf se laissait mourir, quand il perdait son compagnon... ce que je n'ai jamais constaté !

Le mode de conduite de l'oncle Lavault était des plus brutaux : il les abreuvait d'injures et de jurons, et les piquait quelquefois jusqu'au sang quand il fallait leur réclamer un effort exceptionnel. La marche arrière, mouvement peu naturel à ces animaux, l'exaspérait particulièrement, d'autant qu'il n'était pas très fin manœuvrier, et il frappait leur muflle de son aiguillon sans trop de ménagement. À coup sûr, la fin de la guerre améliora leur sort : leur jeune maître était beaucoup plus habile, plus patient et plus doux, et une robuste jument du nom de Rachel vint tantôt les aider puissamment, tantôt les remplacer complètement dans ces rudes travaux.

Pourtant les vaches étaient l'objet d'une certaine considération : elles portèrent un nom – la Jaunette, la Chapée (à l'origine, on donnait le nom de Chapé (e) à un bœuf (ou une vache) d'attelage moucheté(e) de blanc sur la tête, selon Michel Millet, mais à Mhère, c'était devenu un nom comme un autre, sans signification particulière, et son origine a étonné Paulette ;. au cours de l'hiver 1943-1944, *la Chapée*, sans doute énervée par une longue réclusion, perdit une corne en *forgonnant* dans son râtelier : il restait une sorte de moignon sanglant qui finit par se consolider), la Blanchette, la Mignonne, la Boulotte, ailleurs la Moutonne, la Ramagée, etc. – tant qu'elles travaillèrent, c'est-à-dire jusqu'aux années 1960 où elles furent remplacées par un tracteur. D'autre part toute maladie était prise très au sérieux et on faisait beaucoup plus souvent et facilement appel au vétérinaire qu'au médecin, qui n'était guère consulté que pour les enfants, ou pour les grands vieillards quand ces derniers étaient à l'article de la mort. Enfin elles appartenaient à de véritables dynasties, et je me souviens encore de l'émotion et de la fierté de mon père qui, à quarante ans de distance, pouvait en nommer plusieurs, d'après leur ressemblance à leurs ancêtres.

Quand une vache « voulait les bœufs », nous étions contents d'accompagner « *le Maître* » qui conduisait lui-même sa bête au

sacrifice chez un voisin propriétaire d'un mâle dont les services étaient rétribués.

Le déroulement des opérations ne pouvait exciter... que notre curiosité d'enfants. On attachait la victime, apparemment aussi émue qu'une souche, à un pieu et on amenait le taureau, tenu par une corde. Un coup de bâton l'encourageait, quand il tardait à se décider, et un paysan guidait de sa main son sexe rouge et effilé pour gagner du temps et ne rien perdre : Dame Nature n'est pas aussi infaillible qu'on imagine parfois.

En revanche, cet accouplement était un spectacle superbe et qui me parut très érotique à mon adolescence, quand il se produisait spontanément dans les prés, contrairement à celui des volailles, risible, et à celui des chiens, très franchement grotesque : nous punissions ces derniers en les séparant avec un seau d'eau.

Les volailles

Une basse-cour fournie et bruyante animait les alentours, *por devant* et *por darré* : aux lapins silencieux et méditatifs que je nourrissais de pissenlits et de *pan-nées*, (orthographe phonétique, grandes herbes à tiges juteuses et à grandes feuilles charnues, peut-être le panais sauvage qu'on appelait « *panprée* » en d'autres endroits du Morvan) dans leurs modernes clapiers de ciment inutilement protégés par « *l'entourèze* », à la cohorte stupide, disparate et querelleuse des poules, s'ajoutaient les troupes bruyantes des dindes prétentieuses, des oies agressives et des canards narquois (comme je les conduisais dans le pré au-dessus de l'étang, où je les gardais pour les empêcher de passer dans les cultures voisines, j'entrepris l'étude de leur langage et crus reconnaître un lexique de cinq ou six « mots » – cris de peur, cris de joie, invitation du genre « par ici » à laquelle répondaient des refus ou des acclamations joyeuses...) et le bataillon gris et blanc des pintades, prophétesses aux cris aigres : « *tout craque, tout craque, tout craque !* »

Dédaignant le *touet* réservé à la ponte, les poules préféraient « *pondre en parte* » (en perte), c'est-à-dire dans la clandestinité, au plus profond d'une haie ou d'une friche. Malheureusement leur

chant de triomphe les trahissait presque toujours, et les *fones*, dont c'était l'une des nombreuses tâches, surveillaient les nids cachés et y prélevaient leur dîme, et bien plus, ne laissant qu'un *gniau* pour abuser la tricheuse et l'inviter à continuer. D'autres fois, on les enfermait pour les « *découer* ».

Les cochons

La viande de porc faisait partie, avec le pain, des aliments de base. L'un des jambons salés pendus aux poutres était décroché chaque jour : le lard était à peu près le seul *arrivèze*, on l'utilisait dans les plats traditionnels comme la *râpée* et le *grapiau*, mais aussi pour faire cuire les pommes de terre, les haricots et même les pâtes. On le mangeait également avec du pain, en tranches grillées, les *grêles*. Le jambon était, du moins pendant la guerre et dans les années cinquante, la seule viande consommée les jours ordinaires. Les *couessots*, dont le *touet* et le domaine étaient situés *por darré*, menaient grand tapage à l'heure des repas, secouant de leur groin ferré comme un bouchon de champagne la porte de leur demeure. Dans la journée, ils s'ébattaient librement sans jamais s'éloigner de la maison, prenant grand plaisir à s'ébrouer dans la boue puante qu'ils contribuaient grandement à entretenir. C'étaient de belles bêtes roses et actives, dont la mise à mort donnait lieu à la fête mémorable de la *Saint-Cochon*, à laquelle il ne m'a pas été donné d'assister, étant retourné chez mes parents aux vacances de Noël 1943 : du moins ai-je pu goûter à mon retour et en bien des occasions au boudin du Morvan, le meilleur de France.

Recerclage

On disait *recercler* ou *rembattre les renes*. Pour moi, c'était une fête : on retirait les cercles de fer qui protégeaient les roues de bois, sur lesquelles ils étaient vissés pour plus de sûreté, on les empilait par tailles décroissantes près du *crau* du *Pont de Piancereau*, on les entourait d'un grand bûcher de fagots pour les chauffer à blanc. La roue était posée horizontalement sur trois pieux passés entre les rayons et inclinés, dont une extrémité était posée à terre, l'autre reposant sur le moyeu. On retirait avec une pioche le cercle

dilaté que deux hommes robustes prenaient avec de longues pinces pour le disposer autour de la roue et qu'on refroidissait en l'arrosant de grands seaux d'eau puis que l'on « *rembattait* » à coups de marteaux afin qu'il la serre bien. Tout cela n'allait pas sans jurons de mon oncle !

La batteuse des Pottier

Les Pottier comptaient parmi les notables de la commune. Ils possédaient la batteuse, engin pittoresque composé de deux éléments : une motrice à vapeur de fonte, à grandes roues et haute cheminée repliable, qui ressemblait beaucoup à une locomotive, et qui fonctionnait au feu de bois, et la machine à battre les céréales, grosse caisse de bois montée sur roues, qu'on reliait à la motrice par une grande courroie. La moisson terminée, cette machine parcourait la commune, tirée par des bœufs, et s'arrêtait un ou deux jours dans chaque ferme, suivant son importance. Au Pont de Planchereau elle restait toute une journée, parce que quelques petits cultivateurs y apportaient leur maigre moisson. Il fallait une quinzaine d'hommes pour servir les machines et porter les sacs au grenier. C'était un travail exténuant dans le bruit et la poussière, mais aussi une grande fête, marquée par de fabuleuses ripailles.

La route de Mhère à la Croix Milan

La chapelle du Banquet domine la route entre le bourg et le Pont de Planchereau. Construite au XIX^e siècle sur le plus haut sommet de la commune de Mhère (554 mètres), Notre-Dame du Morvan fut un lieu de pèlerinages présidés par l'évêque et suivis d'un banquet auquel elle doit son nom, puis abandonnée pendant la seconde guerre mondiale, et ses abords furent envahis par les broussailles et les ronces. Aujourd'hui, tourisme oblige, elle a été réhabilitée et un bon chemin y conduit. On a, de là haut, une vue splendide sur la région.

Selon nos normes citadines, cette petite route départementale, qui ne fut goudronnée qu'après la guerre, était peu fréquentée. Mais à cette époque, son ruban jaune servait de scène à un spectacle toujours renouvelé.

C'étaient d'abord les clients, tirant ânes ou chevaux par la bride, ou conduisant leurs bœufs pour les confier au *mé-i-ssau*. Souvent ils apportaient les roues de bois des charrettes et des chariots pour les faire recercler, ou des machines telles que herses, charrues ou moissonneuses pour les faire réparer. Chacune de ces visites, comme celle du facteur qui apportait chaque matin le *Journal du Centre* et au moins chaque mois une lettre d'Allemagne et une autre de mes parents – ma tante leur répondait longuement dans son style inimitable – se terminait par un « *canon* » et l'éloge de mon père qui rendait possible le maintien de cette tradition conviviale. L'oncle Lavault, son verre de vin vidé à petites gorgées, pressait longuement ses moustaches de sa lèvre inférieure, pour n'en laisser rien perdre, et retournait sans plus tarder à son travail.

C'était aussi, chaque dimanche, le défilé bruyant des carrioles à âne ou à cheval qui conduisaient à la grand messe de dix heures leur charge de familles endimanchées : vieilles femmes vêtues de noir, jeunes femmes en robes de couleurs claires, paysans cravatés portant chapeau de ville et qui, pour la plupart, attendraient sur la place ou dans un des cafés du bourg la fin de l'office, ou encore montreraient au curé et à l'univers entier leur indépendance en assistant à la cérémonie debout, au fond de l'église, sous la voûte du porche. Les enfants, souvent, précédaient ou suivaient à pied. Tous nous saluaient en passant, jusqu'à ce qu'Ernestine et ma tante aient fini de se faire belles, et nous emmènent à pied. L'oncle Lavault, pourtant superstitieux, n'était pas pratiquant. Il surveillait le départ de ses *fones*, qu'il avait longuement harcelées et injuriées par crainte de les voir partir en retard, et rentrait dans sa forge. Au retour, les cousins de l'Haut de la Chaux, de Domont et de Chassy s'arrêtaient. On échangeait des nouvelles des labours ou des récoltes, de la guerre et des prisonniers. Les *fones* prenaient un café, les *bon-mes* un canon. Le café du Morvan (prononcer *café*), aussi léger que celui des U.S.A., ne donnait pas de palpitations ! C'était chez nous un sujet de plaisanterie. Michel eut la sottise de le rapporter à Mhère, ce qui vexa beaucoup les Lavault. Que cela

nous soit pardonné ! Au 15 août venaient Alice et Régine Lavault, les cousines de Paulette. Je me souviens surtout de la seconde, qui est morte vers l'an 2000, à l'âge de quatre-vingts ans. Elle avait alors plus de vingt-cinq ans, et ne manquait pas un bal, traquant « *le marchand d'Anost* » qu'elle finit par épouser. Solange et moi comprenions « le marchand d'anneaux », ce qui nous faisait fantasmer.

C'était encore l'extraordinaire animation des jours de foire. Celle de Mhère était l'une des plus importantes de la région pour les bestiaux. Bœufs, vaches et ânes qu'on allait vendre passaient lentement, suivis d'hommes ou de gamins en sabots qui *arâgnaient* de leur bâton les plus paresseux. Les volailles étaient enfermées dans de grands paniers, d'où sortaient des têtes inquiètes et des cris de protestation. Les veaux et les porcs roulaient à bord de bétailières à barreaux de bois, tirées par des chevaux.

Parfois, un détachement de maquisards faméliques mais joyeux, vêtus et armés de manière hétéroclite, passaient sur la route pour quelque destination mystérieuse. Ma tante leur tendait au passage un peu de jambon, quelques salades, quelques œufs, et gémissait sur leur sort et sur les malheurs de la guerre...

La roue tourne : les maquisards traversent Mhère dans des camions camouflés de branchages, et brandissent gaiement leurs armes dépareillées. Ils crient qu'ils vont libérer Nevers. Je ne les reverrai plus.

Ségrégation

Garçons et filles

Filles et garçons étaient strictement séparés, dans l'institution scolaire. Ce n'est qu'à la maternelle, puis à Mhère, quand l'absentéisme dû à de fortes chutes de neige obligeait à fermer l'une des deux écoles et, bizarrement, au catéchisme qui se tenait dans une petite salle glaciale du chevet de l'église, enfin à partir des classes préparatoires, que je connus des classes mixtes.

La ségrégation était encore la norme quand je commençai à enseigner, de la seconde aux classes de B.T.S., à l'école de commerce du boulevard Bessières : on y recevait des élèves des

deux sexes, mais ils ne travaillaient pas ensemble. Je me souviens encore du parfum *sui generis* de chaque type de classes. L'hygiène avait encore de grands progrès à faire, même à Paris : odeur de pieds chez les garçons, odeur aigre chez les filles. Cette éducation séparée avait de multiples conséquences. Les filles, pour la plupart étroitement surveillées par leur famille, ne parlaient pas la même langue que nous, c'est la mixité qui leur a appris celle des casernes ; leurs jeux étaient différents des nôtres, leur corps moins libre qu'aujourd'hui. Mais en gymnastique, on nous apprenait à respirer en gonflant la poitrine, « comme des hommes », laissant aux filles le privilège de respirer... normalement.

L'école des garçons

En septembre 1943 mes parents, qui attendaient comme beaucoup d'autres le débarquement des alliés, demandèrent à ma tante de m'inscrire à l'école de Mhère, par crainte de ce qui pourrait arriver si les bombardements s'intensifiaient et surtout au moment de la libération de Paris. Dans le même temps, mes sœurs furent confiées à ma tante Roullot, à Combs-la-ville. Ainsi passions-nous directement des grandes vacances à une nouvelle vie scolaire.

Ce changement ne me dépayasa guère. L'école des garçons, située à gauche en arrivant sur la place du village, ressemblait comme une petite sœur républicaine à celle de la rue Saint-Ferdinand. En entrant dans la cour, on voyait un grand mur à droite, les latrines au fond, et le bâtiment sans étage à gauche, avec une porte au centre, donnant sur un petit couloir qui séparait la classe des petits de celle des grands, où je fus admis. Mêmes salles hautes et bien aérées, même estrade du maître, même tableau noir et mêmes rangées de bancs fixés à de longues tables de bois équipées d'encriers de porcelaine blanche ou de plomb remplis d'encre violette et couvertes d'inscriptions gravées au couteau que je me plaisais à déchiffrer comme les traces de civilisations disparues... Il n'y avait guère de différences. La première était d'ordre matériel : au milieu de la salle trônait un haut poêle de

fonte que nous étions chargés, à tour de rôle, et par équipes de deux, de bourrer de bois, d'allumer chaque matin avant la classe et d'entretenir toute la journée. La seconde portait sur la répartition des élèves, suivant leur âge, en divisions que M. Buteau, notre instituteur, devait mener de front. La troisième concernait nos activités de plein air. Il n'était plus question de promenades et de jeux au Bois de Boulogne : Vichy avait décidé que les petits campagnards devaient contribuer, pendant ces heures, à l'effort national. Aussi allions-nous chasser les doryphores avec d'autant plus de joie que c'était un des surnoms des Allemands : on examinait chaque pied de pommes de terre, et dès qu'un de ces insectes était repéré on l'écrasait délicatement dans une feuille : cela faisait une belle bouillie jaune ! Passé l'automne, nous allâmes défricher le champ que M. Buteau se taillait dans la forêt, « *en Vallerinon* », ou Vallerin, lieudit, dans la vallée, en contrebas du Car. Je revois les grands sortant de terre une énorme souche dont ils avaient sectionné les racines.

Je n'eus aucun mal à m'intégrer à cette classe : j'eus droit, bien sûr, le premier jour, à quelques hostiles « Parisien, tête de *cien* », mais j'étais trop persuadé de ma supériorité de Parisien pour en souffrir, et d'autre part mon nom, ma famille, mon aspect et mes gros sabots, le fait que je connaissais déjà quelques-uns de ces garnements et que je parlais patois firent que je fus complètement adopté. Et puis il y avait alors dans la commune beaucoup de réfugiés ou de Parisiens mis à l'abri comme moi, et les temps étaient à la solidarité plutôt qu'à la discrimination. En somme, je fus heureux pendant cette période où je découvris des mœurs inconnues et où je partageai les jeux des autres petits paysans, même si je rêvais souvent, en montant la rude côte qui me conduisait à l'école ou au catéchisme qui nous faisait lever une heure plus tôt une fois par semaine, au moment où je retrouverais mes parents, mes sœurs, mon école et mes vieux camarades de Paris.

À cette époque la population de la commune de Mhère atteignait 800 habitants. Elle avait beaucoup augmenté du fait de la guerre

avec l'arrivée d'enfants que leurs parents éloignaient des bombardements – c'était mon cas – de réfugiés du Nord de la France que l'exode avait jetés là et qui attendaient la fin de la guerre, et d'enfants juifs cachés dans des familles morvandelles. Cet afflux avait entraîné l'ouverture ou la réouverture d'une troisième classe installée au rez-de-chaussée de la mairie, et qui donnait sur la cour de récréation des filles.

L'école des filles

C'est à l'école des filles que nous étions regroupés au cœur de l'hiver, quand la neige obligeait les élèves des hameaux les plus éloignés à rester chez eux. Les récréations se passaient alors sous un grand hangar ouvert que nous appelions « le préau » et nos jeux habituels faisaient place à des danses où les filles nous entraînaient. Il s'agissait soit de la traditionnelle bourrée morvandelle, soit de leurs rondes que ma sœur m'avait apprises à Brassy, sur des comptines :

*« Nous étions dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier... »*

Les classes furent regroupées à Lormes dans les années soixante, et les deux écoles fermèrent.

Nos jeux

Les jeux des petits paysans différaient à bien des égards de ceux de Paris. Pas question, ici, de tournois de chevaliers : la mémoire collective gardait le souvenir très vif du temps pas si lointain où le Nivernais était l'une des dernières terres où subsistait le servage.

Contrairement à ce que prétendait un vieux maréchal félon, les Français n'ont pas la mémoire courte, et le cas de Mme Girard, qui nous parlait du temps des seigneurs comme s'il datait de la veille, n'était pas isolé. J'en veux pour preuve l'anecdote que m'a rapportée Pierre Méricoux, un cousin de Gisèle. Un jour, il rencontre, au cours d'une soirée donnée par des amis, le nobliau de son village. On les présente, et le jeune héritier lui dit :

« Méricoux ? Ce nom me dit quelque chose... Il me semble que vos ancêtres ont été les serfs des miens ?

– En effet, et il me semble que mes ancêtres ont coupé le cou des vôtres ! ».

De même, dans la famille Queyreix, on se souvient d'une aïeule qui n'échappa au droit de cuissage (vers 1850 !) que parce que le M. le Comte était en voyage le jour du mariage. Il avait chargé son homme de confiance de percevoir ce droit à sa place, mais le marié avait chassé *manu militari* ce dernier quand il s'était présenté, et y perdit d'ailleurs sa métairie.

On jouait donc à la Résistance... sans Allemands, car jamais personne n'aurait accepté un rôle aussi infamant. C'est à des ennemis virtuels que nous tendions de meurtrières embuscades, les accablant de pommes de pin promues au rôle de grenades, et faisant feu de toutes nos armes. Nous avions aussi, en permanence, des cartouches dérobées ou soutirées à quelque grand frère, et il était très amusant de les faire éclater sur un silex. Martha, la bonne guadeloupéenne de mes parents, m'ayant acheté rue de Prony, à la boutique *La Rotonde*, en sortant du Parc Monceau, un superbe pistolet à allumettes dont je ne me séparais jamais, je fus d'emblée promu colonel et reçus en guise de fourragère un mètre de suspente de parachute qui était parvenu à notre général par des voies mystérieuses : il me servit à la fois de galon et de baudrier auquel j'attachais mon arme. Notre chef était Camille Lacour, le fils des boulangers. Déjà en apprentissage, il ne dédaignait pas de se joindre à nos jeux, ainsi que Françoise Buteau, qui était notre infirmière. Comme de vrais résistants, nous avions aussi pour tâche de nous procurer des cigarettes en faisant des descentes chez Prudhon, le buraliste, qui avait perdu plusieurs doigts en 14 et qui agitait un pouce démesuré en signe de dénégation, pour confirmer qu'il n'avait pas de tabac en réserve. Plusieurs d'entre nous se faisaient un plaisir de tenir ce rôle amusant. Dans la cour de récréation, on jouait principalement aux barres, jeu oublié à Paris, et bien sûr aux billes. Il vint une mode des « cardans », grosses billes de fer que je ne pus me procurer : l'oncle Lavault lui-même éluda ma demande. Je crois aujourd'hui qu'elles provenaient tout simplement de gros

roulements à billes des machines agricoles.

J'étais trop maladroit pour grimper aux arbres, et ne participai donc pas aux activités des dénicheurs. Mais nous aimions tous faire de grandes expéditions d'exploration du territoire de la commune et de ses environs, par deux ou en bandes, en évitant les routes. Nous avions, dans les « *tresses* », un réseau bien caché de passages secrets. Un jour, je tombai inopinément, dans un pré, avec Claude Lallemand, sur un taureau redoutable. Nous prîmes nos jambes à notre cou, et mon copain atteignit le premier la barrière et se faufila sans peine à travers les barreaux. Je le suivais de près, et passai la tête entre deux « *péchons* » mais j'étais trop gros pour que le corps puisse aisément suivre. Mon compagnon m'encourageait : « Si la tête passe, tout passe ». Le sol tremblait déjà sous les sabots du fauve et, dans un effort désespéré, je réussis juste à temps à faire passer le tout !

Une autre expédition mémorable nous fit suivre le ruisseau, du Pont de Planchereau au carrefour de Vauclaix. En route, notre bande découvrit un endroit bien caché où le ruisseau était plus large et plus profond, ce qui nous permit de nous déshabiller et de prendre un bain, et il fallut revenir fourbus, le soir, par la route de La Croix Milan, qui grimpait en serpentant sur plus de quatre kilomètres.

Enfin il me souvient que mes camarades se fabriquèrent avec des branches de sureau, faciles à creuser, des sortes de seringues pour armer notre maquis. J'essayai en vain de les imiter, à mon grand dépit. Heureusement, mon pistolet à allumettes, qui avait une portée de deux mètres, mais n'enflammait malheureusement pas ses projectiles, m'assurait assez de prestige.

Mes lectures

Fictions

Dans mon enfance, à Mhère, les livres étaient rares, et à part ceux de l'école ou ce que j'avais pu apporter de Paris, il n'y en eut qu'un tout d'abord : c'était un ciné-roman (petit in-folio comportant un texte copieux et assez abondamment illustré) que je dénichai sur la cheminée, et dont je reparlerai plus tard. Puis vinrent les livres

de Paulette : un grand recueil de chansons traditionnelles que je connaissais presque toutes, grâce à Mairaine, et un grand livre illustré qui contait des histoires de soldats français dans le bel habit bleu du XVIII^e siècle, et les mésaventures d'un soldat fanfaron du XVII^e siècle, qui faisait une grande carrière après avoir rapporté les dépouilles d'ennemis qu'il avait trouvés morts sur sa route. Il y eut aussi, bien sûr, des *Contes* de Perrault somptueusement illustrés, et un ou deux albums de *Mickey*.

Livres scolaires

Mais ce qui devait me marquer le plus, outre les trésors du grenier du Courtillet, fut la découverte de manuels d'histoire et de français du brevet qui avaient servi jadis à Roger, en pension à Corbigny. Ces ouvrages très représentatifs de l'enseignement de la III^e République n'étaient illustrés que de quelques dessins, suffisamment pauvres, selon une loi énoncée par Mc Luhan, pour susciter des rêveries sans fin et ouvrir les portes de l'imagination. Mais le texte très abondant et très riche tenait la place essentielle : j'y acquis dès l'âge de neuf ou dix ans un vocabulaire étendu qui devait étonner plus tard mon professeur d'histoire de Première. On y enseignait le culte des « gloires nationales », de Vercingétorix à Napoléon en passant par Clovis, le Grand Ferré, Jeanne d'Arc, Louis XIV, Turenne et Vauban, sans oublier Danton : mais Robespierre était voué aux gémonies. Les lectures proposées aux jeunes esprits étaient variées, mais toujours orientées vers la morale. Tout était réduit à des récits édifiants, et même la fameuse scène de la tache de sang de Macbeth, dans une traduction qui fut mon premier contact avec Shakespeare, dont j'avais déjà rencontré le nom mystérieux à Paris, dans *Mickey boxeur*. Surtout, par des récits héroïques tirés de Mme de Sévigné, de Saint-Simon, de Las Cases et d'autres chroniqueurs, librement adaptés et dont les sources n'étaient jamais mentionnées (je ne les découvris que bien plus tard), on préparait activement les jeunes générations aux grands abattoirs des deux guerres mondiales, car ces ouvrages, qui avaient servi dans les années 20, dataient du début du XX^e siècle.

Les livres de Robert

À Lormes, chez mon oncle Robert, je découvris d'autres mondes, ceux qu'affectionnait cet autodidacte curieux et naïf : romans d'aventures de Jack London, pamphlets contestataires et virulents tels que *Satan conduit le bal*, qui me fit découvrir les horreurs du colonialisme et de la condition féminine, les abus du capitalisme, et me donnèrent pour l'anarchisme une sympathie qui s'est bien nuancée, mais a laissé des traces : depuis ce temps, je hais le pouvoir et ne l'admets que comme un mal nécessaire, qu'il faut toujours contrôler et limiter. Je découvris aussi la belle prose du *Colas Breugnon* de Romain Rolland et celle de *L'Île des Pingouins*, du *Crime de Sylvestre Bonnard* et de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* d'Anatole France. Ces maîtres de la libre pensée me donnèrent le recul nécessaire pour faire le tri dans les ouvrages de vulgarisation de l'abbé Moreux – *Qui sommes-nous ? Où sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?* – qui mettait ses connaissances scientifiques au service de l'apologétique catholique.

Lire et relire

Suivant une habitude prise dès la petite enfance en raison de ma boulimie de lecture et de la rareté des livres qui étaient à ma disposition, je relisais inlassablement les mêmes ouvrages, ce qui irritait autant mon entourage, sauf mes parents (parce que la lecture sépare le lecteur du reste du monde et l'éloigne de la participation aux travaux quotidiens, qui étaient normalement exigés de tout enfant) que l'abus de la télévision, des jeux vidéos et du téléphone mobile peuvent m'agacer aujourd'hui. Ce vice m'a formé, et ces premières lectures m'ont marqué d'un sceau définitif. Aujourd'hui, je lis avec le même plaisir, mais j'oublie instantanément les auteurs et même les titres nouveaux. Déjà, à l'âge de cinquante ans, quand j'ai découvert *L'Homme sans qualité*, je me suis fait la réflexion qu'il était trop tard et que ce livre puissant m'aurait profondément marqué quelques décennies plus tôt.

• Walt Disney (1910-1966)

Je suis étonné, aujourd'hui, de la médiocrité du graphisme des

albums Mickey de mon enfance, dont seule la couverture était soignée. Pourtant, c'est par eux que je pénétrai dans le monde enchanté de la bande dessinée.

Walt Disney fut aussi à l'origine de ma première expérience de projectionniste, mes parents m'ayant offert une sorte de petite lanterne magique en carton noir (qu'il fallut d'abord monter), éclairée par une pile plate et une ampoule de lampe de poche, et munie d'une manivelle qui faisait se dérouler le « film » de papier blanc translucide sur lequel défilaient deux bandes d'images représentant des mouvements décalés, par exemple, en haut, Pluto courait, pattes détendues, et en bas le même courait, pattes jointes. Un volet cachant alternativement chaque image, cela donnait sur l'écran l'illusion du mouvement, auquel s'ajoutait le défilement latéral. Ces films étaient très courts, mais on pouvait les faire durer indéfiniment en répétant chaque mouvement. J'organisais des séances de projection qui réunissaient toute la famille (il fallait se serrer, vu les dimensions de l'écran, plus petit qu'un album Hachette) et rencontraient toujours le même succès. Bien plus tard, à Saint-Maur, j'offris le même appareil à notre fils, mais il ne fit guère d'effet : le public était devenu plus difficile en matière d'images.

Après la guerre un dessin animé, *La Chasse*, qui mobilisait Mickey, Pluto et toute leur bande, et que je n'ai jamais retrouvé, me rendit presque malade de rire, quand je le vis au cinéma Pereire, et les premiers longs métrages – *Blanche-Neige*, *Pinocchio* – m'éblouirent. Puis très vite – dès *Cendrillon* – je me lassai de ces personnages fades ou grimaçants qui passaient à la moulinette les plus beaux contes de mon enfance, tandis que Mickey, couvert d'un pardessus et chargé de valises de luxe, s'embourgeoisait inexorablement.

Mais je dois aux albums Hachette une bonne partie de mon vocabulaire, car le texte y était abondant :

« *Mais c'est un guet-apens !*

– *Duc Varlotte, s'écrie Mickey, vous êtes flambé !* » (*Mickey abdique*)

Je demandai à ma mère le sens de guet-apens : en me le donnant

elle corrigea ma prononciation, si bien que jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans et plus, je prononçai "guette à pince" !

Souvenirs de Mhère

Seuls restent bien vivants, et pour peu de temps, mes souvenirs. Je monte la côte rude, par un sombre matin d'hiver ; il est très tôt, car c'est le jour du catéchisme, que le curé enseigne une heure avant l'école ; je dois être en retard, puisque je suis seul, et je pense au jour de bonheur où je retournerai à Paris.

C'est le quinze août, jour de la fête patronale, décalée pour ne pas faire concurrence à la paroisse voisine de Gâcogne, dont le patron est également Saint Germain. La place, vaste rectangle dont le centre est l'inévitable monument aux morts, est aussi animée qu'un jour de foire, avec son manège pour enfants, son manège de balançoires (que nous nommons « *cri-cri* »), ses marchands forains, son « *parquet* », une grande tente qui sert de salle de bal et que j'ai toujours méprisée...

En sortant de l'école, nous remarquons une agitation insolite devant le bureau de tabac et un camion qui stationne sur la place ; curieux, nous nous approchons : deux jeunes hommes armés l'un d'un vieux fusil, l'autre d'une arme étrange (je saurai plus tard qu'il s'agit d'une mitraillette, ou pistolet-mitrailleur, et serai censé m'en servir), gardent la porte de Prudhon. Nous faisons cercle à distance respectueuse. Bientôt d'autres maquisards sortent, les bras chargés de cartons : la Résistance renouvelle sa provision de tabac !

C'est la messe, interminable ; je suis installé dans le chœur, avec les autres garçons, face à la petite troupe des filles. Pour se distraire, mes camarades détournent les chants latins, que d'ailleurs personne, sauf peut-être le curé, ne peut comprendre : les « *peccata mundi* » deviennent, dans nos bouches ingénues, « *pis caca bouilli* » ; pourtant, la cérémonie ne manque pas d'allure, le curé à une belle voix ample et grave dont ses paroissiens sont très fiers (ce n'est pas comme celui de Vauclaux !) et il profite du regain de ferveur que la guerre provoque pour s'offrir des vêtements sacerdotaux toujours plus somptueux ; ses sermons

sont très longs, il tonne contre le matérialisme avec une conviction qui pourrait être communicative si le mot était intelligible pour son auditoire ; heureusement, des incidents apportent quelques distractions : des oiseaux égarés dans l'église volent d'un pilier à l'autre, la porte s'ouvre pour l'entrée tardive de « *la parce de Zaud* » (la perche de Jaud), un grand gars incroyablement long et filiforme qui reste sous la voûte d'entrée, avec la plupart des hommes qui assistent à la messe ; seuls les dévots, comme le Bobin, s'assoient avec les *fones* aux places réservées à leur famille, dont le nom est gravé sur une plaque de cuivre vissée au banc ; les autres sont au travail, comme mon oncle, ou attendent la sortie en buvant une chopine dans l'un des bistrots.

C'est l'épicerie bourrée de marchandises hétéroclites et d'odeurs inconnues. C'est la boulangerie, avec sa superbe horloge dont le balancier montre un peintre qui passe son pinceau à chaque battement ; Mme Lacour pèse la grande couronne que je dois rapporter et y ajoute, pour faire le poids, un morceau de pain, « *la pesée* », que les enfants chargés de l'achat ont le droit de manger en rentrant, ce dont je ne me prive pas, malgré le goût exécrable du pain noir : du moins est-il frais, et on laissera la couronne rassir quelque temps avant d'y toucher. Toutefois, Ernestine a remis en service le vieux four de la cuisine, si bien qu'un excellent pain blanc vient compléter les rations insuffisantes. Car il reste l'aliment de base, et au goûter, un petit morceau de cet étrange ersatz de chocolat qui est né de la guerre est obligatoirement accompagné d'une énorme tranche de pain qu'il n'est pas question de refuser.

Mai 1944 : j'assiste à la communion solennelle. La cérémonie est imposante : les garçons ont revêtu leur costume du dimanche, sur lequel les communiants portent un brassard ; ils gagnent le chœur par l'allée centrale, en rang par deux, suivis des communiants vêtues de blanc et voilées comme des mariées. Elles portent une couronne de fleurs qu'elles agiteront tout à l'heure en chantant de cette voix perçante et nasillarde qui est de règle à la messe, à

Mhère :

*« Prends ma couronne,
Je te la donne,
Au Ciel, n'est-ce pas,
Tu me la rendras,
Au Ciel, n'est-ce pas,
Tu me la rendras ! »*

Les pétales pleuvent, et personne ne songe à sourire.

Mais mes incursions dans les maisons de Mhère ont été très rares : j'allais chez Marcel Guyard et pour des cours de soutien chez Mme Renault dont j'appréciais la gentillesse mais redoutais l'haleine aigre, puis chez les Buteau et plus tard chez les Brossier dont le fils, seul étudiant de la commune (il y était, comme moi, en vacances), me faisait réviser les maths. J'entrai une fois chez Mme Adam et chez Paulette Philizot, et une fois, avec ma tante, chez des gens qui habitaient entre le presbytère et l'épicerie Sautereau, une fois chez le curé Chevrier avec mon père, quand il me reprit en octobre 44. Voulant le remercier de ses bons soins, il lui remit un gros billet « *pour ses pauvres* », que l'autre empocha avec un clin d'œil. Le luxe relatif de son bureau et l'aspect cossu de cet intérieur bourgeois (comme à Paris, un couloir desservait toutes les pièces du rez-de-chaussée) m'impressionnaient. À l'autre bout du village, j'attendais chez les Arnoux que la vache soit traitée, avec la pâle et blonde Christiane et son petit frère, le minuscule Camille, qui rêvait d'être jockey (mais où avait-il pris cette idée ?) ce que sa taille, au moins, pouvait lui faire espérer. Les autres maisons me sont restées tout à fait étrangères.

Vauclaux

Le bourg de Vauclaux

J'ai découvert le pays de Vauclaux en descendant de l'autocar de Nevers, à l'arrêt de l'Hôtel de la Poste. En ce temps-là, une longue bâtisse grise et basse, semblable à toutes les maisons morvandelles, réunissait cet hôtel et une épicerie. Peut-être avait-elle déjà un étage, mais le toit d'ardoises grises ne comportait que quelques étroites lucarnes. On accédait à la salle de l'auberge, qui

ne différait en rien des *salles* paysannes et des autres cabarets de la région, par un double escalier de granit gardé par une rampe en fer forgé. Sa fortune est due à l'excellente cuisine qu'on y servit dans l'après-guerre, et nul n'imaginait qu'on y trouverait un jour des chambres avec salle de bain et même, luxe impensable sous ce rude climat, une piscine. Longtemps, je n'ai connu de Vauclaix que la route qui traverse le village, et ce qu'on en peut voir de la D 977 qui la croise, c'est-à-dire quelques maisons et le clocher d'une église ainsi que les ruines historiques du moulin où est né mon père, à gauche sur la route de Corbigny.

Après la guerre, quand mon oncle Robert s'installa « en ville », à Lormes, il s'offrit bientôt une maison de campagne à Vauclaix pour y faire de l'élevage et y entreposer les farines pour animaux qu'il lança dans la région. C'était, sur la route qui passe devant le parking de l'Hôtel de la Poste et l'église, sur la gauche, la première maison de L'Huis-Pataut. Cette maison a pignon sur rue et abrite un *touet*, une grange et un logis de deux pièces, entre cour et jardin. Louise et lui étaient accueillants, et je passai chaque année une ou deux semaines à Vauclaix ; Solange y vint aussi en vacances avec Michel, et toute notre famille y fut reçue un été pour un long repas où l'on se demanda s'il fallait garder la mayonnaise au froid ou au chaud. Mon père entreprit de raconter comment, bien des années auparavant, l'oncle Émile l'avait emmené je ne sais où avec de la mayonnaise placée à ses pieds, près du moteur, par une chaude journée d'été. Le chauffeur aimait les détours et mon père les digressions, non moins que les conteurs orientaux : il s'embarqua dans un récit à tiroirs, au terme duquel il nous demanda pourquoi il s'était lancé dans cette histoire. Chacun se creusa la tête, jusqu'à ce que l'on s'écrie : « La mayonnaise ! » et il conclut : « Eh bien, nous ne sommes arrivés que le soir, avec six heures de retard, et la mayonnaise était excellente ! »

C'est à Vauclaix que je fis, dans un café clandestin qui était situé à droite de la même rue, cent mètres avant la maison, ma première expérience du pastis... et de l'ivresse, l'oncle Robert m'en ayant

offert deux verres bien tassés. J'avais peut-être quinze ans et ne me fis pas prier pour boire ce breuvage que je trouvais léger et délicieux, mais j'eus bien du mal à regagner la maison !

En revanche, le pauvre Cadet a subi dans le même village l'épreuve cruelle de la soif : l'oncle Robert l'emprunta quelques jours pour ses travaux, et la pauvre bête, habituée à boire toujours aux mêmes ruisseaux, refusa absolument l'eau qu'il lui offrait dans un seau. Il nous le ramena à moitié mort, mais ayant l'âme chevillée au corps, l'âne s'en remit, au grand soulagement de toute la maisonnée.

L'Huis-Pataut

Ce hameau de la commune de Vauclaix est tout proche du bourg, dont il n'est guère séparé que par le cimetière, et s'étend le long de la Départementale 977.

Quand l'état civil y fait naître un Bonoron, il faut sans doute comprendre « au moulin de Vauclaix », à 300 mètres du carrefour qui marque le centre du village, sur la route de Corbigny.

Le Courtilot

Le Courtilot désigne deux fermes dont les cours ne sont séparées que par un mur bas, sans barrière pour interdire le passage de l'une à l'autre. On y accède par la petite route d'Oussy, en prenant à droite, à la hauteur d'*Èrtoule*, l'étroit chemin qui le relie au reste du monde.

Dans mon enfance, la ferme de droite, qui ne comportait qu'un seul corps de bâtiment pour la maison et à sa gauche la grange et l'écurie, puis celles de la ferme voisine, était occupée par un fermier, Letour, et ses sept ou huit enfants dont, avec Paulette, je partageais les jeux quand nous y allions le dimanche avec Ernestine. Mme Girard habitait dans celle de gauche, perpendiculaire à la précédente. Le logis était fort modeste : à part la *salle*, de bonnes dimensions, il n'y avait qu'une petite chambre, à droite en entrant, à laquelle on accédait en descendant trois marches. Quelques *touets* et dépendances le prolongeaient, où l'on élevait notamment une truie dont les porcelets m'étonnaient par la douceur de leur peau, semblable à du papier

de soie, et où Roger, plus tard, logea son ouvrier agricole. La maîtresse de céans entretenait avec soin son petit jardin (le courtil, disait-elle savamment) où poussaient d'excellents pêchers, luxe inconnu à Mhère, et sur lequel donnait l'escalier d'un merveilleux grenier plein de vieux livres, en haut duquel j'aimais m'installer pour lire pendant les chaudes après-midi d'été.

Le grenier du Courtillot

Mme Girard détenait dans son grenier, où je passai bien des heures, des livres passionnants, parmi lesquels *Le Tour de la France de deux enfants*, des contes de Maupassant – histoires lestes avec gravures dans le style du XVIII^e siècle et histoires de fantômes – qui m'ont laissé le plus délicieux souvenir.

Après le déjeuner, toujours excellent, je faisais mes emplettes dans les malles poussiéreuses et, quand il faisait beau, m'installais sur la plus haute marche de pierre de l'escalier du grenier, oubliant bientôt et pour de longues heures le verger dont je dominais les frondaisons et le reste du monde...

Augustine Girard

La maman d'Ernestine est née d'une famille qui comptait, comme les Bonoron, un bon nombre de meuniers, les Tartrat qui dans mon enfance tenaient encore les moulins de Vaupranges et de Chassy, dans la commune de Mhère. Pour moi, son image restera liée au Courtillot. Je ne l'ai vue qu'une seule fois ailleurs, et c'était au Pont de Planchereau, où elle fut assez fraîchement accueillie par ma tante, qui me demanda de sortir, car elles devaient parler affaires. Mme Girard était une femme adorable, qui parlait d'une voix douce de la Révolution et du temps du servage comme si elle en avait été témoin.

Elle avait toujours dans les jambes la progéniture nombreuse de son voisin, Letour, qu'elle régalaît de délicieuses *galettes* au fromage ou aux fruits, et mettait à ma disposition les trésors de son grenier. Je n'ai jamais fait un voyage au Morvan, après mon mariage, sans lui rendre visite. Elle nous recevait toujours aussi chaleureusement, et n'acceptait de nous laisser partir que lestés de quelques œufs pour me remercier – près de vingt ans plus tard –

d'avoir bien travaillé dans ses champs !

Hôtel de la Poste

Le patron actuel de l'Hôtel de la Poste, M. Desbruyères, petit-fils des Boisard, qui le tenaient jadis, est un technicien qui a décidé un jour de rentrer au pays et de reprendre l'affaire familiale à laquelle il a donné une nouvelle impulsion. On peut voir dans son hall trois photos de sa maison à diverses époques. La plus ancienne, qui date de 1912, présente les lieux tels que je les ai connus : c'était une longue maison de granit gris d'un étage, avec une seule fenêtre de mansarde. L'hôtel occupait la partie droite, au coin de la rue. À gauche se trouvait une ancienne épicerie que je prenais pour le presbytère parce que j'avais aperçu quelquefois le curé de Vauclaux sur ses marches, mais le patron m'a détrompé : c'était la demeure de sa « *bouonne amie* » ! L'Hôtel de la Poste occupe aujourd'hui tout le bâtiment.

Bouonne amie

Astreints par leurs vœux au célibat (mais non à la chasteté, contrairement à ce qu'un vain peuple pense), les curés de village avaient souvent une *bouonne amie*. Les villageois et leurs femmes se montraient tout à fait compréhensifs à l'égard du prêtre, mais très méprisants, quoique de manière hypocrite, vis-à-vis de la femme.

Le curé de Mhère, comme beaucoup de ses confrères, avait pour partenaire sa bonne, bien qu'elle eût l'âge canonique (le droit canon impose aux prêtres de ne pas prendre de servante de moins de quarante ans). La pauvre Marie cherchait l'oubli dans l'alcool, et arrivait à la messe en titubant, au grand scandale des paroissiens. Le célibat des prêtres est un des moyens par lesquels l'Église a fabriqué en ce monde ses propres damnés.

Les Marraut

Lors de la récitation de notre première leçon, M. Buteau interrogea successivement deux frères avec une patience qui me sidéra : ils bafouillaient tellement, surtout le second, que je croyais qu'ils ne savaient pas leur leçon.

En fait, les frères Marraut étaient jumeaux, et bègues. C'étaient deux grands garçons de quatorze ans, maigres et dégingandés,

blonds aux yeux bleus. Enfants de l'Assistance, ils avaient été séparés par la cruauté anonyme de l'administration et confiés à deux familles différentes. Ils ne se retrouvaient qu'à l'école mais ne s'y quittaient pas un instant, uniquement occupés d'eux-mêmes.

Au cours d'un passage à l'Hôtel de la Poste début 1997, peu avant la mort de Denise, je liai conversation avec une femme qui pouvait avoir mon âge et qui semblait diriger la maison. Je me fis connaître et lui racontai l'histoire du grand Colas : à ma grande surprise, elle avait très bien connu tout ce petit monde, et apprenant qu'elle s'appelait Marraut, je la pris pour la sœur de mes anciens condisciples. Je l'ai retrouvée en août 2001, toujours active, travaillant à la salle et aidant au ménage. Elle était en fait l'épouse de l'un des frères, qui a pris sa retraite d'ouvrier agricole et vit à Vauclaux. L'autre jumeau s'est employé comme ouvrier à Paris, ne s'est pas marié et, m'a-t-elle dit, souffre avec l'âge des mêmes petits ennuis de santé que son mari.

À Montauban, où nous nous sommes réunis quatre jours en 2005 chez Paulette avec son frère Alain et sa belle-sœur, j'ai appris avec surprise que Mme Marraut était l'une des fillettes Letour avec qui nous jouions dans notre enfance, au Courtillot.

Gens de Mhère

L'oncle Berthelot

Mon oncle Berthelot exerça divers métiers et termina sa carrière dans l'immobilier et les assurances, et sa vie comme bourgeois cossu dans une villa de Nogent-sur-Marne. Quand je fus nommé au lycée technique de cette ville, c'est naturellement à lui que je fis appel pour nous loger, et c'est lui qui nous proposa la maison de Saint-Maur à des conditions très avantageuses, une de ses vieilles clientes devant s'en défaire pour venir en aide à son fils.

Pierre Berthelot était un homme assez corpulent, qui avait fini par se prendre plutôt au sérieux (« *Mon cher* » était une de ses expressions favorites). Il resta très attaché à la famille Lavault qui l'avait élevé, nous recevait volontiers, avec sa femme Ernestine, et fut toujours d'excellent conseil dans nos affaires. Tous deux sont

morts sans enfants, comme Rosenthal et Lætitia.

Georges Bonnet, alias Rosenthal, dit Toto

Cher Toto ! Brouillé avec les mots, il monta à Paris et épousa une Italienne, la bonne Lætitia, dont il a toujours prononcé le prénom *Lutetia*, à la grande joie de son entourage. Il exprimait son admiration pour la puissance de travail de sa femme et de sa belle-mère en une formule non moins savoureuse : « C'est pas des femmes, c'est des *chevals* » !

Il était de petite taille mais très beau, grand amateur de femmes et dans ma jeunesse ses clients – il tenait une épicerie florissante du côté de la place Clichy, dans le quartier de l'Europe, et habitait rue de Turin – l'appelaient Hussein, à cause de sa ressemblance avec le jeune roi hachémite de Jordanie.

Malgré son nom (mais peut-être portait-il encore celui de Bonnet, que l'Assistance donnait volontiers à ses pupilles ?) il n'eut jamais à souffrir des persécutions des nazis, et je n'ai jamais entendu dire qu'il fût juif. Il est vrai que ce mot ne signifiait rien dans ma famille paysanne, et que mes parents ignoraient le racisme. À sa mort, Toto laissait à sa veuve le soin de léguer à mon père une somme d'un million de francs anciens, ce qui pour nous n'était pas négligeable. Ce fut ma mère, veuve depuis 1975, qui reçut ce legs, qui lui fut d'un grand secours.

Famille Buteau

Le couple des instituteurs principaux de Mhère était assez pittoresque et impressionnant à mes yeux d'enfant, en partie à cause du respect qui entourait leur fonction dans nos familles.

Le père Buteau, quand je devins son élève, devait bien avoir quarante ans. Il portait une longue barbe brune qui intriguait beaucoup dans ce pays où les hommes ne gardaient que des moustaches gauloises quand ils n'étaient pas glabres, et ma tante imaginait qu'il cachait ainsi quelque vilaine cicatrice ou quelque difformité inavouable. C'était un homme de taille moyenne, robuste et énergique, qui passait aisément sur son genou, un pied posé sur l'estrade magistrale, une dizaine de ses garnements d'élèves (à tour de rôle) en les maintenant de la main gauche et en

les fouettant de la dextre avec des *rouettes* souples de noisetier dont ses plus lâches courtisans ne le laissaient jamais manquer, suivant une tradition antique, puisque mon père citait volontiers cet exemple de la bêtise de nos semblables. Je me souviens d'avoir subi au moins une fois ce supplice, et d'avoir surtout craint pour mon équilibre, allongé sur le ventre et les yeux fixés sur le plancher de l'estrade qui m'apparaissait sous un angle insolite. La douleur infligée, même à travers le tissu grossier de nos longues culottes de petits paysans, devait être cuisante, mais je n'en garde pas plus de souvenir que mon corps n'en a conservé de traces. J'ai eu tout loisir d'apprendre que les souffrances physiques s'oublent plus vite que les blessures morales, dont certaines ne cicatrisent jamais.

Il dirigeait l'école des garçons, qui se composait comme celle des filles de deux classes, la grande et la petite, assurée par une institutrice (Mme Duruisseau ?) dont je n'ai aucun souvenir, car j'entrai d'emblée dans la grande, qui se composait de quatre divisions. Suivant une technique bien rodée par la Troisième République, il menait de front avec maestria l'équivalent d'un CE2, d'un CM1 (où j'étais), d'un CM2 et d'une classe de Certificat d'Études, conduisant en quatre années presque tous ses élèves à la gloire.

Sa femme, une dame imposante, aussi myope que coquette, ne portait pas de lunettes et plissait constamment les paupières. Directrice de l'autre école, elle faisait la classe aux « grandes » avec la même compétence et le même succès que son bouc de mari, qui devait mourir peu après avoir pris sa retraite (qui était accordée aux instituteurs à l'âge de cinquante-cinq ans). Mme Buteau se retira dans le Midi, je crois. Mais dès cette époque, je n'allais plus au Morvan qu'à de rares occasions, et n'ai reçu d'informations que de seconde main.

Ils avaient une fille de mon âge, Françoise, belle gamine au teint clair et aux longs cheveux roux. À l'école, elle appelait ses parents « *M'sieur, M'dame* », comme nous, et tenait avec aisance le premier rang dans sa division. Françoise avait une sœur aînée mariée à un

instituteur, M. Prêtre. Je ne revois que très vaguement ce couple que je n'ai guère connu et qui enseignait, je crois, à Lormes.

Quoi qu'il en soit, l'enseignement de ces maîtres répondait aux normes de l'époque : revenu à Paris fin octobre 1944, je retrouvai les meilleurs de mes camarades en classe de « Quatrième », qui préparait au concours d'entrée au lycée, en évitant le Certificat d'Études. J'en suivis les cours sans difficulté.

Famille Lacour

Les boulangers de Mhère étaient une famille influente. Camille Lacour était le fils d'un premier lit ; il avait une sœur aînée, Paulette., La grand-mère Lacour, Élise, était une grande femme toujours vêtue de gris et aimable en dépit de son aspect austère ; le boulanger, Germain, était un petit homme très robuste et peu bavard, et sa femme fit, si j'en crois Michel, un véritable scandale pendant l'unique séjour de mon frère : elle avait trouvé des objets suspects dans son mur, à l'occasion de travaux, et se croyait ensorcelée !

Camille Lacour

Camille Lacour, le mitron, avait quatre ans de plus que moi. C'était un grand garçon au profil oriental, avec des cheveux noirs et crépus. Nous allions le voir dans son fournil à la sortie de l'école. Un jour, il s'écria, en me désignant et en brandissant un grand couteau : « *I vai te çâtrer !* » Quatre copains me saisirent par les bras et les jambes, et je fus si effrayé par ce simulacre que jusqu'à ces dernières années il me fut impossible de pisser en public. Quand ce souvenir réémergea, je fus guéri.

Faux ! Un autre souvenir m'est revenu, dix ans après avoir écrit cette page, qui contredit la cause que j'attribue à mon problème. En 1945 ou 1946 (j'avais 11 ou 12 ans), Roger Lavault m'a lancé un défi à qui pisserait le plus loin, et a gagné, à mon grand dépit. Donc la scène du fournil n'a pas laissé de traces. Il est amusant que j'aie obtenu ma guérison grâce à une fausse explication !

Camille devait s'établir comme boulanger à Nogent-sur-Marne, puis acheter une brasserie bien achalandée à Orsay, avant de se retirer des affaires. Mort en janvier 2009 à l'âge de 78 ou 79 ans, il

a laissé une fille.

Paulette Lacour

En ce temps-là, une commère vint, de grand matin, informer ma tante que cette belle fille de vingt et un ans était enceinte, et qu'elle allait se marier de toute urgence avec un gars du pays, *l'Ernest*. Les *fonés*, très excités, poussaient les hauts cris, et ma tante confiait qu'elle avait souvent vu, à la brune, *la Paulette* glisser comme une ombre à travers prés et *tresses* : elle s'était bien doutée qu'elle allait retrouver un amoureux, mais ne l'aurait jamais crue si dévergondée ! C'était l'année de mes dix ans. Sur le chemin de l'école, et toute la journée en classe, commentaires et plaisanteries allèrent bon train, personne n'avait la tête au travail. Le mariage se fit à la sauvette et le jeune couple s'installa chez *l'Ernest*, dans une petite maison située en face de l'église, entre les deux écoles. Pendant longtemps, je ne pus me retenir, comme les autres, quand je la rencontrais, de la regarder avec curiosité.

Le 2 août 2001, en arrivant à Vauclaix pour les *Fruits de Mhère*, j'ai appris par Mme Marraut, de l'Hôtel de la Poste, qu'on avait enterré ce matin-là, à Mhère, le Philizot, « Vous vous souvenez, le fils de *l'Ernest*, il avait cinquante-sept ans et est mort d'un cancer. » Paulette Lacour était morte trois ans plus tôt, à soixante-quinze ans, de la même maladie, et j'ai appris que son mari était atteint du même mal, et n'en avait plus que pour quelques mois. Depuis longtemps, les clameurs se sont tues... Qu'ils dorment en paix !

Ceux de La Croix Milan

La Croix Milan est un hameau sur la route qui va d'Avallon à Château-Chinon, et d'où l'on a une vue plongeante superbe sur le bourg de Mhère, distant de moins de deux kilomètres. C'est un village-rue qui ne comporte guère plus d'une douzaine de maisons. En arrivant de Vauclaix, la première à gauche était celle des Ballant, des gitans propriétaires de manèges de chevaux de bois, installés là de longue date, à ce que je croyais. Elle était relativement isolée en bordure du bois de Montcoulon. J'ai retenu, en outre, la maisonnette *du Tienne de l'Aimé*, grand vieillard

sec et taciturne, celle du *Tienne Desbrosses*, le cantonnier qui était aussi mon coiffeur attitré et vivait là, chétif, avec sa grande et grosse femme débonnaire. C'est là, me semble-t-il, que Maria Bobin finit ses jours. Puis venait la maisonnette de *la Grand Glaudine*, une grande veuve sèche, toujours vêtue de noir et d'un bonnet à l'ancienne, dont la simplicité faisait la joie des villageois. Un jour, l'alerte fut donnée : on signalait l'approche d'un convoi allemand, et tous prirent leurs biens les plus précieux pour se sauver dans les bois. La pauvre femme suivit le mouvement, puis s'arrêta toute alarmée. Elle avait un fils, du nom de Pierre, prisonnier en Allemagne, s'en souvint et s'écria « *Et l'saipiau d'mon Piarre !* ». Du même côté encore il P'tit-Louis y avait la ferme importante des Renault dont le fils Roland, grand gaillard boutonneux, nous donnait à l'occasion un coup de main, puis un café composé d'une grande salle avec des tables couvertes de toile cirée et garnies de bancs, tenu par la Jeanne Colomb, une femme un peu folle mais fort gentille, âgée d'au moins cinquante ans, pittoresque dans ses accoutrements des années trente et dont les rides témoignaient d'une vie agitée. Elle vivait avec un amant beaucoup plus jeune qu'elle, *le Camille*, et mourut d'une overdose de médicaments. Son bistrot était situé au croisement de la D944 et de la route de Mhère, face à « notre » plus grand champ, « *la Fosse* », où j'ai souffert pendant bien des moissons. Roger Lavault, contrairement à son père, ne dédaignait pas de m'y offrir un *canon*, après le travail.

Je connaissais moins bien les habitants du côté droit de la route : mon arrière-grand tante la *Paponne*, en faisait partie, mais je crois bien n'être entré qu'une fois chez elle. Et puis, du côté de Mhère, il y avait un chemin qui descendait et rejoignait la route à la hauteur de « notre » pré des « *Brées* » (à ne pas confondre avec celui du chemin des Têterons) où je coupais pour les lapins de grands paniers de *pan-nées* dont ils se régalaient. En descendant ce chemin on laissait à gauche, la maison du sabotier Colinot, dont l'atelier était situé en face, de l'autre côté du chemin, et celle d'une famille nombreuse et misérable que ma tante méprisait. Plus bas,

toujours à gauche, s'ouvrait un de nos champs non clos, où les vaches que j'allais garder me firent plus d'une fois tourner en bourrique, car elles avaient la manie de s'enfuir dans le bois de Montcoulon qui le limitait.

Enfin, entre la sortie du chemin et le village était perchée, sur une butte, une maison appartenant à de charmants petits retraités. *Le P'tit Louis*, avec ses grandes moustaches blanches, s'y connaissait en maçonnerie et était un excellent bricoleur dont j'ai rapporté les exploits au Pont de Planchereau. C'était un petit homme calme et bienveillant, toujours souriant et philosophe à ses heures. Il se moquait gentiment de sa femme, *la Clémence*, qui entretenait avec soin leur intérieur coquet et était très fière de sa belle vaisselle qui brillait dans un grand présentoir, mais dont ils ne se servaient jamais. C'était une femme aimable et serviable qui avait dû être belle. Tous deux cultivaient un beau potager dont le produit constituait sans doute une bonne partie de leurs ressources et venaient volontiers nous prêter main forte en cas de besoin.

Au pied de cette même butte, au bord de la route de Mhère, un autre vieux couple beaucoup plus renfermé élevait un garçon de l'Assistance, Paul Bonnet, qui était un de mes meilleurs amis. Il passait entre ces deux vieillards une enfance triste, dont il se consolait par une vive imagination que son physique assez rude n'annonçait pas. Pour une raison mystérieuse, ma tante avait un sourire méprisant quand je lui en parlais. J'ai récemment appris avec plaisir qu'il a hérité de la maison de ses parents nourriciers, et y vient en vacances avec sa femme et leurs deux enfants.

Docteur Pouget

C'était un homme important, que le docteur Pouget. Il habitait à Montreuillon une maison de notable où je fus conduit un jour par des habitants du village, ayant fait une mauvaise chute de vélo. J'avais un genou et un coude vilainement écorchés et il me fit le vaccin antitétanique, sur quoi je pus reprendre la route.

Il n'avait guère de concurrents : les médecins les plus proches sévissaient à Lormes et à Corbigny, mais les paysans ne faisaient appel à ses services que pour les enfants, quand ils avaient trop de

fièvre, et les vieillards à l'article de la mort. D'ailleurs on ne souffrait guère que de rhumatismes, pour lesquels il n'y avait pas de remèdes, et de la grippe, une fois l'an. Dans ce cas, le malade s'alitait, on recouvrait son lit d'autant de couvertures et d'édredons qu'il pouvait en supporter, afin de le faire transpirer abondamment, et il se relevait bientôt. Pendant l'hiver 1943-1944, toute la maisonnée fut alitée en même temps : seule ma tante, pourtant fort mal en point, sortait dans la neige pour faire boire les vaches au ruisseau et leur donner du foin. Cependant certaines maladies chroniques et invalidantes justifiaient une exception à cette règle. Ainsi, l'oncle Lavault devait de temps à autre renouveler le traitement de ses ulcères variqueux qui le faisaient énormément souffrir.

Le docteur Pouget était un homme de taille moyenne, l'air d'un bon vivant, toujours vif et souriant. Quelle que fût la profondeur de sa science, il savait parler à ses patients et leur inspirer confiance, ce qui reste, en dépit des progrès de la médecine, la première qualité d'un médecin.

Silhouettes

Comment les évoquer tous ? De tout ce monde d'autrefois, il ne reste dans ma mémoire que quelques noms, attachés à des ombres fugitives. Parmi les familiers et les clients de mon oncle, il y avait un fermier jeune et beau, le Judas de Mhère et (à Domont ?) le grand et gros Folliot (prononcer *Faû[y]au*), qui me faisait l'effet d'un riche homme, l'Émilien (*Mi[y]in*) avec sa curieuse petite tête portant moustaches, le Zim, Onésime Philizot, grand et beau gaillard aux yeux bleus, aux allures de cowboy, qui emprunta pour le 14 juillet 1943 un moyeu de chariot au père Lavault, afin de tirer des coups de canon en l'honneur de la fête nationale abolie par Vichy, et qui affectait volontiers de se promener avec un fusil de chasse sans faire réellement, je crois, de Résistance. Il avait une sœur (Léontine ?) qui élevait seule son fils, Léonce Labrousse, un camarade de mon âge brun et frisé dont les traits étaient aussi fins que ceux d'une fille, qui devint chauffeur à la R.A.T.P. Il y avait encore le Philippe des Milans, avec un visage

de marmotte maigre qu'éclairait un sourire ironique, père d'un autre de mes camarades, Raymond Drouin, un rouquin qui avait hérité de sa malice et de son humour, et qui devait tenir une poissonnerie à Lormes. Il y avait le Renault de Prélouis, grand homme sec à l'air sévère (il me fait penser aujourd'hui à l'un des deux *Joueurs de cartes* de Van Gogh, celui de gauche, l'homme à la pipe) qui battait le tambour à la sortie de la messe du dimanche, en sa qualité de garde champêtre, fonction qu'il cumulait avec le métier de charron, pour appeler les villageois à entendre les « avis » de la mairie, et le Bachelin, au visage congestionné ; c'étaient les pères de deux de mes camarades Gaby et Lucien, les inséparables cousins. Grand-mère, pour sa part, recevait les visites de la vieille *Génie*, qui lui offrait une prise de tabac chaque fois qu'elle venait au bourg. Roger, qui était « *moqueux d'bêtes* » ne manquait jamais de faire raconter à un ancien combattant dont j'ai oublié le nom comment il avait fait prisonnier un uhlan prussien : tous deux, perdus dans la fumée au cours d'un assaut, étaient tombés nez à nez ; notre héros, terrifié, s'apprêtait à jeter ses armes, mais l'autre guerrier l'avait devancé, ce qui avait valu au plus lent une grande réputation de courage et même une décoration. Enfin Maurice, le fils du sabotier de Mhère, arpentait joyeusement et d'un air affairé les routes de la commune. C'était un garçon de seize à dix-huit ans monté en graine, toujours coiffé d'un béret et chaussé des plus beaux sabots sortis de l'atelier paternel, dont les propos incohérents amusaient les paysans qui accueillaient avec gentillesse l'idiot du village, respectaient sa différence et plaignaient le malheur de ses parents qui me paraissaient vieux et recevaient l'été une petite-fille de mon âge, parisienne comme moi, aussi sérieuse et réservée que son oncle était gai et expansif... Combien en ai-je oublié, comme ce fermier, David, et cet autre, Bruandet (dont un fils fut mon condisciple), dont je n'ai retenu que les noms ?

Bohémiens

Les *Meurselons* ou *Meursillons* (on les appelait aussi *Pacants*) trouvaient sans peine à s'installer. À Brassy il y avait sur la route de Gouvault un terrain clos où des roulottes stationnaient à demeure, et des gens du voyage s'arrêtaient souvent au Pont de Planchereau dans la carrière de pierres entre la route et le bois de sapins. Ils vendaient des paniers, parcouraient les prés à la recherche de quelque nourriture et étaient assez bien tolérés par ma tante, pourtant assez soupçonneuse et qui craignait leurs chapardages. Elle ne dédaignait pas de bavarder avec eux. Un jour, une bohémienne lui expliqua qu'elle cueillait de préférence les pissenlits verts, parce qu'ils avaient un pouvoir laxatif, alors que nous ne mangions que ceux des taupinières, blancs et tendres, réservant les autres aux lapins.

L'étymologie de *Meurselon* est obscure. Je pencherais pour le vieux français « *mers* » (marchandise, c'étaient des marchands), à moins que ce ne soit *mores*, mais ma première hypothèse est confirmée par le mot bourguignon *marcelot*, diminutif de *mercier*, qui désigne les colporteurs.

Le second terme figure dans les dictionnaires : « *PACANT. s. m. Terme populaire, pour signifier Un manant, un homme du peuple.* » (*Dict. de l'Académie*, 1798). C'est un terme de mépris, bien vivant en langue d'oc et au Canada (de l'argot allemand *Packan*, de *anpakén*, empoigner).

Nos villes

Lormes

Ce gros bourg qui comptait alors environ 1950 habitants avait, plus que Corbigny, des allures de ville. Les maisons y paraissaient plus hautes, étant plus serrées, des rues assez étroites rayonnaient à partir de la grand place, et l'église, perchée au sommet de la butte, d'où l'on découvre un fort beau panorama, a grande allure. Enfin on y trouvait un modeste palais de justice où siégeait un juge de paix.

À Lormes, je me sentais en famille. D'abord, on y était Morvandiau. Ensuite, nous descendions chez nos cousins André

et Germaine, des Colinot. Puis mon oncle Robert s'y installa après la guerre, et ma tante Louissette y fonda la première teinturerie de la région. L'inscription « *Teinturerie morvandelle* » est encore visible en haut de la façade, bien qu'une auto-école occupe aujourd'hui les lieux. Enfin j'y fus également reçu, après la guerre, chez les meuniers, des cousins Bonoron, comme il se devait.

J'aimais la relative animation de cette ville, si différente du silence absolu qui régnait dans la solitude du Pont de Planchereau. Il y avait même un cinéma itinérant, qui donnait ses séances à la mairie. J'y ai vu vers 1952 un film policier (*Dernier Métro* de Maurice de Canonge, 1945) en compagnie de la Doudoune, la petite bonne, un peu plus jeune que moi, que ma tante Louissette employait et logeait à Lormes, et qui l'aidait aussi à la teinturerie pour le repassage. C'était une petite paysanne rondelette et timide qui avait reçu de son patron ce surnom affectueux. Je portais nos deux chaises.

Le voyage de Lormes, située à douze kilomètres de Mhère, n'était pas très fatigant. Nous y allions surtout pour chercher du fer pour la forge, je crois, et nous revenions à pied, tenant l'âne par la bride. Mais, pendant la guerre, il était assez hasardeux : la route traverse de grandes forêts où sévissait le maquis Camille qui y tendait des embuscades et disputait la ville aux Allemands : nous ne savions jamais qui des deux belligérants l'occupait avant d'arriver.

Après un long sommeil, la ville, aujourd'hui réduite à environ 1400 habitants, revit l'été en s'ouvrant au tourisme. On visite le quartier des moulins (où je ne suis plus capable de reconnaître celui de Gaston Bonoron), des métiers d'art sont apparus. À l'église, nous avons découvert le nom de Lucien Collinot sur le monument aux morts : c'était un homonyme. J'ai demandé, au bureau de tabac qu'avaient tenu Germaine et André après guerre, ce que leur famille était devenue. Comme pour Paulette, on me répondit qu'on n'en avait jamais entendu parler : mais beaucoup plus de temps s'était écoulé...

Corbigny

Cette bourgade, située à une vingtaine de kilomètres de Mhère, pouvait alors compter 2500 âmes. Elle devait sa relative importance à sa gare de chemin de fer qui la reliait à Paris et lui permit de supplanter Cervon, bourg plus important que Mhère ou Brassy, entre Vauclaix et Corbigny, à la limite du Morvan. On voyait entre Cervon et Vauclaix, sur la gauche, un chêne qui aurait été planté par Henri IV. À Cervon, une grande ferme porte fièrement l'inscription « *Au maréchal de Vauban, seigneur de Cervon* ». C'est peut-être le berceau de la famille Colinot.

Corbigny est traversée par une grande rue et ressemble plutôt, avec ses maisons basses, à un gros village. Mais elle possédait des commerces (marchands de tissu, marchand de vin en gros) introuvables ailleurs, un grand pensionnat aux allures de couvent, et il s'y tenait de très grandes foires.

Le voyage de Mhère à Corbigny était notre plus grande expédition : on attelait Cadet avant l'aube, on allumait la lanterne de la carriole, et on revenait à la tombée de la nuit, après avoir fait les achats et déjeuné chez deux charmants retraités. Le mari portait de fort belles moustaches à la mode du pays, et on l'appelait *le Boulay* ; je pris chez eux, la première fois, une fantastique indigestion de poires. Je me souviens aussi que ce jour-là, il avait en tête une sorte de refrain qu'il ne cessait de répéter :

« *Diacre, sous-diacre, Pape, sous-pape* »

Pauvre *Boulay* ! Il vint un jour à la foire de Mhère, et je fus chargé de lui transmettre un message. Je m'approchai du groupe où il palabrait, et lui dis respectueusement : « Bonjour, M. Boulay... ». Quand je lui rendis compte de ma mission, ma tante rougit et me dit que c'était un surnom, et que je risquais de l'avoir vexé. Mais je ne pus jamais savoir ce que signifiait *Boulay*. Sinon que c'est aussi un nom propre assez répandu dans la région et qu'il désigne un lieu planté de bouleaux).

Plus tard, je participai aux marchés et aux foires de Corbigny comme vendeur de l'oncle Robert, qui y exposait ses farines,

prenait ses commandes, recevait les vêtements que les clientes confiaient à la teinturerie de sa femme, et en livrait d'autres. Dans sa matinée, il consommait allègrement une vingtaine de pastis bien tassés. Je ne me doutais guère qu'à deux pas Régine, ma future belle-mère, vendait du linge ! Nous repartions vers 14 heures à Lormes, bâillant de faim à nous décrocher les mâchoires.

Mhère aujourd'hui

Fruits de Mhère

J'ai appris par mon fils l'existence de ce festival de musique qui rend la vie à mon village pendant quatre jours du mois d'août, depuis 1995. Il l'avait découvert en cherchant « Mhère » sur Internet, et je fus aussitôt très désireux d'assister au moins à la soirée d'ouverture, mais une invitation mal placée m'a empêché de m'y rendre en 2002, aussi avons-nous pris les mesures nécessaires, en 2003, en réservant dès le mois de janvier les journées des 2 et 3 août.

Les Fruits de Mhère, créés et organisés par deux musiciens, Jacques Di Donato qui s'est fixé dans ce bourg et Isabelle Duthoit, attiraient donc chaque année, outre des touristes en vacances dans la région, toute une foule cosmopolite jeune et branchée d'héritiers des babas cool et autres bobos. Les enfants y étaient assez nombreux, et ce fut pour moi une joie de les voir animer jusqu'au milieu de la nuit la grande place restée depuis si longtemps déserte. Les autos l'avaient envahie, ainsi que les quatre rues, je n'avais jamais vu pareille affluence depuis les grandes foires de jadis. Les spectacles devaient se tenir autour de la place, où un grand parquet découvert était dressé en vue du bal de clôture et servait de piste de *skate* aux gamins, et des lieux divers étaient prévus : un chapiteau dressé dans « le verger », à gauche de la maison du boucher, la cour de l'école des filles (celle des garçons, que je voulus revoir, était réservée aux repas des artistes, sous un chapiteau, les cuisines étant installées dans l'ancienne école dont on a abattu le petit couloir central, si bien que les deux vastes classes sont rassemblées en un seul volume ; à ma grande surprise, les fenêtres ne sont pas hautes comme dans mon

souvenir, mais à hauteur d'appui), le jardin du curé, « l'autre jardin », diverses granges, avec des réunions « chez l'habitant » réservées à des invités, et même la chapelle du Banquet... En fait, malgré le beau temps, et par crainte d'orages annoncés par la météo, tout ce que nous avons vu s'est tenu soit à l'église, soit sous le chapiteau du verger. Quelle surprise de voir ma vieille église – qui garde extérieurement belle allure mais se dégrade sérieusement de l'intérieur, à l'exception des statues saint-sulpiciennes de Sainte Thérèse et de Jeanne d'Arc, qui veillent toujours à gauche et à droite du chœur, chacune accrochée à sa colonne : leurs couleurs sont aussi fraîches qu'au premier jour, il ne manque pas un pli à leurs robes ni un rivet à l'armure de Jeanne – consacrée à des rites païens qui auraient horrifié ses fondateurs ! Deux rideaux étaient tendus devant le chœur et le maître autel pour les cacher et servir de décor au concert inaugural et iconoclaste de deux pianos dont l'un jouait Bach et l'autre des improvisations bruyantes, en guise de commentaire, et à un superbe *Pierrot lunaire*, de Schönberg, puis le lendemain au *Trio des quilles* de Mozart. Pour la première fois, j'ai eu la curiosité de calculer la capacité de cet édifice : l'église devait contenir deux cents à deux cents cinquante fidèles, au grand maximum, en comptant les enfants installés dans le chœur, les filles à gauche et les garçons à droite, et la petite foule des hommes qui restaient debout sous le porche pour assister aux offices, d'où je conclus que même au XIX^e siècle, la messe ne réunissait jamais plus du tiers de la population de la paroisse. Pour le premier concert, je crus choisir le banc de ma famille, mais une plaque portait le nom de Guyard, soit que je me sois trompé d'un rang, soit que les places aient été réaffectées depuis la désertion des familles Colinot et Lavault.

Du verger, où je n'étais jamais entré, j'eus une vue inédite sur le paysage du Pont de Planchereau et de ses abords. Les concerts de musique contemporaine que nous y avons entendus, alliant la batterie à la guitare électrique ou au synthétiseur étaient intéressants, réunissant les techniques déjà anciennes de la

musique électronique et de la musique concrète à la sono puissante et aux rythmes du rock.

Sur la place, des stands improvisés mais dûment pourvus d'autorisations administratives remédiaient tant bien que mal à la fermeture des deux cafés du « château » en offrant des boissons, des sandwiches et des merguez (sans frites) aux visiteurs. Si l'ancien café Picoche tenait lieu de siège à l'état-major de la manifestation, le reste de la place ne faisait que lui prêter un décor aveugle et vide, que l'éclairage changeant de la mairie et de l'église ne pouvait faire revivre. On cherchait en vain les rares habitants morvandiaux qui accueillent sans hostilité ces visiteurs venus d'une autre planète, mais ne se mêlent pas à eux, comme me l'apprit une visite à l'un de mes anciens condisciples, Marcel Guyard, et une conversation, à Boux, avec Mme Pottier, à qui je me présentai, et qui me dit qu'elle ne connaissait presque plus personne au pays, les maisons étant rachetées par des Hollandais dont elle ignorait même les noms.

Qu'importe, pensais-je, un sang nouveau commence à faire revivre mon pays désolé, et pour la première fois depuis bien des décennies, j'ai pu le revisiter sans être obsédé par son silence de mort, et sans en rapporter de cafard !

Retrouailles

Le Trio des quilles, qui devait être interprété à l'église à midi, avait pris du retard, et voyant ouverte la porte des Guyard, au fond de la cour située à droite de l'église, j'eus l'idée de me présenter chez mon vieil ami Marcel, à qui j'avais serré la main pour la dernière fois aux obsèques d'Ernestine, et avec qui je n'avais pas eu l'occasion de bavarder depuis près d'un demi-siècle. En arrivant sur le seuil, je ne distinguai qu'un grand écran de télévision allumé au fond de la *salle* et une silhouette assise sur une chaise, près de la table. Je demandai : « Marcel Guyard ? » et il me reconnut aussitôt, m'invitant à entrer, et appelant sa femme, que je n'avais jamais rencontrée. J'appelai ma femme et mon beau-frère que j'avais laissés sur la place et les présentai, et on nous fit asseoir, en nous demandant ce que nous voulions boire. « Ma foi, dis-je, si ça

ne vous dérange pas, donnez-nous donc un canon ! »

Je ne pouvais davantage leur faire plaisir, en montrant mon appartenance à la tribu ! Le litre qu'on nous monta de la cave était, à la vérité, bouché et étiqueté, et contenait un vin bien meilleur que la piquette qu'on allait jadis tirer à la feuillette, et sur laquelle venaient, en fin de tirage, des fleurs blanches, mais le rite est demeuré vivant. En bavardant, j'eus la surprise de m'entendre citer des noms de camarades d'école qui ne seraient jamais apparus sur mon clavier, tant ils étaient profondément enfouis dans ma mémoire. J'appris que mon voisin de classe, Pannetier (prononcer *Penneté*) avait exercé quelques années comme maçon à Paris, avant de revenir au pays pour y vivre avec sa famille de l'exploitation de quelques *coupes* à Montreuillon. Son image m'était revenue sans crier gare : c'était un rouquin taciturne à la peau rose qui était mon voisin en classe et que j'aimais bien (je devais lire quelque temps après, dans le journal *Le Monde*, une interview de ce camarade, devenu conseiller municipal, à propos du très modeste monument érigé pour les touristes au centre géométrique de ce qui fut « l'Europe des vingt »). Que vivaient à Paris le grand Thomas (il avait une main mal formée qui lui donnait un avantage incontestable dans l'imitation de l'épicier Prudhon), Raymond Toupoint dont je revois le visage d'angelot soufflant avec conviction dans une capote anglaise dont son frère lui avait fait cadeau et dont la mère tenait un café, probablement sans licence, Lucien Bachelin dont le cousin Gaby Renault a été tué dans un accident de chasse il y a vingt ans (c'étaient deux inséparables dont j'aurais aimé me faire des amis, mais qui étaient aussi exclusivement liés que des jumeaux), Camille Lacour, alors en vacances à Mhère, mais qui ne se montra pas plus que les autres indigènes. La nombreuse famille des Arnoux avait totalement disparu. C'étaient de pauvres gens chez qui j'allai chercher chaque soir un litre de lait, pendant l'hiver 1943-1944. J'en revenais en tremblant, effrayé par les ombres de la nuit, surtout en traversant le Pont de Planchereau où les grands sapins qui dominaient la carrière se montraient particulièrement

menaçants. Paul Prévotat était à la retraite, comme Marcel Guyard, qui continuait à cultiver son domaine, mis au nom de sa femme. Celle-ci, très agréable et grisonnante, tandis que son mari conserve des cheveux plus noirs que dans mon souvenir, qui lui donnent un type espagnol sans doute hérité de quelque lointain ancêtre (sa grand-mère maternelle s'appelait Navarre et le nom s'était transmis au gendre, de même que les vieux clients de mon père l'appelaient M. Roulier), m'apprit que je ne retrouverais plus les ruines de la chaumière des Colinot à Prélouis où, née dans une autre commune, elle avait passé son enfance. Marcel Guiller, lui, n'a pas quitté l'Haut de la Chaux : peut-être essaierai-je de le revoir ? Pilavoine, mon adversaire préféré à la lutte parce que j'étais plus fort que lui, n'avait plus donné signe de vie depuis longtemps. À propos des Marraut, j'étais déjà renseigné.

Comme on entendait, sur la place, l'annonce du concert, je voulus me lever : « Reste donc encore un moment, *è vont ben durer* » (attendre), me dit Marcel. Il fallut pourtant se quitter, tout contents de cette visite inopinée. Je les ai revus depuis pour réviser lexique et conjugaison en patois, exercice auquel ils se sont prêtés très aimablement.

Cabale

Hélas ! Les villageois, qui semblaient s'en accommoder, ont obtenu discrètement du maire qu'il refuse de reconduire la manifestation, qui s'est tenue en 2003 et 2004 sous le même nom à Brassy avant de se saborder ! C'est un ami qui m'a expliqué cette cabale, le vendredi 9 mai 2003, sur un ton jubilatoire qui m'a fait souvenir de la capacité des paysans à dissimuler leurs vrais sentiments, et à manœuvrer dans l'ombre : « Ah, quand le Di Donato est venu le trouver, il l'attendait, le maire, et il te l'a vite expédié ! »

FAMILLES MORVANDELLES

Famille Prévotat

Origines

La présence de Prévotat est attestée de façon ininterrompue depuis 1796 au moins à Montigny en Morvan et depuis 1751 à Mhère, mais je ne suis pas remonté dans notre généalogie au-delà de Léonard Prévotat, un « *propriétaire* » de L'Huy André, père de François Prévotat, né le 3 décembre 1827, et de Louise Roulié, née en 1833, les parents de mon arrière grand-mère Françoise, épouse Colinot.

À l'école, j'avais pour camarade Paul Prévotat, dont je n'ai pas connu la famille. Il avait mon âge et était de loin le meilleur élève de la division. Ma grand-tante Maria me confirma que nous étions des cousins éloignés par sa mère, mon arrière grand-mère Françoise Prévotat, mais nous n'avons jamais abordé la question de notre parenté. Il semble qu'il n'ait pas fait de longues études, et j'ai su beaucoup plus tard qu'il avait monté une fabrique prospère de caravanes, du côté de Coulanges, je crois, ou de quelque autre pays de vignes. J'y reviendrai, page 169.

Nous avons en revanche des relations régulières avec les filles, épouses Guiller et Bobin, d'une sœur de grand-mère Françoise, Jeanne Nolot.

Le seul autre contact que j'aie eu avec le reste de la famille Prévotat fut à l'occasion d'une visite que ma grand-tante rendit un dimanche à des cousins dans un village assez éloigné (Jaud, me semble-t-il). Elle m'emmena, et nous prîmes des raccourcis à travers champs. Je me souviens qu'elle me montra du blé noir, m'expliqua que, dans sa jeunesse, il était beaucoup plus répandu que le froment, et s'étonna qu'on en cultive encore. Nous fûmes reçus par une nombreuse famille assemblée autour d'une longue table. Dans un coin, un quinquagénaire assez corpulent, au visage rubicond et à la mine réjouie, se levait toutes les cinq minutes, comme un coucou jaillit de sa pendule, et chantait, dans

l'inattention générale :

*« Si j'étais hirondelle
Et que j'puisse m'envoler,
Sur le sein de ma belle,
J'irais me reposer »*

Puis il se rasseyait et souriait aux anges jusqu'à sa prochaine intervention. Au retour, ma tante, qui me parut assez mécontente que je lui en parle, me fit comprendre que c'était l'idiot de la famille.

Françoise (26/10/1851-30/11/1947)

Exceptionnellement, j'ai introduit dans les premiers chapitres consacrés à mon arrière-grand-mère un peu de fiction : c'est que je l'ai toujours perçue, même de son vivant, comme un personnage de légende. Je ne sais à peu près rien de ce qui concerne ses premières années, jusqu'à la traversée de la Manche, qu'elle m'a racontée, hormis quelques souvenirs fidèlement rapportés : le chemin de l'église à travers champs, les ivrognes, les truffes échitues, l'horloge, les loups, les cosaques. À partir du moment où elle met le pied en Angleterre, je m'en tiens à mes souvenirs et aux témoignages que j'ai recueillis.

L'Huis André

Le hameau

Si, passant par Montigny-en-Morvan, tu avais pu interroger ce vieil homme qui traverse la rue au sujet des Prévotat, il t'aurait expliqué que cette famille, qu'il avait bien connue jadis mais dont les derniers représentants avaient quitté la commune depuis longtemps, vivait à L'Huis André, un hameau tout proche mais à l'écart de la route, « *enclavé* », et il t'aurait indiqué le chemin à suivre et comment reconnaître ta maison, aujourd'hui abandonnée comme presque toutes ses voisines. Il parlait une langue à la fois précise et exigeante qui prouvait que l'école de la République a fonctionné de manière identique de Jules Ferry à la fin des années 30, réprimant sévèrement le patois, mais offrant en échange une langue française très pure comme le montrait sa conclusion :

« J'espère que je me suis correctement-*t*-exprimé ? »

Si tu avais suivi ses indications tu aurais retrouvé, venant du bourg qui est situé sur une hauteur et d'où l'on découvre un vaste et superbe paysage, les quelques maisons silencieuses et désertes encaissées dans un étroit vallon dont les pentes bornent la vue de toute part.

Chez les Prévotat

Mais en ce dimanche de Pâques Fleuries 1860, il y régnait une grande animation, chaque famille se préparant pour la grande fête hebdomadaire de la messe. Sur le seuil de sa chaumière, François Prévotat, ton père, âgé de trente-trois ans, homme robuste et de haute taille selon les normes de l'époque avec ses cent soixante douze centimètres, se rasait avec précaution, armé de son grand « coupe-choux », après avoir trempé son blaireau dans l'eau savonneuse de la minuscule cuvette surmontée d'une fontaine de fer-blanc et s'être barbouillé de mousse. Il contrôlait cette opération délicate dans un petit miroir fêlé, acheté naguère à quelque colporteur, sous les yeux de ton grand-père, le vieux Léonard, qui se reposait des fatigues de la semaine, assis sur un banc, car ce mécréant arguait de son grand âge – soixante ans passés – pour se dispenser d'assister à l'office et garder la maison. Dans la pièce unique, la *salle*, la Louise, une belle femme de vingt-sept ans, venait de terminer sa toilette des grands jours : après s'être frotté énergiquement le visage avec un linge mouillé d'eau froide, elle s'était lavé les pieds dans l'eau encore tiède de la bassine qui venait de servir au même usage à son homme, et s'efforçait de t'y mettre à ton tour, et tu te débattais entre rire et larmes pour échapper à cette corvée. C'est que l'eau, abondante dans la campagne, mais qu'il fallait tirer d'un puits profond pour les usages domestiques, était employée avec parcimonie, d'autant que l'on observait toujours les règles d'hygiène du XVII^e siècle selon lesquelles ce fade liquide nuit à la santé : d'abord, comme boisson, elle donne « *des gueurnouilles dans le ventre* », et il faut lui préférer le « *vingn'* » ; ensuite, son contact dilate les pores, ce qui favorise l'entrée des maladies ; enfin, M. le Curé tonnait contre les baignades qui incitent au péché.

À travers champs

Quand les femmes eurent revêtu leur meilleure robe – celle de la mère était noire car on avait toujours quelque deuil à observer – et mis leur plus joli bonnet, le François, coiffé du chapeau à large bord et chaussé de ses beaux sabots de bois vernis et décorés, ouvrit la marche vers le bourg, très droit dans sa grande blouse noire du dimanche ; tu emportais comme ta mère des branchettes de buis fraîchement cueillies dans le jardin pour les faire bénir et les accrocher aux croix placées à la tête des lits. Pour éviter le long détour par la route, on prenait à travers champs et prés : quand il n'y avait pas de barrière pour passer des uns aux autres, il y avait toujours quelque trou bien caché dans les haies hautes et épaisses : il suffisait alors d'enjamber un barrage végétal suffisant pour arrêter les vaches, et l'on se retrouvait sans peine de l'autre côté. On rattrapa bientôt la fin de la petite colonne de voisins qui suivaient le même chemin, car on était un peu en retard et la cloche commençait à sonner. Enfin on atteignit la première maison de Montigny : au bout de la rue on apercevait la vieille église entourée des tombes du cimetière entre lesquelles jouaient des enfants.

La messe

Comme le dernier coup de cloche achevait de faire vibrer l'air, la Louise atteignait le banc de famille tandis que tu prenais place parmi les autres filles rassemblées à gauche du chœur, face aux garçons rangés à droite, sous le regard vigilant du François qui suivrait comme à l'ordinaire la cérémonie debout près du porche avec la plupart des autres hommes, les bigots étant les seuls à s'asseoir avec les femmes.

Aussitôt le curé apparut, accompagné de quatre enfants de chœur en soutane rouge à boutons serrés et surplis de dentelle blanche. Suivi d'un seul qui portait l'eau bénite – les autres s'étaient assis dans le chœur – il entreprit de faire le tour du petit édifice en agitant son goupillon en direction de l'assemblée et entonnant d'une voix puissante : « *Asperges me, Domine, hyssopo, et mundabor : lavabis me, et super nivem dealbabor. Miserere mei, Deus, secundum*

magnam misericordiam Tuam. », c'est-à-dire : « *Asperge-moi, Seigneur, avec l'hysope, et je serai pur ; lave-moi et je serai plus blanc que la neige. Aie pitié de moi, mon Dieu, dans ta grande miséricorde.* » Les fidèles ne comprenaient guère que le premier mot de l'antienne et croyaient deviner une allusions à leurs misères, mais le chant grégorien les touchait par sa majesté, et le latin créait l'atmosphère de mystère indispensable au recueillement. Cela n'empêchait pas les gamins de faire des grimaces aux gamines pour se faire remarquer et les faire rire et de parodier discrètement entre eux les paroles incompréhensibles du prêtre. Ainsi patientaient-ils en attendant la première communion, qui les excluait du chœur et leur permettrait de se mêler aux hommes. Un chien passa entre les jambes de ces derniers, et remonta l'allée centrale à la recherche de son maître ; il fallut le chasser. Deux moineaux entrés par un vitrail brisé voletaient de statue en statue ; ainsi passa ce temps de pénitence, jusqu'à ce que le curé, se tournant vers l'assistance, la délivre en étendant les bras pour l'annonce salvatrice : « *Ite missa est* ».

Mais ce jour-là, on procéda pour finir à la bénédiction des rameaux de buis. Enfin le flot des fidèles put s'écouler. On s'arrêtait un instant sur le seuil de l'église, ébloui par le soleil, puis les enfants reprirent leurs jeux tandis que les femmes allaient s'incliner sur les tombes des leurs, et que les hommes se répartissaient dans les cafés du bourg. Ce soir, après vêpres, les fossés seraient pleins d'*bon-mes* saouls : tu déploreras un jour la décadence qui aura fait renoncer à ce divertissement viril. Pourtant, les Morvandiaux de ce temps-là étaient en vérité très sobres, le vin qu'ils achetaient n'excédait pas huit à neuf degrés. Ils en buvaient parcimonieusement, mais une ou deux chopines suffisaient à les mettre hors de combat.

Les Prévotat, fiers de leur titre de « propriétaires » qu'ils ne manquaient pas de rappeler sur les actes d'état civil, ne se livraient jamais à de tels excès, aussi le François rassembla bientôt sa famille, qui reprit sagement le chemin de la maison.

Le repas

Malgré ce titre qui ne remontait qu'à la Révolution, encore toute proche dans les esprits, vous étiez fort pauvres : vous mettiez dans une grande et noire marmite de fonte, munie d'une anse et de trois pieds, suspendue dans la haute cheminée, des pommes de terre à cuire à l'eau, jusqu'à ce qu'elles fussent assez tendres pour être écrasées ; vous les laissiez alors un peu roussir, vous décrochiez la marmite, on s'asseyait en cercle tout autour, et chacun y puisait avec sa cuillère ; ce plat quotidien s'appelait les *trenffes èchitues* (pommes de terre assises, littéralement). Les repas du dimanche ne différaient de l'ordinaire que par l'adjonction d'une tranche du jambon salé suspendu à une des poutres noircies par la fumée, et enveloppé dans un linge ; en fin de saison, il arrivait qu'il se gâte, et on raclait l'entame pour en expulser les vers. Mais la semaine prochaine, pour Pâques comme à l'occasion de toutes les grandes fêtes, on procéderait au sacrifice sanglant de quelque volaille : on coupait le cou d'un canard qui parfois échappait à la Louise et se sauvait, sans tête, à travers la cour, ou la langue d'un poulet qui saignait longuement, comme les lapins qu'on assommait avant de leur arracher un œil. Comme tous les enfants, tu étais fière d'aider ta mère à maintenir la volaille agonisante, ou de tenir le lapin par les pattes de derrière pendant qu'elle le « dépiautait » : les fourrures étaient soigneusement mises à sécher et vendues à chaque passage périodique du marchand de peaux de lapin, pauvre hère qui parcourait tous les villages d'alentour.

Conseil de famille

Mais ce jour-là devait être mémorable pour toi. Le matin, ta *mée* t'avait annoncé que tu aurais bientôt un petit frère ou une petite sœur. Pendant le dîner, ton père s'inquiéta, à peu près dans les mêmes termes que celui du Petit Poucet dont, heureusement, tu ne connaissais pas l'histoire :

« Le domaine devient trop petit pour nourrir une nouvelle bouche, on était déjà justes !

– Ton frère de L'Haut de la Chaux se fait vieux, répondit sa

femme, ses enfants sont mariés à présent, il a trop de terres, on pourrait peut-être faire un échange ?

– Ma foi, tu en parles à ton aise, mais ça me ferait peine de quitter notre maison, et toutes nos économies n'y suffiraient pas...

– Il nous ferait crédit, ça ferait comme un fermage ?

– Je suis propriétaire, pas fermier !

– Mon père était propriétaire comme toi, et il louait quelques champs, et puis dans notre cas, la terre nous resterait !

– Pas question pour un Prévotat de payer la terre qu'il cultive ! »

Quand le *Mâtre* avait parlé, on se gardait bien de le contredire, et Louise, en femme avisée, parla d'autre chose.

Premier voyage

Pourtant, la nuit porta conseil, sans doute, car on te réveilla avant le lever du jour : dans la cour, l'âne était déjà attelé à la carriole à deux roues, dont la lanterne à huile était allumée. Le père posa derrière le siège un sac qui contenait quelques victuailles et une chopine et l'on prit place, bien enveloppés dans une couverture, toi serrée entre tes parents. C'est un voyage de plus de huit kilomètres qu'on entreprenait, le plus long que tu eusses jamais fait. Un peu avant Chassy, le François signala qu'on entrait dans la commune de Mhère, et tu fus très impressionnée par le passage de cette frontière qui te plongeait dans un monde inconnu où tout, même le patois, serait différent. Chassy dormait encore, mais on s'éveillait à La Chaumière. On suivit encore un bon moment la grand route qui serpentait à travers des forêts épaisses et sombres, puis le François tira brusquement sur les rênes et on s'engagea sur un chemin étroit et cahoteux, à peine visible de la route. Sur près d'un kilomètre, la carriole fut fortement secouée dans les ornières, à ta grande joie. Enfin on se trouva brusquement devant une petite ferme, à main gauche, composée de trois bâtiments. Tandis que le François sautait lestement à terre et aidait ses femmes à descendre, les maîtres de la maison sortirent en levant les bras au ciel : les visites étaient bien rares dans ce coin perdu.

Marché conclu

Après de longues embrassades et les compliments d'usage à ton sujet : « Comme elle a grandi ! » – on ne s'était pas revus depuis deux ans – on s'assit sur les deux bancs, autour de la grande table, et tandis que les femmes prenaient un café et les hommes un canon, tu as eu droit à un bol de lait fraîchement tiré et encore tiède. On commença diplomatiquement par des nouvelles de Montigny et de longues considérations sur le temps et les dernières récoltes, puis le François annonça que la famille allait s'agrandir, et qu'il souhaitait trouver un plus grand domaine à cultiver. À ce moment, les deux femmes t'ont entraînée pour visiter les alentours, laissant leurs *bon-mes* traiter des affaires sérieuses. À votre retour, les deux frères, un peu éméchés par la demi-chopine qu'ils venaient de boire, étaient d'excellente humeur : on avait fait affaire, la proposition tombant au bon moment, il ne restait plus qu'à passer chez le notaire : on s'était entendu après quelques marchandages pour la forme sur les mensualités qui seraient versées, avec possibilité d'accélérer le paiement afin de se libérer plus vite, si possible. L'échange se ferait après les récoltes et la naissance de l'enfant.

Après un dîner fort gai, on prit congé des hôtes et on mit le cap sur la maison. Au sortir du chemin, on prit la grand route en tournant à droite ; déjà tu dormais à poings fermés, épuisée par une aventure si nouvelle.

L'Haut de la Chaux

La maison

On emménagea fin septembre. La maison, très semblable à celle de L'Huis André, était une chaumière : la paille, disais-tu, était bien supérieure à l'ardoise qu'on lui avait ensuite préférée, parce qu'elle maintenait la fraîcheur en été et retenait la chaleur en hiver. Elle comportait outre la salle, plus vaste de moitié, une pièce plus petite qui servait de cuisine mais où des enfants pouvaient à la rigueur dormir. Là se trouvait le four à pain et un petit poêle de fonte à deux trous, luxe qui t'a bien étonnée. Les autres bâtiments également couverts de chaume – grange et *écurie* (le patois ignorait

l'étable) – étaient aussi de plus grandes dimensions, car on aurait quatre vaches au lieu de deux, plus quelques chèvres, et on pouvait espérer des récoltes plus abondantes.

Travaux

Ta vie avait changé. Tu ne dormais plus avec tes parents, mais dans l'autre alcôve, seule en attendant que ta sœur, la petite Jeanne, dont le berceau était placé devant le lit des parents, soit en âge de te rejoindre. Il n'y avait âme qui vive dans le voisinage ; heureusement, on t'inscrivit à l'école, où tu découvris des visages nouveaux. Enfin tes parents travaillaient plus dur, aussi devais-tu les aider en berçant le bébé quand il criait, en allant quérir de l'eau au puits, en cueillant de l'herbe pour les lapins et en gardant les chèvres.

Les loups

Cette dernière tâche te coûtait beaucoup, parce que tu avais souvent entendu des histoires de loups. Tu savais pourtant qu'ils étaient d'ordinaire peureux et ne s'attaquaient à l'homme que quand ils se réunissaient en bandes, poussés par la faim. Au printemps qui suivit votre installation, comme tu gardais paisiblement tes bêtes en apprenant une leçon, car tu avais entamé une scolarité qui devait durer moins de deux ans, entrecoupée par les travaux des champs auxquels les enfants participaient selon leur force, tu entendis soudain un grand tumulte : le loup avait surgi d'un fourré et emportait la plus belle de tes chèvres en la tirant par la barbichette. Tu ramenais ton petit troupeau fort effrayée et marrie, mais tes parents, heureux malgré la grosse perte qu'ils venaient de subir, de te retrouver indemne, te consolèrent de leur mieux.

L'horloge

Le second hiver t'offrit une autre aventure. En ce temps-là, on se levait au juger et on se fiait faute de réveil-matin au chant du coq, comme disent les citadins. Mais le coq chante toute la nuit, et on guettait plutôt, comme les animaux, le lever du soleil. Malheureusement, les enfants de l'Haut de la Chaux, qui devaient faire quatre kilomètres et arriver au bourg une heure avant

l'ouverture de l'école pour suivre le catéchisme, ne pouvaient, en hiver, décider de l'heure qu'au juger. Tu avais l'habitude, en cours de route, de t'arrêter un peu avant La Croix Milan aux Têterons, un hameau composé de deux maisons où t'attendait une petite camarade. De là, vous preniez le chemin creux qui aboutit à la route de Mhère à La Croix Milan, au lieudit le Pont de Planchereau, alors inhabité. Une nuit, tu arrivas si tôt que tu trouvas toute la maison endormie. N'osant frapper à la porte, tu t'assis sur le seuil, t'enveloppas dans ton capuchon et attendis ainsi, six heures durant, car tu t'étais éveillée avant minuit. Au matin, les parents de ton amie te trouvèrent endormie sur leur seuil ! Du coup, ton père décida d'acheter une horloge, introduisant dans votre maison un luxe qui commençait seulement à se répandre dans nos campagnes, et qui t'impressionna durablement.

Veillées

Tu t'étais bien habituée à ta nouvelle vie, et tu regrettais seulement les veillées de naguère : au village, les familles se réunissaient pour passer ensemble les longues soirées d'hiver. Les femmes filaient, les hommes fumaient leur pipe et les enfants cessaient de jouer quand un conteur prenait la parole : on évoquait le temps des rois et des seigneurs, et la grande misère des paysans, écrasés d'impôts par le roi, le seigneur et le curé. Des vieux se souvenaient encore des récits de leurs pères qui avaient suivi l'empereur (l'oncle de l'actuel, « le vrai », disaient les républicains) en Égypte, en Italie, en Allemagne ou en Espagne et jusqu'en Russie d'où tant de braves gars n'étaient pas revenus. Et puis les vieilles femmes racontaient des histoires épouvantables de sorcières et de revenants, dont le souvenir t'assailait encore le soir, au retour de l'école, au crépuscule. Tu courais alors jusqu'à la maison dans le vieux chemin ténébreux où s'agitaient des ombres menaçantes. Les soirées d'hiver, à L'Haut de la Chaux, étaient monotones et se prolongeaient rarement : quand la nuit tombait, on mangeait la soupe à la lueur de la cheminée, et on allait se coucher. Tes parents n'étaient guère bavards : aussi ne te

transmirent-ils presque rien de l'histoire de leur famille, sans doute parce qu'elle leur paraissait dépourvue d'intérêt, sinon ce récit que la Louise faisait souvent à ses filles :

« C'était en 1815. Les Cosaques sont entrés dans la cour de la ferme en faisant les braves. Ma grand-mère tenait par la main ma mère, qui commençait juste à marcher, et s'apprêtait à rentrer. Elle s'est retournée, et leur chef s'est penché tout d'un coup sur son cheval, et a enlevé d'une main la petiotte, et l'a donnée aussitôt à un autre soldat. Les Cosaques riaient aux éclats, ils se passaient la gamine de selle en selle, et sa mère courait de l'un à l'autre pour la rattraper... »

Tu ne savais rien d'autre de ta grand-mère, pas même la façon dont l'affaire s'était terminée. Où cela s'était-il déroulé ? Dans ton esprit, ce ne pouvait être qu'à Montigny-en-Morvan, où tu avais passé ta petite enfance, même s'il est peu probable que les Alliés aient traversé cette région sauvage et peu hospitalière, que les armées d'invasion préfèrent, d'ordinaire, contourner.

Le temps des amours

Les Colinot

Collinot est un nom répandu au Morvan et sur son pourtour. Malgré les inévitables plaisanteries qu'il peut attirer (la colline, le poisson) ce nom a pour origine celui du très populaire Saint Nicolas, qui était fort vénéré : au Morvan, comme dans les pays de l'Est, c'est lui qui apportait jadis une orange ou quelque friandise aux enfants sages. Puis il fut laïcisé en Père Janvier. Le Père Noël, cette créature de la société de consommation importée des U.S.A. au XX^e siècle, n'y était connu que par oui-dire dans les années 1940.

Nicolas a donné au Moyen Âge les diminutifs très paysans de Colas (nom également très répandu au Morvan), Colin, Colinet, Colinot. Toi et tous tes enfants l'avez orthographié ainsi, le deuxième / proviendra d'une erreur de l'état civil, au moment de l'inscription du Jean : il fut le premier Co//not, mais son fils Robert, rétablit symboliquement pour son propre compte l'ancienne graphie.

Depuis quand cette famille était-elle implantée à Prélouis ? On l'ignore, mais on se souvenait bien d'elle quand le René arriva à Mhère, bien que sa grand-tante Maria en fût la seule descendante. Lors d'une de ses premières incursions sur la place du village, un vieillard inconnu (chez les paysans, dont les travaux étaient très pénibles, hommes et femmes présentaient tous les caractères du grand âge – visage ridé, dos courbé, cheveux blancs – bien avant la soixantaine) qu'il saluait (car, à la campagne, on était tenu de dire bonjour à toute personne rencontrée ; Ernestine racontait souvent son affolement quand elle vint à Paris et prit le métro pour la première fois ; elle ne cessait de dire bonjour à tous ceux qui montaient dans son wagon !) lui lança un « Bonjour Collinot ! » (au Morvan, les paysans appelaient leur fils aîné par leur nom de famille ; Lucien était pour eux « Collinot », à l'exclusion de Robert et de Jean, et le René le fut à son tour ; son fils aurait eu droit à la même distinction, puis son petit-fils, etc.) qui le surprit ; « *Cè t'étonne, mon gars ? I n't'ai jèmas vu, mais t'ai ben la marque de fabrique !* »

Il n'y avait dans la commune de Mhère qu'un autre Colinot, sabotier à La Croix Milan, petit rouquin maigre, et époux soumis et résigné d'une rousse plantureuse, fort accueillante et autoritaire. Leur fils, plus jeune que le René, allait à l'école dans la petite classe. Ils n'étaient absolument pas considérés comme appartenant à votre famille, dans un pays où l'on se reconnaissait comme cousins à la sixième génération.

La famille du sabotier est originaire de Cervon, un bourg plus important que Corbigny qui l'emporta jusqu'au XIX^e siècle sur cette dernière qui doit sa fortune initiale au chemin de fer. Le Colinot, qui était monté à Paris pour travailler dans une usine, s'était installé à la Croix Milan pour échapper au S.T.O.

- Sabots et sabotiers

Les sabotiers ne chômaient pas, au Morvan et pendant la guerre, car les sabots de bois étaient la chaussure la plus utilisée. Ils étaient de deux sortes.

Les uns, tout en bois et très lourds, étaient réservés aux hommes,

et le René n'en voulut jamais d'autres, bien qu'à chaque retour à Mhère il lui fallût souffrir le martyre pendant huit jours, le temps de s'y réaccoutumer, car ils blessaient les cous-de-pied qui devaient durcir, et qu'il a gardés très saillants. Son oncle les renforçait d'un fil de fer posé en guise de bride, et qui les maintiendrait au cas où ils se fendraient.

Les autres, que portaient indifféremment femmes et hommes aux pieds sensibles, comportaient une bride de cuir qui les allégeait et en adoucissait l'usage ; une variante de ces derniers, réservée aux femmes, présentait un évidement dans leur partie supérieure, entre la bride et la pointe, laissant à découvert une partie du pied. Pour plus de confort, on enfilait des chaussons de grosses laine avant de les chausser.

À l'intérieur de ces deux ou trois grandes familles intervenaient de nombreuses variantes. Les sabots étaient plus ou moins ornés de dessins géométriques qui ne manquaient pas d'élégance et révélaient le savoir faire du sabotier, et pour les dimanches et jours de fête il en était de peints en noir ou de vernis.

L'oncle Lavault faisait d'un vieux sabot réformé un usage digne de *La Guerre du feu* : ayant éteint soigneusement le foyer de la forge, au soir, par prudence et par économie, il le faisait remplir de braises bien rouges par les *fones*, chaque matin, afin de ranimer la flamme.

Rémanence

Pour en revenir aux Colinot, leur souvenir perdure dans la région. En 2002, comme le René félicitait le patron de l'Hôtel de la Poste de Vauclaux au sujet de son site Internet, il lui demanda : « Vous êtes un Colinot de Mhère ? » Les Lavault y avaient encore vécu quelques années après la mort de la Maria, qui avait pris leur nom il y a plus de cent ans, mais le souvenir de cette famille est resté vivant pour cet homme d'une cinquantaine d'années !

Léonard Colinot ou Collinot

Léonard Colinot ou Collinot, selon les caprices de l'état civil, et sa femme, Louise Paire qui avait six ans de plus que lui, vivaient à Prélouis dans une chaumière qui ne comportait qu'une grande

pièce et dont on pouvait encore voir les ruines au milieu du XX^e siècle. Il cumulait les métiers de maçon, de couvreur et de cultivateur, c'est-à-dire « *100 métiers, 100 misères* », comme dit le proverbe, et était sujet à de violentes colères, mordant son âne s'il ne voulait pas avancer, et ses pierres quand elles refusaient de se placer comme il voulait. Cela ne signifie pas qu'il ait été brutal : le contraste entre un caractère très doux et des colères fortes et imprévisibles à peine tempérées par l'éducation s'est retrouvé chez ses descendants mâles. Perché sur le toit dont il alignait le bout des chaumes en le repoussant à petits coups avec une planchette, il chantait :

*« Quand j'étais empereur...
De France et des Français...
Je gouvernais la France...
La France et les Français... »*

en tenant la note à la fin de chaque vers jusqu'à ce que le chaume fût bien égal.

Dans les années 1940, j'ai encore vu quelques granges couvertes de chaume à Mhère, au Quart, alors que tous les bâtiments étaient couverts d'ardoises ou, plus rarement, de tuiles. La seule chaumière habitée dans la commune était celle de la *Piarrote*, à Boux. Afin de bien faire comprendre en quoi consistait ce métier, résumons un article du site de Saint-Germain des Champs :

• Les couvreurs de toits de chaume

Au XIX^e et au début du XX^e siècle on en trouvait pratiquement dans chaque village du Morvan, la toiture de paille étant fragile et devant être souvent réparée.

On utilisait la paille de seigle, battue et triée pour n'en garder que les grosses tiges, coupées à hauteur d'une soixantaine de centimètres . On appelait « glui » le résultat de ces opérations. Le glui était disposé de bas en haut par couches successives que maintenaient des perches fixées aux lattes de la charpente par des liens (*rouettes*) faits de jeunes rameaux de bouleau tordu. L'outillage du couvreur se composait :

- d'un couteau de poche, pour couper les rouettes qui retenaient

- la paille à remplacer ;
- de la palette : c'était une planche « taillée en feuille de sauge, striée sur un côté, terminée par une poignée servait à tasser et égaliser les tiges du glui ; »
- du bâton de couvreur. « sorte de latte de bois carrée, portant à une extrémité une cheville enfoncée à angle droit servait à ouvrir le passage au travers de la paille à la rouette qui relie la perche à la latte de la charpente. » ;

Ces toitures pouvaient durer une vingtaine d'années, mais leur vie était souvent écourtée par des incendies.

Ces détails sont empruntés au [site de Saint-Germain](#).

Pour en revenir aux Colinot de Prélouis, ces pauvres gens avaient un fils, né en 1848. Tu avais deux ans de moins que lui, tu l'avais connu à l'école, que vous aviez fréquentée deux ans, le temps d'apprendre à lire et à écrire, après quoi vous ne vous aperceviez plus que le dimanche, à la messe, jusqu'au jour où tu l'avais retrouvé bien plus tard à ton premier bal du 15 août ; tu avait dix-huit ans. Il t'a invitée à danser, tu as accepté quelques rendez-vous clandestins dans la forêt, au bord de la grand route – Prélouis n'était pas à deux kilomètres de L'Haut de la Chaux si on prend à travers champs et bois – et il t'avait bientôt demandée en mariage. Le François et la Louise, qui n'avaient pas grand dot à offrir à leurs filles, auraient aimé trouver un gendre plus riche, car elles avaient quand même quelques espérances, puisqu'elles étaient leurs seules héritières, et étaient fort jolies, mais tu voulais ce mariage qui te ferait échapper à cette solitude à quatre qui te pesait : non que le gars fut très beau, mais il parlait bien, savait te faire rire et avait un métier. Comme son père, Philippe était maçon et couvreur. Il était d'une douceur exemplaire avec les bêtes ; même ses vaches, animaux peu démonstratifs, venaient se faire caresser quand il entrait dans leur pré. Et il avait du courage et de l'ambition, ce qui mit fin aux réticences de tes parents : avec ses économies et moyennant quelques dettes, il achèterait une friche et un petit bois au Pont de Planchereau, construirait une

maison pour sa future épouse, et mènerait de front ses deux métiers et la culture. Son père n'était pas riche mais avec son maigre héritage et leurs économies, ils pourraient un jour arrondir leur domaine. À dix-neuf ans, tu as signé ton acte de mariage (le 25 janvier 1870) de ton écriture très enfantine, hésitant entre Prévotat et Prévautat. Le Léonard était veuf et avait cinquante ans au mariage de son fils. Tu souriais encore, sur tes vieux jours, au souvenir de sa fin stupide qui jadis excitait ta verve quand tu t'en prenais à la famille de ton mari : il s'étouffa en avalant de travers un *creûillon* de noix !

Au Pont de Planchereau

Une nouvelle vie

La maison construite par le *Phili*, non loin du *Roubeau Mignard* – un petit affluent de l'Anguison qui à son tour se jette dans l'Yonne – au fond du vallon dominé par Mhère et La Croix Milan, au bord de la route qui réunit le bourg au hameau, ne comptait, comme celles de ses parents, qu'une pièce (celle-là même que tu occupais encore à la fin de tes jours, ton gendre ayant ajouté à gauche une grande salle desservie par un autre escalier), avec une table, une grande *mé*, une armoire, une très haute cheminée et deux lits à alcôve, l'un pour les parents, l'autre pour les enfants, une remise et « *l'écurie* » pour abriter au plus fort de l'hiver les deux vaches. Au Morvan, les ânes ont toujours couché dehors, comme les chiens et les chats. Jeune femme, tu t'y es plu tout de suite : de l'extérieur, on apercevait le clocher et les maisons du bourg, à trois cents mètres seulement à vol d'oiseau, c'est-à-dire assez loin pour ne pas être gêné par les voisins, et assez près pour ne pas ressentir la pesante solitude de L'Haut de la Chaux, d'autant que la route, très animée les dimanches et jours de foire, pouvait être considérée comme très fréquentée, comparée au vieux chemin qui ne desservait que la maison paternelle, et le site te rappelait celui de ta première enfance, à L'Huis André. Parfois, en semaine, un passant frappait à la porte et demandait un verre d'eau fraîche. Quand toute la maisonnée était requise pour les travaux des champs ou, rarement, pour quelque autre raison, on

fermait soigneusement l'unique croisée, on poussait les volets de bois qui la protégeaient ; on donnait deux tours de clé à la serrure de la porte et on cachait soigneusement la clé sous un volet, selon la coutume invariable de tout le pays. Aussi le passant altéré qui trouvait porte close prenait-il la clé au seul endroit où elle pouvait être, étanchait sa soif et repartait en refermant bien la porte et en remettant la clé à sa place.

De lourdes tâches

Tu n'avais guère le temps de t'ennuyer. Tu étais, comme toutes tes semblables, chargée du ménage, des repas, de l'élevage des enfants, de l'entretien du jardin, du soin de la basse-cour, de la traite des vaches ; à la belle saison, il te fallait encore prêter main-forte à la fenaison et à la moisson, faire des fagots à l'automne tandis que ton mari achevait de dépecer l'arbre qu'il avait abattu dans votre arpent de forêt ; l'hiver, c'était encore toi qui curais les vaches, jetais du foin dans leur râtelier et leur faisais traverser chaque matin la route pour leur permettre de boire au ruisseau qui coulait au bas du pré, devant la maison, et dont il fallait briser la glace au plus fort de l'hiver. Le domaine n'était pas grand, mais tu devais aider ton mari plus que d'autres, parce que son métier de maçon et de couvreur l'occupait plus qu'à mi-temps. Jeunes et vigoureux, vous étiez, malgré vos tâches écrasantes, très amoureux, mais tu as eu la chance de ne pas avoir d'enfant chaque année, comme il advenait souvent. Ce n'est qu'après trois ans qu'est née votre première fille, Louise (1873), puis vint votre premier fils, Léonard (1875).

Nourrice

Avant la naissance du second, il a fallu prendre une grande décision : la Mélanie, placée à Paris, t'a proposé un emploi de nourrice chez le comte de *** ; c'était alors une pratique courante chez les jeunes Morvandelles belles et saines de quitter un an ou deux leur famille pour quelque riche maison aristocratique ou bourgeoise et nourrir de leur lait l'enfant d'une autre, tandis que le leur était confié à quelque parente ou voisine. *Le Phili* t'avait vivement engagée à accepter l'offre : outre tes gages, tu recevrais

sans doute de beaux cadeaux, ce qui améliorerait votre situation. L'idée d'abandonner l'enfant que tu portais te faisait de la peine, mais comme disait ton mari, ce n'était pas pour longtemps et tu songeais que tu n'aurais sans doute jamais d'autre occasion de connaître la Ville-Lumière dont on contait tant de merveilles. Tu t'es dit aussi que tu n'aurais jamais non plus d'autre chance d'échapper pour un temps aux servitudes de la vie d'une paysanne pauvre. Et puis ton amie, qui se donnait de grands airs, te faisait miroiter les belles robes qu'on te ferait porter et la place privilégiée que tu occuperais parmi la domesticité d'une grande maison. Tu ne fis donc un peu de résistance que pour la forme.

Second voyage

Le petit Jean naquit le 13 août 1877 et le 16 ton mari attela l'âne avant l'aube, et ce fut d'abord un voyage tout semblable à celui que tu avais fait jadis en compagnie de tes parents, mais il s'agissait de parcourir, cette fois, une vingtaine de kilomètres. Tu pris le train à Corbigny, pour la première fois de ta vie. Tu portais ta robe et ton bonnet du dimanche, et le reste de tes effets soigneusement pliés tenaient à l'aise dans un sac de voyage en cuir à fermoir de cuivre, investissement que le *Phili*, pourtant fort économe, avait jugé indispensable. Le train s'ébranla dans le fracas de la machine, tu as agité ton grand mouchoir à carreaux jusqu'à ce que le *Phili*, qui avait couru tout le long du quai pour t'accompagner ait disparu. Tu t'es assise sur la longue banquette de bois, après avoir rangé ton beau sac de voyage dans le filet tendu au-dessus, avec l'aide de ton voisin, un marchand qui descendit à Nevers, tu avais le cœur gros en regardant le paysage filer vers l'horizon à une vitesse fantastique. Dans un petit panier, tu avais mis quelques victuailles que tu mangeas par raison mais sans appétit et pour te distraire de l'ennui d'un long voyage de six heures. Il faisait très chaud bien que la vitre de ton compartiment de troisième classe fût baissée, laissant parfois entrer selon la courbure de la voie et la direction du vent la fumée noire de la locomotive à vapeur, chargée d'escarbilles qui piquaient les yeux et salissaient les visages.

À Paris

Un valet de chambre méprisant t'attendait à la gare de Lyon et, sans un mot de bienvenue, te conduisit en fiacre vers ta nouvelle demeure. L'examen médical de rigueur conclut à ta bonne santé et à l'excellente qualité de ton lait, une soubrette te conduisit à ta chambre, qui te parut magnifique, avec son lit en cuivre, sa petite armoire, le nécessaire à toilette – une grande cuvette de faïence posée sur une petite table de marbre, devant une grande glace un peu ébréchée, la première où tu aies pu te mirer, un grand broc et un seau assortis – ses deux chaises dépareillées mais capitonnées, ses tentures de papier à fleurs, ses rideaux de tulle blanc qui cachaient la vue sur une étroite cour parisienne et ses doubles-rideaux de velours un peu défraîchis et tu pris aussitôt tes fonctions. D'abord gauche et intimidée par le train de maison, les nombreux domestiques et le luxe des appartements, tu compris bientôt que ton amie avait dit vrai : tes fonctions te valaient l'oreille de tes maîtres, et un grand prestige aux yeux de tes collègues, sur qui tu te plus bientôt à exercer ton autorité, traitant avec hauteur, à ton tour, le maître d'hôtel qui l'avait si mal accueillie. De ce voyage, tu devais rapporter, avec l'argent espéré par ton mari et de beaux souvenirs, le goût du pouvoir. C'est ainsi que tu connus le Paris des années 1877-1879, que tu ne fis d'ailleurs qu'entrevoir.

L'Angleterre

Dès que ta maîtresse, la comtesse Clarisse, fut remise de ses couches, ce qui prenait beaucoup plus de temps pour une grande dame que pour une paysanne, la famille qui t'employait rejoignit celle de l'impératrice Eugénie dans son exil de Londres, plus exactement à Chiselhurst, un bourg du Kent situé à vingt kilomètres de la capitale. Devenue vieille tu aimais te remémorer et raconter ce qui fut la grande aventure de ta vie. Tu franchis bravement la Manche avec tes maîtres, sans éprouver le mal de mer, alors que ceux qui en étaient atteints vomissaient et appelaient la mort à leur secours, appuyés au bastingage, après avoir souillé les coursives quand ils avaient fui éperdument leurs

cabines pour trouver un peu d'air. À Paris, tu avais entendu parler de construire un tunnel sous la Manche : cela ne s'était jamais fait, mais tes compagnons de traversée auraient aimé voir réaliser ce projet ! On gagna Chiselhurst par le train et on s'installa à Camden Place, où s'étaient retirés les débris de la cour, et où Napoléon III était mort en 1873 : ce manoir aujourd'hui transformé en *Golf Club* t'éblouit et te fit l'effet d'un palais. Du pays, tu ne devais garder que des bribes de souvenirs : les vaches qui restaient en permanence dans les pâtures (comme la Françoise de Proust qui entendait les cloches des églises parisiennes, tu y étais restée sensible avant tout aux choses de la campagne), le confort des maisons, et en particulier l'épaisseur extraordinaire des tapis, un palais tout en cristal qui t'avait émerveillée, à Londres... ainsi que deux anecdotes liées à la cour d'Eugénie.

Un jour, à Camden Place, le prince impérial, qui mangeait des bonbons à une haute fenêtre, t'ayant fait signe d'approcher, te lança le paquet... que tu reçus sur la tête. Une autre fois l'impératrice offrit une montre en or à chacune des nourrices de ses dames d'honneur. De retour au pays, tu ne pouvais décemment exhiber un tel bijou et tu l'échangeas chez M. Teste, l'horloger de Lormes, contre une belle horloge qui ferait ta fierté. Le 1^{er} juin 1879, peu avant ton retour, tu apprîs la mort du prince Napoléon qui, s'étant engagé dans l'armée britannique et ayant embarqué pour l'Afrique du Sud en février, fut tué par les Zoulous : comme il s'enfuyait avec ses compagnons lors d'une attaque, il avait fait une chute de cheval et avait été massacré sur place. Toute la cour avait pris le deuil.

Le retour

Tu rentras chez toi le 17 novembre 1879 et ton mari te dit seulement, en guise de bienvenue : « *Combin qu'tu rameunes ?* ». Tu t'étais assez affinée pour te sentir blessée de cet accueil. Pourtant, neuf mois plus tard vous naissait une nouvelle fille, Maria (17 août 1880), celle-là même qui deviendrait, de ton vivant, la maîtresse dans ta propre maison. Enfin Anna, née le 20 décembre

1885, avait clos la liste : sa conception était un accident de parcours, le *Phili* ayant décidé de prendre des mesures pour limiter le nombre de vos enfants. Lasse des grossesses, tu avais accepté sans difficulté l'espacement de vos rapports et la discipline du *coïtus interruptus* qui entraînait toujours, surtout pour toi, quelque frustration.

Mariage des enfants

Puis les enfants grandirent, et ce furent d'autres soucis : Louise qu'on appelait Marie avait épousé le 22 janvier 1889, à seize ans, Pierre Thomas, un ouvrier maçon âgé de vingt-sept ans. Les Thomas habitaient à Domont, village situé de l'autre côté de la route départementale qui passait à La Croix Milan. Les Colinot tenaient alors, pour arrondir leurs revenus, un café clandestin, chose courante à l'époque et jusqu'au milieu du siècle suivant, et les frères Thomas le fréquentaient assidûment. On aurait préféré avoir pour gendre le cadet, qui laissait de gros pourboires, mais le *Piarre* l'avait engrossée, et il fallait régulariser la situation au plus vite. Le caractère du *Phili*, très choqué par l'aventure de son aînée, s'aigrit, et pour éviter de nouveaux scandales, il se dépêcha de marier ses deux autres filles : Maria à dix-huit ans, en 1898, et Anna à dix-sept, en 1902. Ses fils étaient alors casés, eux aussi, l'aîné, Léonard, en 1900 et le Jean, en catastrophe comme la Louise, mais c'était moins grave puisque c'était un garçon, à l'âge de dix-neuf ans, en 1896. Au mariage de la Maria avec le *mé-z-san* Henri Lavault, la maison s'était agrandie à gauche d'une grande salle indépendante destinée au nouveau couple et à laquelle on n'accédait que par un escalier de quatre ou cinq marches, parallèle à celui des Colinot, qui en comportait beaucoup plus en raison de la pente du terrain et était bordé d'une lourde rampe de granit qui surplombait l'escalier de la cave ; à droite, contre l'écurie, on avait construit une grande forge où officiait votre gendre. Les enfants casés, la maison ne manqua jamais d'enfants : Jean, qui s'était établi à Paris, vous confia son fils aîné, Lucien, l'enfant du péché, jusqu'à l'âge de douze ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il soit en âge de gagner sa vie, ainsi que le puîné, Robert, qu'il vous retira pour

l'envoyer chez ses grands-parents maternels à l'âge de sept ans.

• Enfants de l'Assistance

L'Assistance publique, depuis rebaptisée Aide sociale (la DAS en est la direction) est l'administration à laquelle étaient confiés, entre autres, les enfants abandonnés, alors très nombreux, et les orphelins, et l'expression ne désigne plus que l'administration des hôpitaux de Paris et de Marseille.

L'une des ressources d'appoint les plus recherchées des pauvres de ce pays pauvre fut l'accueil des orphelins, jusqu'à ce que les progrès de la contraception (la « pilule ») fassent fondre les bataillons des enfants abandonnés ou confiés à l'Assistance par des mères en détresse. Leur sort dépendait évidemment du bon vouloir de la famille d'accueil. Certaines d'entre elles exploitaient durement les enfants. Si les exemples de maltraitance étaient rares, beaucoup étaient chargés des plus rudes travaux comme des journaliers adultes, sans jamais une marque d'affection, et ne mangeaient pas toujours à leur faim. On dit alentour :

« Du Morvan, il ne vient ni bon vent ni bonnes gens. »

C'est en effet un pays au climat rude, aux sols pauvres, où l'on a essayé de vivre en autarcie jusqu'aux années cinquante. L'argent y était rarissime, chaque piécette durement gagnée. Bohémiens (les *Meursillons*) et étrangers y étaient également suspects et l'on ne faisait bon accueil qu'aux amis et aux parents.

Quoi qu'il en soit, vous avez élevé en même temps que le Lucien, deux enfants de l'Assistance publique, Georges Bonnet dit « Toto » et Pierre Berthelot ; ce dernier partageait le lit du Lucien à son grand dam car le petit Pierre fut longtemps incontinent. Georges et Pierre restèrent toujours très soudés à leur famille nourricière, au point qu'ils étaient considérés comme des « oncles » par tes petits-enfants et se comportaient comme tels. Pourtant, tous deux voulurent connaître leurs racines : le premier apprit qu'il était né de mère juive, et reprit son nom, Rosenthal ; le second rechercha – et retrouva – sa mère biologique, qui le déçut ; comme le René lui demandait naïvement pourquoi sa famille adoptive ne lui avait pas suffi, il répondit : « Ils ont tous

été très bons avec nous, mais en certaines occasions, on sentait bien qu'on n'était pas tout à fait comme les autres.. ».

De fait, à l'école, on se disait de tel ou tel camarade « Il (elle) est de l'Assistance ». Ce n'était pas une marque d'infamie, mais une petite différence qui assurait aux autres un sentiment discret mais délicat de supériorité.

Enfin, à partir de 1907, année où Maria donna naissance à un fils, Roger, vous pouviez espérer, toi et ton vieux mari, goûter, l'esprit libre de tout autre souci, les fruits de ces longues années de labeur acharné, non pour vous reposer – vous ne saviez pas le faire – mais pour continuer à arrondir votre petit domaine dont vous étiez fiers.

Le veuvage

Le sort en disposa autrement. Atteint d'un cancer de l'estomac dont il souffrait horriblement, et qui le rendait plus sauvage, le *Phili* choisit de se noyer dans l'étang, derrière votre maison. Vous avez toujours préféré, toi et tes enfants, ne pas parler de cette fin tragique que vous ressentiez comme une honte. C'est au printemps 1914 que le vieux, âgé de soixante-six ans, te laissa veuve. À partir de cette date, tu t'es imaginé que tu le suivrais bientôt dans la tombe, et tu ne manquais jamais de verser quelques larmes chaque fois qu'un de tes Parisiens, venu te voir, prenait congé après avoir passé quelques jours au pays : « Hélas, t'écriais-tu en l'embrassant, je ne te reverrai plus ! » À nonante ans passés, comme on disait dans ta jeunesse, tu sacrifiais toujours à ce rite mais n'y croyais plus : tu étais la doyenne de la commune depuis plusieurs années, et tout le monde te prédisait que tu irais jusqu'à cent ans et plus.

Autoritaire par tempérament, tu avais dû longtemps composer avec un mari qui ne l'était pas moins, mais que tu savais d'instinct, comme toute les femmes, manœuvrer avec habileté. Ton pouvoir était devenu absolu à mesure que la maladie rongea le *Phili*. Il s'exerçait durement sur la Maria et son mari ; tu tenais les cordons de la bourse, encaissais les produits de ton propre travail et de celui des deux jeunes adultes à qui tu donnais, selon ce que tu

estimais être leurs besoins, de quoi acheter du tissu, un fichu, du fer pour la forge ou de quoi payer une chopine au café du village, les jours de fête, et les travaux d'entretien ou d'agrandissement des bâtiments comme l'achat de machines, de bêtes ou d'outils dépendaient entièrement de ton bon vouloir.

L'abdication

Tu adorais l'exercice du pouvoir et n'abandonnas à ta fille le gouvernement de ta maison que longtemps après la mort de ton mari, quand à soixante-douze ans tu t'es cassé la jambe gauche qui se ressouda tant bien que mal, à la surprise générale, le pied restant désormais posé de travers. Maria, qui t'entoura des soins les plus attentifs, comme elle sut le faire encore dans tes derniers jours, finit par te convaincre que tu n'étais plus en état de diriger la *mayon* et, bien à regret, tu as passé avec ton gendre un accord non écrit. Il te laissait la jouissance de ta chambre, te permettait de nourrir deux poules dont les œufs t'apporteraient un peu d'argent de poche – en fait, les dizaines de volailles de la Maria cherchaient leur vie dans les cours et les prés d'alentour, et n'avaient droit à elles toutes qu'à quelques poignées de grain par jour : cela faisait une viande dure et rouge comme du gibier, mais savoureuse – enfin il s'engageait à pourvoir à tous tes besoins, qui se limitaient aux repas : aussi bien as-tu gardé jusqu'à la fin de tes jours un solide appétit. Ta garde-robe était suffisante pour que la question de son renouvellement n'ait pas à être posée. D'une santé de fer, tu as pourtant eu droit à deux visites du médecin : lorsque la cataracte a achevé de te rendre aveugle, dix ans plus tard – il n'avait aucun remède à proposer pour te rendre la vue – et, comme tout le monde, quand tu es entrée dans ta dernière maladie.

Dernières décennies

Ton appartement était donc l'ancienne *grand salle*. En entrant, à droite, devant la fenêtre, sous laquelle était aménagé le placard où tu enfermais tes poules quand, après leur avoir tâté le cul, tu craignais qu'elles ne s'apprêtent à pondre « *en parte* », trônait ton fauteuil, devant un petit poêle à deux trous – les vastes cheminées

de jadis ne demeuraient plus qu'à titre décoratif – où tu faisais réchauffer en permanence ton café. Contre le mur de droite était une maie vénérable, à laquelle faisaient face, à gauche, deux grandes armoires où tu *sarrais* tes *denrées* ; un jour, on t'entendit pousser des cris épouvantables : le Lucien t'avait envoyé du sucre de raisin (ainsi nommait-on, pendant la guerre, du glucose extrait de vieux chiffons !) que tu y avais rangé, et que tu avais voulu goûter en y trempant le doigt ; malheureusement, ce produit était collant et filait comme de la glu, si bien que tu t'en étais mis partout ! Le haut lit et l'horloge étaient au fond. Poutres et murs étaient noircis par la suie, et le carrelage rouge était usé par un long service.

Le temps t'avait ratatinée, et cassée en deux. Malgré tes infirmités, tu avais gardé toute ta tête, un teint de lis et de roses que tu attribuais au fait que, grande coquette, tu te lavais le visage et les mains chaque jour, dans l'eau glacée d'une très petite cuvette, des yeux bleus et un profil grec très pur que le René fut à même d'admirer après son passage en sixième. Tu serrais tes cheveux blancs dans un bonnet noir, t'habillais invariablement tout en noir d'un caraco, sorte de veste très courte et boutonnée qui serrait étroitement le buste, d'une jupe longue (cette jupe était amplifiée par un ou des jupons, en moins grand nombre, semble-t-il, que ceux de la grand-mère kachoube qui n'en portait pas moins de sept) et de bas de laine noirs, et chaussais soit des charentaises soit des sabots quand tu te hasardais dehors. Tu t'appuyais alors sur un des beaux bâtons de coudrier que ton gendre t'avait taillés, et qui te servait surtout, chez toi, à *forgounner* sous ton lit quand tu soupçonnavs le chat de s'y être caché, afin de le chasser.

Été comme hiver tes occupations principales étaient la surveillance de tes deux poules, que tu appelaes chaque matin afin de savoir si elles étaient prêtes à pondre, tâche dont elles étaient censées s'acquitter chez toi, et l'écosage des haricots secs, qui étaient avec les *treuffes* le seul légume de la maisonnée et dont on devait livrer une partie aux « Boches ». On parlait rarement des Allemands. Le mot *boche* était un terme haineux, auquel on

pouvait préférer, selon l'humeur, des appellations qui se voulaient ironiques telles que *fridolins* qui avait donné *frisés*, *frizous* (Saint Fridolin était « l'apôtre de l'Alamannie »), *doryphores* (à cause de la voracité des vainqueurs), *vert-de-gris* (le *feldgrau*) ; les auxiliaires femmes étaient les *souris grises*... Boche vient de l'argot *Alboche* ; le suffixe *boche* y était fréquent au XIX^e siècle, on disait aussi *Italboche*, *rigolboche*...

Protégée par ton *devanté*, tu aimais installer sur le seuil de ta chambre, par les beaux jours, ton antique fauteuil de rotin, tout rafistolé avec des bouts de chiffons, qui paraissait à ton entourage le summum du luxe : tes enfants, qui devaient mourir fort âgés, ne connaîtraient jamais que les douceurs du banc de bois et des chaises de paille. Tu posais sur tes genoux une grande bassine remplie de haricots, que tu écosais avec l'aisance que donne une longue habitude, malgré ta cécité. Tu aimais ce travail qui te permettait de rêver du temps passé, occupait tes mains et dédommageait un peu Maria de ce que tu lui coûtait.

Dès le matin la cour retentissait de ton appel « *Tiu, Tiu, Tiu petit ! Vins ma cocotte, vins donc !* ». Les appels variaient selon les destinataires. Ta fille convoquait les *couessots* avec des « *T[y]i, T[y]i, T[y]i !* » perçants (variante individuelle de *Tiu* ?) et les canards par leur nom patois : « *Goulus, goulus, goulus* » ; elle chassait aussi les « *raus* » quand ces petits rapaces commençaient à planer sur son territoire pour fondre sur une de ses volailles avec des « *Toue, tone, toue !* » qui ne manquaient pas d'efficacité. Tu recevais souvent de jeunes amies de septante ans comme la *Génie* ; elles t'offraient des prises de tabac qu'elles puisaient dans de petites tabatières, et qui vous faisaient éternuer. Tu disais aussi de fréquents chapelets, en particulier le dimanche, à l'heure de la messe, et recevais environ une fois l'an la visite de M. le Curé, qui t'entendait en confession (que pouvais-tu avouer, sinon les péchés de gourmandise et de colère ?) et te donnait la communion.

Maria ou sa belle-fille, Ernestine, t'apportaient tes repas, mais tu préparais toi-même ton café, tenant toujours au chaud sur ton petit poêle une cafetière à « chaussette » dans laquelle tu reversais

périodiquement un peu d'eau. Les jours de fête et le dimanche, tu descendais ton escalier en t'appuyant à la rampe de pierre ; arrivée en bas, on te prenait en charge pour t'aider à gravir les cinq marches qui te conduisaient chez tes enfants, dont tu partageais le déjeuner avec un appétit qui ne s'est jamais démenti et qui suscitait l'étonnement et la réprobation de Maria et de son mari, qui le trouvaient sans proportion avec le travail fourni. Car subsistait entre vous un vieux contentieux, ou plutôt le mauvais souvenir de votre longue lutte pour le pouvoir. Cela n'empêchait ni le respect, ni l'affection, ni même le dévouement, ni la fierté de te voir parvenir à un aussi grand âge, en un temps où l'on ne comptait pas deux centaines de centenaires en France. À la fin de la guerre, tu as eu la surprise d'entendre pendant un de ces repas dominicaux, sur ta gauche, des voix nasillardes : tu as étendu tes mains dans cette direction, et trouvé une sorte de grande caisse en bois lisse qui paraissait vernie et sculptée, avec une décoration d'étoffe et de verre. L'Ernestine t'a dit d'une voix moqueuse qu'il s'agissait d'un poste de T.S.F., et que les petits *bon-mes* que tu entendais y étaient enfermés. Naturellement, tu n'en as rien cru et tu ne t'es même pas donné la peine de répondre à cette impertinente, ayant parfaitement compris que c'était une nouvelle sorte de phonographe.

De tous tes petits-enfants, Lucien était le préféré : tu lui destinais ton horloge, qui était le seul de tes biens qui eût quelque valeur. Tu l'avais placée au fond de ta chambre, à la tête de ton lit, et avais mis devant une petite maie sur laquelle tu grimpais hardiment chaque semaine, malgré les conseils de prudence de ton gendre, pour remonter les poids avec mille précautions (arrêter le balancier avant de la remonter, ne jamais faire rebrousser chemin aux aiguilles, tourner la manivelle d'un mouvement très régulier). Tu voulais que l'aîné des fils de Lucien en hérite à son tour (ce qui devait se faire), puis son fils, puis son petit-fils, etc. car tu ne reconnaissais que la loi salique. René, le fils de Lucien, était le seul de tes descendants à te tutoyer, le vouvoiement étant resté de rigueur pour tous les autres, y compris

Paulette, la petite fille de Maria, pourtant plus jeune que lui. La première fois qu'on te l'avait présenté, c'était en 1942 et il avait huit ans, tu l'avais tâté pour savoir à quoi il ressemblait, et sa maigreur t'avait désolée. Mais comme on te disait, peu après, qu'il avait « bien profité », tu entrepris de le tâter de nouveau, à sa grande confusion, et tu lui dis en riant : « Ta grand-mée disait que son Lucien avait le bé maigre et le cul gras, te v'lai tout pareil ! »

Comme tous les adultes, à cette époque, tu en attendais souvent de petits services, dont il s'acquittait avec plus ou moins de bonheur. Un jour, tu lui demandas de te couper les ongles des orteils, qui étaient d'une épaisseur et d'une dureté remarquables, avec ton couteau de marque Opinel, dont tu ne te séparais jamais, même le dimanche quand tu déjeunais chez tes enfants. En cela, tu agissais comme *in bon-me*, qui devait garder son *coutchau* dans sa poche en toutes circonstances. À table, on attendait que le *mâtre* ouvre le sien pour l'imiter et commencer à manger, et le repas se terminait quand il le refermait. Le gamin, craignant de te blesser, s'enfuit en poussant les hauts cris, sous tes injures. Une autre fois, tu lui dis de remettre de l'eau dans ta cafetière ; peu observateur, il versa dans la « chaussette » de l'eau glacée, gâchant un marc qui n'avait servi que huit heures : tes imprécations retentirent jusqu'à Mhère ! Il s'acquitta mieux d'une autre corvée : tu décidas un jour de vider toi-même, avec son aide, ton seau hygiénique, sans doute moins pour éviter une corvée aux *fones* que pour mieux affirmer ton indépendance. Tu tenais de la main droite ton seau et un bâton dont un bout était emmailloté de vieux chiffons, et tu t'appuyais de l'autre sur le bras du gamin, qui portait de la main gauche une grande casserole remplie d'eau. Vous traversiez ainsi, très lentement, la cour et la route et vous vous arrêtiez devant le fossé. Tu ôtais alors le couvercle du grand seau bleu qu'il prenait pour le vider le plus loin possible dans l'épaisse végétation du fossé, qui en dissimulait immédiatement le contenu infect. Il versait ensuite la moitié de l'eau de la casserole dans le seau que tu reprenais alors, pour le touiller énergiquement avec ton bâton à merdre, le vider puis le rincer avec le reste de l'eau. Cette

cérémonie accomplie, vous refaisiez en sens inverse le même chemin avec le sentiment du devoir accompli ; arrivé au pied de l'escalier, il posait seau et bâton sur la plus haute marche et te laissait entamer une ascension qui durerait cinq à six minutes. Mais à la longue, le fossé finit par dégager une odeur insupportable qui offusqua les narines sensibles de l'Henri Lavault. Déjà, comme le René et la Paulette, alors fort peureux, avaient pris l'habitude, avant de se coucher, de faire leur pipi entre les deux escaliers, il les avait grondés et priés d'aller plus loin, t'accusant bien injustement, comme on verra, de les effrayer avec des contes de vieille femme. Cette fois, il donna l'ordre à la Maria de se charger de nouveau de vider le seau dans le fumier, qu'il avait depuis longtemps déplacé de la porte de la maison, où il trônait suivant un usage immémorial, au bout de la cour, devant un petit hangar qui faisait désormais suite à sa forge, l'odeur puissante mais familière du fumier et du purin recouvrant l'autre. Le René avait pour toi une vive affection, d'autant qu'il n'avait connu aucun de ses grands-parents, et il essaya d'adoucir tes dernières années, te tenant souvent compagnie, et ayant entrepris de te faire faire des promenades dès qu'il eut la force de te soutenir : tu devais alors avoir plus de quatre-vingt-quatorze ans ! Il éprouva une grande fierté quand il te fit asseoir sur le pont, à cent mètres de la maison : toi-même, tu étais toute rêveuse, n'y étant pas revenue depuis un quart de siècle. Après la guerre, il eut aussi l'idée de t'acheter du tabac à priser (c'étaient de tous petits paquets gris et cubiques), et tu fus très heureuse de pouvoir en offrir à ton tour à tes visiteuses. Tu ne le déçus qu'une fois, quand il te demanda de te dire un conte, ce qui selon toutes ses lectures était le rôle principal d'une grand-mère. Bien que tu eusses gardé une remarquable mémoire qui s'étendait du plus lointain passé au plus proche instant, tu disais ne plus te souvenir d'aucun, et finis par retrouver l'histoire édifiante d'une pauvre femme qui reçoit dans sa misérable demeure un vieux mendiant d'allure si repoussante qu'on l'a chassé de partout, et à qui elle offre le reste de soupe dont elle allait faire son dîner, avant de lui donner son

lit, se contentant pour elle même de son vieux fauteuil. Au matin, le mendiant était parti, mais elle se réveilla dans une grande chaumière toute neuve avec de beaux meubles, et trouva dans la cour, avec de beaux outils tout neufs, et devant *l'écurie* qui s'était bâtie pendant la nuit et où *breuillaient* deux vaches, un superbe brabant !. Ceux qui avaient chassé le mendiant, au contraire, étaient ruinés ! La pauvre devenue riche reconnut à ces signes qu'elle avait hébergé Jésus en personne et rendit grâces à Dieu. Cette histoire n'eut pas l'heure de plaire au gamin qui en fit la confidence à l'Ernestine, faisant remarquer « qu'il n'y avait pas de brabant au temps de Jésus, puisque [s]on oncle Lavault avait construit de toutes pièces le premier de la commune », remarque pédante qui sous-entendait que Jésus s'interdisait de visiter les hommes pour sonder leurs cœurs et les punir ou les récompenser suivant leurs mérites, depuis le jour de l'Ascension où il « *est monté aux cieux, s'est assis à la droite de Dieu, d'où il reviendra pour juger les vivants et les morts* », phrase du symbole de Nicée qu'il avait apprise au catéchisme, et qu'il interprétait d'une manière qu'aucun théologien catholique, savant spécialiste de « *la science de l'inconnaissable* », comme dit Anatole France, n'aurait sûrement cautionnée.

En 1947, tu fis une occlusion intestinale que les moyens du pays et de l'époque ne purent guérir. Tu cessas de t'alimenter pour la première fois de ta longue vie, et mourut bien à regret, malgré la promesse du Paradis en laquelle tu croyais espérer fermement. Les femmes qui procédèrent à ta toilette mortuaire, dirent que tu avais un corps remarquablement jeune, et on le retrouva intact quelques années plus tard à l'occasion de l'inhumation de ton genre dans le caveau familial.

Les enfants de Françoise

Louise Collinot, épouse Thomas (1872-1911)

Ton aînée, mariée en catastrophe (22 janvier 1889), alla vivre dans la maison de son mari, Pierre Thomas (1861-), à Domont ; il devait lui donner treize enfants en tout ; elle mourut en couches à l'âge de trente-neuf ans sur ce mauvais chiffre, après avoir traîné

une existence misérable : tu racontais qu'un jour où ta fille avait fait cuire du jambon, elle n'en retrouva que l'os ; sa belle-mère, l'Antoinette Charneau, avait dévoré la viande. Parents et voisins recueillirent et élevèrent les orphelins, dont certains furent confiés à l'assistance..

Léonard Colinot (25 mai 1875-12 juillet 1941)

Je n'ai connu que sa veuve, Reine Petithumbert, née le 15 mai 1877, *la Paponne*. Les Morvandiaux oubliaient quelquefois le sens des sobriquets qu'ils adoraient donner, ou ne voulaient plus le faire connaître. Bien sûr, Papon veut dire en patois, selon le lexicographe Chambure, « poupon joufflu », mais ni toi ni Maria n'auriez pu dire si c'était son nom de jeune fille, ou celui de son premier mari, ou un surnom donné pour quelque autre raison oubliée. Ils s'étaient mariés le 18 février 1901 et elle vécut jusqu'à sa mort à La Croix Milan, avaient tenu un restaurant à Paris, comme leur fils devait le faire plus tard, mais, à Lormes et en avaient retiré assez d'aisance : *la Paponne* s'était aménagé un intérieur petit-bourgeois dans la maison de La Croix Milan où le couple vécut et mourut. Sa belle-sœur, ma grand-tante Maria, lui parlait ne l'aimait pas, pour quelque raison obscure.

Jean (13/8/1877-1958) et Jeannie (1871-1927)

La Forgeot

Ton second fils, Jean, n'avait guère d'autre perspective que de s'employer comme ouvrier agricole ou d'aller chercher fortune à Paris, comme tant de cadets de familles pauvres. C'était un garçon séduisant mais dépourvu d'ambition et d'initiative, aussi préféra-t-il s'embaucher, chez les Laumain, à La Forgeot, qui était, à l'échelle du Morvan de l'époque, partagé en toutes petites propriétés qui ne pouvaient faire vivre les enfants, une très grande exploitation qui appartient toujours à la famille de Sansal, de Raffigny. Un mauvais chemin à présent goudronné y conduit au bout de trois cents mètres à peine. Il part de la route de Champcoulant, à un kilomètre de Mhère, peu après « Boux-dessus ». La ferme est plantée dans un site sauvage d'une beauté à couper le souffle. Le bâtiment d'habitation est au bord du chemin

et lui tourne le dos et les deux chambres donnent sur le chemin par des fenêtres à hauteur de ceinture .

Ce corps de logis est de modestes dimensions, seulement surmonté d'un grenier et flanqué d'une petite tour carrée. La cour, très vaste, est bordée des grandes dépendances que requiert une exploitation de 90 hectares. Rien ne paraît avoir beaucoup changé en un siècle. L'actuelle fermière n'a jamais entendu parler des Laumain. C'est la femme du maire, M. Taché, dont le René revoit le visage rond d'enfant sage quand ils étaient condisciples, au catéchisme mais non en classe, car le futur maire fréquentait l'école « libre » de Gâcogne.

Mais la vie qu'on menait à La Forgeot n'était pas plus douce qu'ailleurs : quand approchait Noël, la fermière (qui avait jadis apporté en dot un panier d'écus) attachait ses cinq ou six dindes par les pattes, s'enveloppait chaudement dans une couverture, et partait avant l'aube dans sa carriole pour les vendre au marché de Lormes, à plus d'une douzaine de kilomètres de chez elle. Elle en revenait le soir, épuisée et transie, mais avec la satisfaction d'avoir gagné quelques sous.

• Sou

Cinq centimes faisaient un sou, et il y avait des pièces de cinq, dix et vingt-cinq centimes, percées d'un trou au centre, ainsi qu'une piécette de cinquante centimes ou dix sous.

Le sou (*solidus*, ancienne monnaie forte) avait depuis longtemps disparu (1793), victime de l'inflation, et ne subsistait plus, comme aujourd'hui, que dans le langage.

D'un personnage impécunieux, on disait : « Il lui manque toujours 19 sous pour faire un franc ! »

Le séducteur

Les fermiers avaient une fille, Jeannie, appelée à coiffer bientôt la Sainte-Catherine. Jean, qui à dix-huit ans avait déjà une solide réputation de coureur de jupons, en entreprit le siège dès qu'il fut dans la place. La pauvre fille, esseulée dans ce coin perdu depuis le départ de ses frères et sœurs, lui fit fort peu de résistance. Chaque soir, Jean la rejoignait dans sa chambre, pendant que les

vieux, écrasés par les travaux de la journée, dormaient du sommeil du juste. La légende familiale le décrivait en Roméo, grimant à une haute fenêtre. En fait, le séducteur n'avait qu'une faible performance à accomplir pour entrer chez la belle : il suffisait de lever la jambe !

Le scandale

C'est ainsi que le Jean fit à Jeannie, fille de ses patrons, un enfant illégitime. Quand cette abomination fut connue, les vieux, couverts d'une honte durable aux yeux de tout le pays, chassèrent la coupable qui trouva refuge chez sa sœur Marguerite, épouse de Pierre Bonoron, le meunier de Vauclaix. C'est ainsi que Lucien est né, le 9 octobre 1896, dans le scandale et l'exil. Cette naissance fut la cause d'un de ces mariages de régularisation que les mœurs imposaient alors. Il fut, comme il se doit, accompagné des malédictions du père de la jeune épouse et de sa mère Dominique Laumain née Digoy, et le couple partit pour se faire oublier et chercher fortune à Paris, en confiant l'enfant du péché à la famille du Pont de Planchereau.

L'exil

Les fugitifs finirent par échouer dans un minuscule appartement au 7 de l'impasse Naboulet, dans un de ces immeubles vétustes (il existe encore) dont les toilettes turques étaient entre deux étages et servaient à plusieurs familles. Ton fils, après divers essais (ils vivent au 45 rue Sedaine en 1902, il est « cartonier » elle est « ménagère ») s'embaucha comme chauffeur de maître en ayant recours à tes relations, car tu gardas longtemps un contact avec son « frère de lait », un comte Zurlo, si je ne m'abuse. Ta belle-fille se fit couturière à domicile ; dans ce métier très dur il était rare, comme dit la chanson, de manger quand on a faim, d'autant que la pauvre « Génie » eut bientôt pour idée fixe de racheter la ferme de Gouvault, et se mit à économiser sou par sou dans ce but. Jean, de son côté, se donnait du bon temps, multipliant les conquêtes féminines, qu'il invitait chez lui, comme un chat rapporte ses prises à la maison. Comme toute sa génération, il purgea un service militaire de trois ans auxquels s'ajoutèrent

quatre ou cinq ans à l'occasion de la première guerre mondiale. Il y faisait naturellement fonction de chauffeur de camion ou de quelque officier supérieur, toujours est-il qu'il rencontra sur le front, vers 1916, son fils Lucien.

Le pardon

Il y eut, après trois ou quatre ans peut-être, une réconciliation entre les fermiers de La Forgeot et leur fille coupable mais repentante, qui fut enfin admise à leur présenter le corps du délit. Quand le petit enfant fut mis pour la première fois en présence de sa grand-mère Laumain, celle-ci le toisa de toute sa hauteur, fit une grimace et dit : « *Un chti Collinot !* ». Dans ses dernières années, quand il racontait cette scène, les larmes montaient encore aux yeux du Lucien.

Les enfants

Bien que l'amour n'ait pu survivre à la misère et à la légèreté de son mari, la pauvre Génie, repentie et devenue bigote, ne refusa jamais d'accomplir le devoir conjugal, en bonne épouse chrétienne et en toute résignation. Les enfants ne coûtèrent guère au couple. Lucien fut élevé par toi et la Maria à Mhère, comme son cadet Robert qui fut confié à sa grand-mère maternelle qui vivait alors à Gouvault à l'âge de sept ans. Le départ de ce dernier est resté fameux dans les annales familiales ; le gamin se réfugia sur un bûcher, et hurla toute une journée : « *I n'veux point parti, i veux rester è lè mâ[y]on* », et il fallut attendre qu'il fût épuisé pour l'emmener. Encore criait-il, en traversant le bourg « *Ma pauvre école !* » Tous deux furent appelés à Paris dès l'âge de douze ans. L'aîné avait été placé comme chasseur au restaurant Azaïs, au Bois de Boulogne, le puîné fut mis en apprentissage chez un charcutier, et on ne s'occupa plus d'eux que pour récupérer leur paie. Seul, le petit Jean eut droit à l'affection maternelle et fut élevé chez ses parents, avant d'être placé, toujours au même âge, mais c'était la coutume dans les familles ouvrières, chez un troisième artisan. En 1927, la pauvre Génie, usée par le travail et les privations, mais consolée par sa grande dévotion, mourut chez elle le 3 mai 1927 à l'âge de cinquante-six ans.

Les bonnes affaires

Elle laissait un petit pécule, le fruit de ses économies sordides. En homme d'affaires avisé, Jean lui avait conseillé d'excellents placements dont un sixième revint à chacun de ses fils.

On peut évaluer ce trésor d'après la part qui revint à Lucien qui avait conservé les titres. Ce furent pour chacun de ses quatre héritiers – Solange, notre fils, Guy Karcher (héritier de Denise) et Michel – des *Emprunts russes* (500 F. 1909 de l'État russe, 500 F. 1914 des chemins de fer Moscou – Kiev et 500 F. de la Banque russo-asiatique) qui furent remboursés... 1648 Francs, intérêts compris, le 15 novembre 2000. Chacun reçut donc 412 Francs pour sa part, soit une soixantaine d'Euros.

Mais il y avait encore l'*Emprunt industriel du gouvernement de la république chinoise* (500 F. 1914), une action de 100 dollars de la *Brazil Railway Company* du 13 octobre 1910, et une autre de 100 F. 1928 de la *Cie Générale de Thakek* (Laos-Indochine), sans compter 20 000 marks 1922, souvenir probable de l'occupation en Allemagne à une époque où ils ne valaient déjà plus rien, enfin 100 marks 1968 contenus dans le même dossier et dont l'origine reste mystérieuse.

En somme, la Génie a dû amasser dans son taudis, en toute une vie de privations, entre quinze et seize mille francs or, soit moins de 4 500 euros 2003, qui ne valaient plus rien à sa mort.

• Franc et Euro

On sait que le 1^{er} janvier 2002, date de la création de l'euro, 6,55957 F. valaient 1 €.

Les 900 Francs de mon traitement mensuel de 1961 représentaient selon l'I.N.S.E.E. environ 1 800 F. en 1975 et 7 200 F ou 1 097 € 2002. Le niveau de vie général était beaucoup plus bas que de nos jours, mais les enseignants étaient particulièrement mal payés, et je fis longtemps figure de parent pauvre dans ma belle-famille.

Un vieillard aigri

À une date inconnue, peut-être quand il fut veuf, l'ambition était venue à Jean, et il s'était « mis à son compte » comme chauffeur

de taxi, peut-être en 1931 à cause de la crise et du chômage :

Le Figaro (Paris. 1854) 

1931/10/07 (Numéro 280)

Chauff., 19 ans maison, dem. pl. Sér. réf.
Jean COLLINOT, 25, rue Demours, Paris.

Il se mit en ménage avec « tante Hélène », une mince rousse aux traits fins, timide et effacée, plus jeune que lui de vingt cinq ans, et qui resta sa compagne (qu'il n'a jamais épousée) jusqu'à la fin de ses jours. Il se montrait froid, ironique et distant vis-à-vis de ses petits-enfants qui n'éprouvaient pour lui pas plus de sentiments qu'il n'en témoignait à leur égard, et la rupture qui intervint en 1942 entre son fils et lui ne les a pas affectés. Cette brouille eut une double cause : d'une part, le père manifestait à l'égard de son fils, qui réussissait mieux que lui dans la vie, et l'avait embauché dans son commerce au début de la guerre, moins pour le seconder que pour venir en aide au vieux, une jalousie malade, le traitant de fainéant parce qu'il était fonctionnaire et de profiteuse parce qu'il était commerçant. Surtout, il se déclara pétainiste convaincu et, sans doute par défi, se fit grand admirateur des Allemands, de leur « ordre » et de leur discipline, au point que Lucien qui avait conservé toute sa vie un pistolet sans doute rescapé de la guerre de 14, eut peur qu'il ne le dénonce et crut devoir changer la cachette où il avait dissimulé son arme. La coupe était pleine : une des expressions favorites de Lucien était : « Il a chié dans mes bottes ! » Cela valait condamnation sans appel ni amnistie. Le vieux se brouilla à la même époque avec les Roullot, Anna ayant eu l'imprudence, pour aider son frère, de lui faire louer la maison contiguë à la leur. Ainsi le frère et la sœur vécurent-ils jusqu'à leur mort en voisins, mais sans plus jamais s'adresser la parole. Le couple devait vivre très chichement d'une retraite misérable et des produits du grand jardin et d'un vaste poulailler. Après cette double rupture, lors de leurs fréquentes visites à Combs-la-Ville, ses petits-enfants détournaient la tête pour éviter son sourire ironique, si d'aventure ils le rencontraient.

Une fois il passa chez son autre sœur, à Mhère : Maria insista pour que le René, qui avait seize ans, l'embrasse, ce qu'il fit de mauvaise grâce, et leurs relations s'arrêtèrent là.

Ton troisième enfant, dont tu ne parlais jamais, est mort dix ans après toi dans la solitude, à l'hôpital, en 1958, fâché avec ses trois fils. La mairie de Combs-la-Ville n'a conservé aucune trace de son passage.

Maria Colinot (17/08/1880-19/02/1973), épouse Lavault

L'éducation

Tu lui as donné le jour trois ans après le Jean. Tu lui as donné aussi la formation que tu avais reçue, c'est-à-dire qu'elle apprit, en deux années scolaires grevées de nombreuses absences quand elle devait prêter main-forte aux travaux des champs, à lire et à écrire : intelligente, elle aimait l'école, apprit à lire couramment et écrivait de même, sans que sa plume hésite, mais non sans fautes d'orthographe et dans un style oral. Tu lui fis aussi apprendre la couture auprès d'une femme du pays, et elle pratiqua ce métier toute sa vie, réservant sur le tard son art à l'habillement de sa famille.

Le mariage : famille Lavault

Échaudé par l'histoire malheureuse de Louise, son père décida de la marier de bonne heure. Un ouvrier forgeron, beau gaillard qui avait fait son service dans les cuirassiers et était employé à Montreuillon, à huit kilomètres de chez eux, fit l'affaire et le marché fut vite conclu : on construirait pour les jeunes époux une salle indépendante, à gauche de celle des parents, et une forge à l'autre bout de la maison, à droite de l'écurie. Henri Lavault épousa en 1898 la Maria et vint vivre entre elle et ses parents le reste de son âge au Pont de Planchereau. Son père, Jean Lazare Lavault, maçon à Château-Chinon-Ville, avait cinquante-quatre ans et assistait à la cérémonie. Sa mère Jeanne Content, qui avait tenu une épicerie, était morte le 4 juillet 1895. Tous deux ne s'étaient intéressés qu'à l'avenir de leurs filles.

Les noms de Lavault et Delavault (ceux qui habitent en aval) sont très courants au Morvan et dans son pourtour. Toutefois, les

souvenirs de cette famille ne remontent pas au-delà de 1844.

Henri Lavault (22/12/1870-07/07/1957)

Henri Lavault, ton gendre, est né à Vaucoret près de Château-Chinon où il fit ses débuts à onze ans comme « clerc aux hypothèques » selon ses dires, et plus probablement comme « petit clerc », ce que Balzac appelait « saute-ruisseau ». Il abandonna bientôt cette profession, dont il se montrait très fier, pour celle de forgeron et maréchal-ferrant, qu'il apprit à Chassy à l'initiative d'un de ses oncles : l'apprenti couchait dans le fenil. De sa famille il ne devait fréquenter que Fernand Lavault, sa femme et leurs deux filles, Alice et Régine. C'était son cousin et il devint plus tard le parrain de son fils, Roger, et le père de plusieurs enfants. De la Grande Guerre, il avait rapporté une jambe de bois. Sur une première carte conservée par la famille, il indique qu'il travaille « chez Monsieur Gervais, au bas Chaillot par Nangis, Seine et Marne », a six bœufs et est bien payé : « 65 francs nourri toute l'année et 105 francs le mois de la moisson ». Sur la seconde, qui vient de Rouen, il est amputé, en uniforme, et se dit en bonne santé...

Les travaux et les jours

Le jeune couple se mit courageusement à l'ouvrage, Henri menant de front la culture sur ton petit domaine et son métier de *mé-ï-ssan*, où il déploya beaucoup de talent et d'initiative : il forgea entièrement de ses mains les premiers brabant de sa commune, après avoir simplement observé son modèle ; le brabant remplaça bientôt la dombasle, charrue de bois issue de la primitive araire, mais munie d'un soc et d'un versoir de fer ; toutes deux ne faisaient guère que gratter la terre. Le brabant est au contraire une charrue de construction complexe, tout en fer, à deux coutres, deux socs, deux versoirs et deux roues, qui était tirée, dans les terres légères du Morvan, soit par deux chevaux, soit par quatre vaches et un âne ; on la retournait au bout du sillon, pour changer de soc, et on reprenait la marche en sens inverse pour creuser un nouveau sillon.

Maria, cependant, te prêtait son aide dans tous les travaux, et prenait soin avec toi de Lucien, ton petit-fils et des deux autres

petits garçons, Pierre et Georges, dont vous vous partagiez l'hébergement. Sa réputation de couturière dépassait les limites de la commune, et elle eut plusieurs apprenties, qui mettaient beaucoup de gaité dans la maison.

Bien décidés à fonder une dynastie, ton gendre et ta fille étaient tout acquis à la politique de l'enfant unique, qui devait stopper net et pour longtemps la croissance de la population française, et ils attendirent huit ans pour mettre en chantier celui qui serait leur seul fils et leur unique héritier. Fernand Roger Lavault, dit Roger, fut l'objet de tous leurs soins. Il ne fut pas gâté comme le sont les enfants des villes, mais fut placé en pension à Corbigny jusqu'à l'âge de quatorze ans, c'est-à-dire deux ans au-delà de la scolarité obligatoire, après quoi il revint à la maison et apprit le métier de son père. C'était du reste, comme lui, un beau et solide gaillard doté d'une nature droite et heureuse.

Acquisitions territoriales

Dès qu'ils t'eurent arraché le sceptre, tes enfants réalisèrent des projets dispendieux que tu avais toujours freinés. Écornant fortement vos économies, ils agrandirent le domaine familial en défrichant la parcelle de forêt qui devint le champ des *Coupes*, en achetant d'un côté le pré de *Gautereau*, à demi-marécageux mais qui reculait leurs frontières sur la droite et, à gauche, un grand champ séparé des leurs par celui où se trouvait l'étang tragique qui resta pour leur malheur hors de leur portée, le boucher de Mhère l'ayant acquis à prix d'or. Ils y ajoutèrent des terres plus lointaines, les *Brées*, ainsi que le vaste champ de *la Fosse*, au croisement des routes de la Croix-Milan.

Les bâtiments

La *mâ[y]on* s'était augmentée à leur mariage de :

La salle

C'était la pièce principale des maisons paysannes. On y entrait directement de la cour et les poules y faisaient de fréquentes incursions. Dans les maisons plus soigneuses, comme au Courtillot, le seuil était protégé par une petite barrière, « le *prône* ». Le mot *prône* désigne, en français, la grille qui sépare le chœur de

la nef dans une église, et par suite le sermon qu'on prononçait de cet endroit. Mais le patois l'emploie au sens étymologique (latin *protinium*, grec *pro thura*, devant la porte) pour désigner la petite barrière qui interdisait l'accès de la maison aux poules et retenait les enfants quand on laissait la porte ouverte. À l'origine, il y eut sans doute quelque plaisanterie de clerc : à Mhère, on appelait plaisamment Cadet « le ministre », suivant l'exemple d'un ancien curé, sans comprendre l'origine de ce savant jeu de mots. La *salle* était meublée au minimum d'une grande table et de bancs, d'une maie, d'une cuisinière de fonte, d'une horloge et comme à Mhère et au Courtillot, d'un ou deux lits. Le plafond était fait de belles poutres, souvent noircies par la grande cheminée. C'était du moins (mais sans alcôve) l'équipement de la salle dans les années 1940. Peut-être, en ton temps, parents et enfants dormaient-ils ensemble, tête-bêche, dans un grand lit, comme faisaient des Palestiniens de Jérusalem qui reçurent le René en 1965.

La cuisine

Sa porte, au fond de la salle et entre les deux lits, était surmontée, dans un cadre, du chromo saint-sulpicien du Sacré-Cœur, un Jésus un peu efféminé quoique barbu, vêtu d'une robe bleue et d'un manteau rouge, qui désignait de son index son cœur saignant et gros comme ça, et qui leur fut vendu par l'un des derniers colporteurs. La cuisine était une assez grande pièce rectangulaire éclairée d'une seule fenêtre et munie d'une porte qui donnaient *por darré*. On y trouvait à gauche une grande cuisinière de fonte noire qu'on chauffait au bois ; on posait marmites et casseroles sur quatre trous circulaires qui pouvaient être obturés partiellement ou complètement, selon l'intensité de cuisson désirée, par un jeu de couronnes concentriques de fonte. Sous la fenêtre était disposée une grande table, entre la porte (à gauche) et une sorte d'évier grossier en pierre sur lequel était posé en permanence un grand seau d'eau fraîche. Dans le mur de gauche on avait aménagé un grand four à pain. Sur le carrelage traînaient en permanence toutes sortes d'ustensiles, d'outils et de récipients.

La chambre

À gauche de la *salle* ils construisirent une grande chambre donnant sur la route, avec une grande croisée, l'impôt sur les portes et fenêtres qui fit tant de tuberculeux ayant disparu en 1926. Mais ils n'habitèrent jamais cette pièce, qui ne servit longtemps qu'aux grands banquets du 15 août, quand accouraient les Parisiens.

Les bâtiments d'exploitation

À droite, après la grange et l'*écurie* qui accueillait désormais quatre vaches, ils agrandirent la forge et y ajoutèrent un hangar couvert de tôles et fermé par une porte coulissante, où l'Henri entreposait ses réserves de fer. Depuis longtemps, l'ardoise avait remplacé le chaume pour les autres toits.

Mariage de Roger

Le mariage de Roger vint couronner leur œuvre. À ce prince qui hériterait un jour de leur royaume, il fallait une riche héritière. Aussi ta fille et ton gendre arrangèrent-ils pour leur fils unique un beau mariage qui condamna ce dernier, jusqu'à la fin de ses jours, à exploiter simultanément deux domaines : le sien, à Mhère, et celui de sa femme, dans la commune voisine de Vauclaux ; c'était le Courtillet, distant de six ou sept kilomètres qu'après la guerre il parcourut matin et soir en compagnie du René, à la belle saison, dévalant sur leur bicyclette, en roue libre, une pente de plus de trois kilomètres à l'aller, et la remontant à grand effort au retour, fourbus par leur journée de travail. L'élue, Ernestine Girard, sortait tout juste d'une longue dépression consécutive à la mort de son père, en 1930, qui avait irrémédiablement interrompu ses études et mis fin à son ambition de devenir institutrice. Elle apportait aussi en dot d'autres belles espérances, qui devaient se concrétiser plus tard. Elle dut quitter sa mère pour vivre chez ses beaux-parents, au Pont de Planchereau, où l'attendait une chambre toute neuve avec un grand lit, une table de toilette avec broc d'eau, cuvette et seau hygiénique assortis, et des tableautins pastel représentant des Pierrots et des Colombines enamourés qui se balançaient au clair de lune... La fenêtre, qui donnait *por darré*, était, curieusement, garnie de barreaux. On y

accédait en traversant l'autre chambre, plus grande, qui la séparait de la *salle* où dormaient les beaux-parents. Elle dormit pendant la guerre dans la grande chambre et son mari l'y rejoignit à son retour. Ils la laissèrent à Paulette après ta mort, car ils prirent alors ta place, la chambre aux barreaux demeurant inoccupée.

La guerre et ce qui s'en suivit

Les premières années de cette union furent heureuses. Roger Lavault était un solide forgeron, gai, sobre et courageux. Ernestine avait aussi de la gaité et du courage. En mai 1938 naquit une petite fille, Paulette, que son père dut quitter à la mobilisation, l'année suivante, pour près de cinq ans. De son mari, il ne restait à Ernestine qu'une petite photographie sépia prise en plan rapproché qui le représentait en grand uniforme, une fillette et des beaux-parents exigeants et autoritaires qui s'efforcèrent de la garder sous tutelle jusqu'à la fin de leurs jours.

Les vieux, pour leur part, firent face courageusement à cette épreuve, quand une lettre leur apprit que Roger était prisonnier en Allemagne. Henri, que son âge avait dispensé du front pendant la première guerre mondiale qu'il passa à Bourges, dans les arsenaux, avait soixante-dix ans, et la Maria en comptait soixante-deux en 1940. Pourtant, ils n'eurent plus qu'un but dans la vie : préserver l'outil de travail, afin que la vie reprenne comme si rien ne s'était passé si leur fils leur revenait.

Un brave homme

En 1942, ton gendre avait certainement perdu plusieurs centimètres de sa taille qui lui avait valu de servir dans les cuirassiers, Il avait un beau visage régulier, de fières moustaches qu'il suçotait après avoir bu un canon, des yeux bleus bien francs. En toutes saisons il portait une chemise à manches longues jamais retroussées, boutonnée jusqu'au col, des pantalons de drap bleu ou en velours côtelé marron, achetés avant guerre, et dans lesquels il flottait, et une veste assortie à gros boutons de cuivre représentant du gibier, avec parfois un gilet. Sa tête était toujours couverte d'une casquette ou d'un grand chapeau de paille, et il ne portait guère que de gros sabots de bois : ceux du dimanche

étaient peints en noir. La nuit, il ôtait veste et pantalon, gardait sa chemise qui lui tombait sur les genoux, et se coiffait d'un bonnet pointu de coton blanc surmonté d'un pompon qu'il appelait son « casque à mèche ».

Il était d'une extrême douceur avec les enfants à qui on ne l'a jamais vu donner une claque ni adresser une réprimande. Il était normal, en ce temps-là, de demander aux enfants de participer aux travaux de la terre, comme à ceux de la boutique ou de la maison, ce dont les parents ne se privaient pas. Mais au Morvan, pendant des années, le René se refusa à la plupart de ces corvées. Aller chercher de l'herbe pour les lapins ou atteler l'âne, c'est à peu près tout ce à quoi il s'abaissait, mais il était carrément réfractaire aux rudes tâches de la fenaison, de la moisson, de la récolte des pommes de terre et des betteraves, malgré les lamentations de ta fille qui se désolait de le voir se réfugier dans la lecture, et les moqueries de son grand-oncle Lavault : « *T'ai don du sang d'elmèce ?* ». Ce fut pourtant la lecture qui le tira de cette apathie : à douze ans, ayant lu *Belliou la Fumée* de Jack London, il s'identifia si bien à ce héros qu'il décida d'étonner comme lui son entourage lors des prochaines vacances. Du jour au lendemain c'en fut fini de sa réputation de fainéant. Il rendit plus tard pendant tout l'été, jusqu'à son dernier séjour (il avait vingt-deux ans), les services d'un ouvrier agricole, ce qu'il devait bien à cette famille.

Mais son oncle Robert acceptait de plus en plus mal qu'il ne vienne chez lui que lorsqu'il n'y avait pas de gros travaux urgents au Pont de Planchereau. Il finit, lors de son dernier séjour, par vouloir le convaincre qu'il était « exploité » alors qu'il prenait grand plaisir à apporter son aide à des gens qu'il aimait et à témoigner ainsi de sa reconnaissance. Il en toucha sans doute deux mots, alors, à la Maria.

Un matin, comme il écrivait une lettre, après le petit déjeuner, sur la grande table de *la salle*, le René vit sa pauvre tante ouvrir d'un air mystérieux la grande armoire qui avait pris la place de son premier lit, soulever une pile de draps et en extraire un

portefeuille d'où elle sortit en soupirant un gros billet qu'elle posa près de lui, disant, les larmes aux yeux, qu'il l'avait bien mérité et qu'elle tenait à le récompenser. Naturellement, il refusa tout net, lui rappelant tout ce qu'il lui devait, mais rien n'y fit, et il fallut accepter, à sa grande confusion.

Le père Lavault craignait tant que son neveu se *diffameusse* qu'il lui interdisait pratiquement de toucher à tout autre outil que la poignée du soufflet et la manivelle de la meule, si bien qu'il contracta une aversion définitive pour tout ce qui ressemble à un atelier. Obligé de maintenir la forge et les cultures pendant la captivité de son fils, et affligé d'ulcères variqueux qui le contraignaient à bander fortement ses jambes, l'un de ses mots favoris était : « *Hèle mon Djeu, qu'è faut souffré !* » et il se vengeait de ses malheurs en traitant ses bêtes avec une rare brutalité, et en injuriant sans fin sa femme et sa bru, qui étaient ses seules auxiliaires dans tous les travaux de la forge et des champs : il les traitait de « *couennes de lard !* » et si elles lui demandaient de réparer quelque outil s'écriait, exaspéré : « *Vous aivez des maingn's du gros Djabe !* »

Ses jurons étaient son autre exutoire. il commençait par un classique « *Nom de Djeu de Bon Djeu* » et continuait par « *de vingt djeux, de cent djeux, de mille milliards de djeux !* » Le René a compris longtemps après qu'il invoquait sans le savoir le Vin et le Sang de Dieu. On jurait pour exprimer comme lui sa colère, mais aussi la satisfaction que procure le devoir accompli, sans penser au blasphème ; un gamin pouvait jeter crânement à ses camarades en sortant du confessionnal : « *Nom de Djeu d'Bon Djeu, me v'lai confessé !* »

Le curé, épouvanté par les blasphèmes des paysans, leur avait recommandé jadis de jurer par le nom de leur femme. Las, celle de ton gendre s'appelait Maria, et le remède eût été pire que le mal car les Morvandiaux, comme les Napolitains, éprouvaient bien plus de respect pour la mère que pour le fils !

Pourtant, l'Henri ne manquait pas de sujets de consolation. En 1939, quand la guerre avait éclaté, il eut un coup de génie : alors

que tout le monde faisait le gros dos et cachait son bas de laine, il dit à sa femme : « *èzente, èzente !* » et fit provision de tout ce qui allait manquer, à commencer par le fer, ce qui lui permit de continuer à ferrer et à forger pendant cinq ans.

Il en tira la conviction qu'il possédait un véritable don, qui ne s'appliquait pas aux petites choses, mais aux grands cycles. Comme tout paysan dont la vie était façonnée par la succession immuable des saisons, il croyait d'instinct à l'éternel retour. Bien qu'il ait connu la grande pauvreté, et ait été élevé dans le souvenir de temps plus malheureux encore, il ne pouvait croire au progrès, et son thème favori était : « *I seu trop vieux pour le vouèrre, mais vous la verrez, la Grrrande Misèrre !* ». Celle-ci se manifesterait avant tout par une « *Grrrande Famine !* » et, sur ses vieux jours, il ressassait inlassablement ce thème.

En revanche, il riait aux larmes quand on lui disait que nous irions bientôt sur la lune, événement qu'il n'a pourtant pas manqué de beaucoup...

Il avait d'autres consolations, outre ce don de prophétie qu'il s'attribuait en toute candeur : son passé glorieux dont il parlait souvent, et avec complaisance, en rappelant les belles pages, pour l'édification de son auditoire, et le lien presque féodal qui l'unissait à une bonne partie des villageois d'alentour, du fait de sa compétence, qui était réelle, de son âge, dans une société qui respectait profondément les vieillards, et d'un indéniable charisme, qui faisaient qu'on venait de loin pour lui demander conseil et qu'on écoutait avec déférence ses vaticinations.

Naïf, il croyait fermement aux sorcières et aux revenants, ne tolérait pas qu'on s'en moque, mais ne les craignait pas. Au lieudit « *le Roucheau Mignard* », la route de Mhère à Vauclaux, qui franchit ce ruisseau à la limite des deux communes, était bordée en ce temps-là d'un bois de sapins sombre, et parfaitement sinistre. Aussi le disait-on hanté par « *l'hon-me blanc* », un mystérieux chevalier tout revêtu de blanc et pourvu d'une monture à la robe de neige. Une nuit que l'oncle Lavault rentrait d'un mariage bien arrosé, assis dans sa carriole entre ta fille et ton amie, la *Gémie*,

celle-ci évoqua le fantôme en tremblant. L'Henri se dressa fièrement sur sa voiture et, poing tendu, défia l'enfer :

« *Qu'è veune, (Qu'il vienne) l'hon-me blanc, qu'è veune !* »

Comme il était en procès avec le boucher de Mhère, le René allait à bicyclette à la veille de chaque 15 août à Montreuilon, bourg distant de huit kilomètres, acheter de la tête de veau qui était à peu près la seule dépense de boucherie de son ménage (pourtant, on allait en de rares occasions à la boucherie de Mhère, mais pour des achats de moindre importance, comme le saucisson de la moisson). Une année, la Maria, en vérifiant la monnaie que le gamin lui rendait, trouva une différence de quelques sous, qu'il avait peut-être perdus en route et, folle de colère, l'accusa de les avoir volés. Une fouille en règle n'ayant rien donné, elle le relâcha, non sans lui rappeler que « *Qui vole un œuf vole un bœuf* ». Il avait dix ou onze ans et s'enfuit en pleurant cacher sa honte dans un bouquet de *varnes* qui se trouvaient *por darré*, à la queue de l'étang. Le hasard voulut que son oncle s'y trouvât, occupé à réparer une clôture. Il lui demanda la cause de son chagrin et le consola en lui disant qu'il ne fallait pas prendre trop au sérieux les récriminations des *fones*. En rentrant, il suggéra habilement que l'erreur pouvait bien venir de la bouchère, ce qui fit soupçonner à ta fille que la commerçante avait sciemment volé un enfant innocent, et lui procura une espèce de délectation amère. Cet homme bon fut pourtant, à son insu, l'instrument docile des volontés de sa femme qui ne lui accorda jamais une minute de repos.

Le procès

Le boucher de Mhère, Cordelier, était l'ennemi mortel des Lavault du Pont de Planchereau. C'était un grand et très gros homme, fort congestionné, autoritaire et à l'air mauvais. Il avait acheté avec un pré l'étang où le Phili s'était jadis noyé, et désirant s'en faire un lieu de pêche, avait construit une retenue qui privait d'eau les prairies en contre-bas. Ce fut l'occasion d'un procès interminable qui ne profita qu'aux gens de justice, qui se déplaçaient volontiers en ces temps de disette et repartaient

chargés des épices que les deux parties ne manquaient pas de leur offrir pour se les concilier. Tout devait se conclure avec la fin du rationnement par un jugement de Salomon : le boucher gardait sa digue, mais devait laisser passer l'eau. Privé des joies de la chicane, il mourut bientôt et fut inhumé sous un monument de marbre qui pouvait passer pour superbe dans ce village. La Maria dit en guise d'oraison funèbre sur la tombe imposante qu'il s'était préparée : « *Tu vouès, el ot ben corrigé !* »

Il avait réduit sa femme à la condition d'ilote, et sa fille Marcelle, qui allait à l'école avec le René, avait hérité de son mauvais caractère, mais devait filer doux. Ils étaient d'ailleurs bons copains. Un jour, effrayée par une vieille ivrognesse, *la Moutonne* (c'était ordinairement un nom de vaches), qui lui barrait la route de Mhère, elle fit appel à lui pour l'aider à passer. Courageux, mais pas téméraire, il lui fit faire un détour par les prés... Marcelle est morte en 2006.

Une méchante vieille ?

À Maria, on aurait pu appliquer, sur ses vieux jours, le proverbe espagnol :

« *El perro del hortelano, que ni come las berzas, ni las deja comer.* »

Comment parler d'elle avec équité ? Car ce fut une bonne tante que ses neveux aimaient et à laquelle le Lucien, ses frères de lait et son fils aîné étaient également très attachés. Elle prit soin de ce dernier pendant la guerre alors qu'elle avait bien d'autres soucis, et lui dit même qu'elle le garderait quand, en 1944, le bruit courut que les Allemands avaient fait sauter Paris, et qu'on eut lieu de craindre que ses parents aient disparu. Pourtant Paulette, sa petite-fille, la comparait à la *Genitrix* de Mauriac, et ce qu'elle dit d'elle au René lui a dessillé les yeux ; des souvenirs oubliés lui sont revenus, qu'il a dû réinterpréter avec son expérience d'adulte.

Cinéaste de génie et incorrigible naïf qui passa, avec ardeur, de la foi stalinienne à la foi maoïste, Joris Ivens l'a campée dans une belle fable à la gloire de la Révolution chinoise, *Comment Yukong déplaça les montagnes*, en 1976. C'est une vieille paysanne chinoise, peau jaune et ridée, les yeux bridés, le corps alerte et décharné,

qui est donnée en exemple, entourée du respect et de l'affection de fraîches jeunes filles. C'était le portrait en pied de ta fille Maria et, du physique de ce lointain sosie, on pouvait sans peine déduire le caractère. Car ceux qui eurent affaire à elle sur ses vieux jours savaient quelle cruauté et quelle volonté de pouvoir cachait son bon sourire, et avec quel machiavélisme elle régnait sur sa cour.

Sa cruauté, elle l'exerça sans frein contre sa bru, pendant la guerre. Elle la fit travailler comme une esclave, et épia jalousement tous ses faits et gestes : un dimanche où Ernestine avait emmené le René au Courtillot avec sa fille, ils rencontrèrent en se promenant dans les champs son cousin, Ernest Léger, qui était régisseur de la ferme voisine de Montbaron. Les deux jeunes gens s'embrassèrent et échangèrent quelques nouvelles avant de se séparer. Très impressionné par ce garçon qui jouait les *gentlemen farmers*, le René eut la naïveté d'en parler avec admiration à son retour. Sa tante le prit à part et l'interrogea longuement sur la rencontre des deux cousins, leurs attitudes et leurs paroles. Surpris et un peu gêné par son insistance, il répondit de son mieux – étant aussi innocent que l'avait été leur conduite – et s'empressa d'oublier. Dans son dos, elle suggérait qu'Ernestine était malade, « *faisait de la neurasthénie* ». Le docteur Pouget lui avait appris ce mot savant. À vrai dire, il y aurait bien eu de quoi !

Voyant le mal partout, elle ne cessait de s'indigner vertueusement de toutes les faiblesses qu'elle découvrait ou imaginait : « *Ô, qu'i veux mau è cè !* » répétait-elle, soupçonnant la belle-mère de son fils de complot contre son pouvoir, instillant autour d'elle le doute et la zizanie par ses insinuations venimeuses, dressant le père contre le fils, le fils contre sa fille. Elle jalousait les citadins et leurs loisirs : « *Eh ! les heureux...* », disait-elle, mais, comme le chien du jardinier, elle empêcha de toutes ses forces ceux qu'elle gouvernait de goûter à ce bonheur. Elle tenait table et maison ouvertes pour sa famille, mais elle disait du mal de presque tous ses parents, et quelquefois leur en souhaitait, n'épargnant guère que sa sœur Anna, leur frère Jean et Lucien, le fils de ce dernier. D'où lui venait tant de fiel ? De quelles frustrations ? Dans sa jeunesse, elle

avait enseigné la couture à de nombreuses apprenties qui lui gardaient un souvenir fidèle. Quand s'était produite la cassure ? Elle a emporté son secret avec elle...

Luttes pour le pouvoir

Tu as été payée pour savoir que, dans la famille paysanne, le pouvoir était très convoité et appartenait au plus fort ou au plus rusé. L'oncle Lavault aimait à répéter en guise de défi « *Qui ç'ot l'mâtre, ichi ?* ». Il ignorait que de longue date sa réalité était exercée par la Maria, qui le manœuvrait à sa guise, et qui veillait âprement à le conserver. La longue captivité de son fils lui assura une domination sans partage sur sa belle-fille, qu'elle surveillait étroitement et traitait en servante. Elle amena son mari, âgé de plus de soixante-dix ans en 1940, à mener de front la forge et les cultures, malgré ses ulcères variqueux qui le faisaient beaucoup souffrir, avec seulement l'aide de ses deux *fones*, qui se dépensaient sans compter. Aussi, quand Roger fut de retour, eut-elle beau jeu de s'opposer au projet de sa bru qui voulait qu'il suive le conseil de l'oncle Roullot : capitaliser comme l'avaient fait le Lucien et lui ses années de service en s'engageant dans la gendarmerie.

Il faut dire que les gendarmes étaient très populaires chez les paysans, dont ils étaient issus. Ils savaient leur parler et, au besoin, accepter un canon. Un jour, comme deux d'entre eux discutaient avec l'oncle Lavault et deux de ses clients, l'un de ces derniers leur dit :

« *È n'sont point gâtés, è Château-Chinon, d'vous avoèr chez eux !*

– Les renards ne chassent pas près de leur terrier » répondit Pandore.

Pour Ernestine, ç'aurait été secouer le joug, s'affranchir d'un travail d'esclave, habiter une petite ville... Maria fit valoir combien les vieux parents avaient peiné pour lui assurer « *une situation* », et triompha sans trop de peine du caractère trop faible de son fils. Elle éprouvait une haine profonde pour Mme Girard, qui avait autrefois nourri l'espoir de voir son gendre s'installer chez elle, comme c'était la coutume. Un soir, Ernestine étant absente, elle fit fouetter Paulette par son père pour lui faire avouer ce qui

s'était dit entre sa mère et son autre grand-mère au Courtillot parce que le quincaillier de Lormes, qui prenait sa retraite, avait offert à Roger et Ernestine de prendre sa succession. La pauvre petite, à genoux sur le carrelage, affirmait n'avoir rien entendu et hurlait préventivement à chaque coup de ceinture. Le bon Roger mit presque aussitôt fin à une action si étrangère à son caractère. À cette occasion, l'oncle Lavault menaça de les déshériter ! La pauvre Ernestine fit plus tard la réflexion qu'ils auraient mieux fait de renoncer à cet héritage...

Roger fit pourtant quelques efforts pour prendre les rênes à son tour. L'enjeu était réel. La guerre avait fait régresser l'entreprise familiale, comme toute l'économie de la nation, vers le XIX^e siècle. Ses premières victoires furent symboliques : achat d'un poste de soudure autogène pour la forge et de la jument Rachel, creusement d'un nouveau puits. Mais ces réformes se heurtaient à de fortes résistances. Le René demanda un jour au père Lavault pourquoi, à son âge, il travaillait tant, n'avait-il pas bien mérité de prendre quelque repos ? Il répondit que s'il ne gagnait pas son pain il serait traité « *comme un chien* », et qu'il ne serait plus « *le maître* ».

Bref, ta fille Maria ne passa la main, comme toi, que quand elle fut devenue veuve. Il faut ajouter que ses enfants la traitèrent toujours avec respect et humanité. Parvenue presque à ton âge elle mourut d'une longue maladie, entourée des soins de sa bru. La bonne Ernestine racontait, les larmes aux yeux, qu'elle lui avait dit que sa propre fille n'aurait pas mieux pris soin d'elle.

Anna Colinot (1885-1955), épouse Roullot

Louis Roullot

La présence d'une famille Roullot est attestée à Brassy dès 1792, et plusieurs Roullot figurent sur le monument aux morts, sans que l'on sache s'ils étaient apparentés à mon grand-oncle.

Louis Roullot (originaire d'Enfer, né en 1878, et mort à Combs-la-Ville en 1958) a exercé le dangereux et dur métier du flottage : il s'agissait, en sautant d'un tronc à l'autre, armé d'une longue gaffe, de pousser et maintenir dans le courant les troncs d'arbres

abattus dans les forêts du Morvan, de les y réunir, de les maintenir en « trains » et de les convoier, via l'Yonne et la Seine, jusqu'à Paris. Notre hymne national, *La Morvandelle*, célèbre

*« ... nos clairs ruisseaux et la forêt si belle,
La truite aux bords légers dans les roseaux fleuris,
Et notre bois flottant qui vogue vers Paris ! »*

L'été, il travaillait comme galvacher dans les fermes de la Brie, c'est-à-dire qu'il s'y louait avec ses bœufs. À vingt ans, il a déjà la magnifique chevelure blanche qu'il gardera jusqu'à la fin de ses jours. Après un service militaire de trois ans, auquel s'ajoutera plus tard la guerre de 14-18, il épouse ta fille, Anna Colinot en 1902.

La réussite

Il s'est engagé dans la police parisienne, et c'est sans doute lui qui a convaincu plus tard le Lucien, mis à pied pour fait de grève aux chemins de fer, de l'y suivre. Elle tient un petit restaurant, fait de bonnes affaires. Une carte de Corbigny leur est adressée par une inconnue, rue Tournefort. Ils prennent leur retraite très tôt – lui peut faire valoir au moins huit ans de service auxquels s'ajoutent ses campagnes – avec leur fille Marcelle, élevée comme une demoiselle, dans une belle villa de meulière entourée d'un très vaste jardin qu'ils ont fait construire à Combs-la-Ville, rue Sermonoise, entre une voie résidentielle et la plaine de Brie, à l'infini...

Un deuil sans fin

En 1928, Marcelle, vaincue par la tuberculose, meurt à l'âge de vingt ans, tout comme, jadis, la sœur de son père. Désespéré, le couple s'enferme dans le culte morbide de la jeune fille : sa chambre est transformée en chapelle, aucun objet ne doit être déplacé. La grande affaire de chaque jour est la visite au cimetière, qu'on prépare dès le matin. Le cercle de leurs relations se rétrécit au Lucien, considéré comme un fils adoptif, et dont seules les filles, Solange et Denise, sont autorisées à pénétrer dans le sanctuaire de la chambre de Marcelle, au frère d'Anna, Jean, qui s'installe avec sa jeune femme, grâce aux Roullot, dans la maison

voisine en 1941 et se brouille bientôt avec eux définitivement, et à leur neveu Ernest Thomas, puis aux voisins de la villa d'en face, les Harlay, des coiffeurs de Choisy-le-Roi qui vont exercer sur ces vieillards inconsolables une influence bénéfique en essayant de les distraire de leur chagrin, sans parvenir à leur faire abandonner leurs rites.

À la belle saison ou par de belles journées, Lucien et sa famille leur rendaient visite, assurés de recevoir un accueil très chaleureux. Sans voiture, c'était alors une expédition qui prenait deux bonnes heures : il fallait prendre le métro à l'Étoile et le train à la gare de Lyon, et de la gare à la villa les visiteurs devaient encore parcourir plus de deux kilomètres à pied. Au coup de sonnette, l'oncle et la tante apparaissaient en haut de l'escalier pour les accueillir. Les enfants couraient tout droit à la cuisine, très grande, qui donnait à l'arrière, sur le potager, et tante Anna leur offrait un grand bol de café au lait, après quoi ils allaient retrouver leur oncle Roullot qui avait déjà repris ses travaux : « C'est pire qu'une ferme ! » aimait-il à dire, et en effet son poulailler et ses quatre mille mètres de terrain (sur lesquels deux autres maisons ont été construites depuis) l'occupaient à plein temps. Le déjeuner, long, copieux et délicieux, car Anna était, comme toutes les femmes de la famille, un cordon bleu, et puisait largement dans les ressources fraîches du jardin, pouvait commencer. On trouvait encore le temps de faire une promenade jusqu'à la route de Brie-Comte-Robert ou sur les bords de l'Yerres, où l'on cueillait en saison de savoureuses framboises. Vers dix-sept ou dix-huit heures, on reprenait le chemin de la gare. Ces journées se situaient nécessairement le lundi en période de vacances. Les Harlay venaient déjeuner, et souvent rendaient l'invitation. C'était un couple sans enfants, lui assez mince et rougeaud, elle très forte et exubérante ; ils gagnaient beaucoup d'argent, jouaient à cinquante ans aux jeunes amoureux, et trompaient leur ennui comme ils pouvaient, entreprenant constamment de nouveaux aménagements de leur maison de campagne.

Combs-la-Ville devint aussi le lieu de vacances habituel de Solange et de Denise quand la période de Brassy fut close, après la mort de Marraine. Le René n'y a fait qu'un séjour de convalescence, au printemps 1948, une petite lésion pulmonaire, qui n'eut pas de suites, ayant été détectée au moment où sa cuti devint positive. Le médecin lui avait ordonné beaucoup de repos, une bonne nourriture et de longues promenades. L'oncle et la tante dormant au rez-de-chaussée dans une grande chambre située à droite en entrant, sans doute l'ancien salon, face à la salle à manger, on lui attribua l'une des chambres du premier étage où il devait faire grasse matinée et sieste, qu'il occupait par d'abondantes lectures, mettant à contribution la petite bibliothèque de la maison : il en a retenu deux titres, un bizarre roman-fleuve inspiré d'Alexandre Dumas, *Le Fils de Monte-Cristo*, qui lui parut très érotique, et une *Histoire de l'Antiquité...* Au cours de ses promenades, il découvrit que la plaine, avec ses lointains horizons, ses ciels immenses et ses champs que parcourait l'ombre des nuages, pouvait présenter des paysages aussi émouvants que son cher Morvan... Le soir, pour faire plaisir à ses hôtes, il jouait avec eux jusqu'à dix heures à la canasta. Il les accompagna un jour dans leur pèlerinage sur la tombe de leur fille et du père de son oncle, mais ce fut à sa demande, alors que ses sœurs étaient systématiquement associées à cette cérémonie, peut-être parce qu'on ne voulait pas les laisser seules.

Vers 1950, leurs économies ayant fondu avec l'inflation, les Roullot se virent obligés de mettre leur maison en viager. Ils suppliaient le Lucien, qu'ils adoraient, de faire cette acquisition : ils lui feraient cadeau du bouquet et lui demanderaient moins qu'à un étranger. Il refusa, disant que dans cette période incertaine il devait racheter ses marchandises plus cher qu'il ne les vendait, et qu'il s'inquiétait pour sa santé, car il était sujet à de fréquents malaises dont les médecins ne connaissaient pas la cause : c'était en fait sa maladie de cœur qui se déclarait, mais on ne le sut que beaucoup plus tard. En réalité, pourtant, il ne s'agissait que de prétextes : il était trop scrupuleux pour accepter de passer avec

des parents si proches un contrat qui le mettrait en situation, même inconsciemment, de souhaiter leur mort, craignait qu'eux-mêmes ne regrettent l'opération, et ne voulait pas donner prise à des critiques dans sa famille. La mort dans l'âme, les pauvres vieux, qui avaient toujours rêvé de lui laisser leur maison en héritage, durent conclure l'affaire avec un commerçant de Corbeil et, à partir de ce moment, ne se sentirent plus vraiment chez eux, bien que l'acquéreur se soit montré parfaitement correct.

Ils ne devaient pas souffrir trop longtemps de cette situation. Anna, petite femme alerte au dos très voûté, toujours vêtue de noir, souffrait depuis de longues années d'une maladie de cœur. Malade, elle ne put assister au mariage de Solange et mourut le lendemain, le 29 novembre 1955. Louis Roullot était un homme très grand et assez robuste pour devenir centenaire. Mais il ne put s'habituer à son veuvage. Il refusa de finir ses jours chez Lucien et commença à se plaindre de toutes sortes de maux, allant jusqu'à se faire circoncire parce que, disait-il, il urinait mal. Les visites assidues de son neveu ne suffisaient pas à meubler son temps. Un jour, il remit en pleurant au René quelques pièces d'or qu'il conservait précieusement depuis sa jeunesse, en lui demandant de ne s'en séparer qu'en cas d'absolue nécessité. En fait, elles n'avaient aucune valeur, mais il a respecté ce vœu pendant un demi-siècle, avant de les vendre au profit de son fils. Peu après, un coup de téléphone apprit à ses neveux qu'il s'était pendu à la poignée de la fenêtre de sa salle à manger. Malgré son chagrin, le René s'étonna de ce procédé : il croyait que pour se pendre, il fallait placer le nœud très haut, comme au cinéma ; son père, qui était intervenu dans son métier dans bien des affaires de suicide, lui assura que c'était la technique habituellement choisie pour se donner la mort. L'oncle Roullot lui laissait, outre ses meubles, ses économies enterrées dans le jardin, qu'il lui fallut exhumer de nuit. C'était l'hiver, en 1958.

Combs-la-Ville

En quarante-cinq ans, la petite bourgade semi-rurale de Combs-la-Ville s'est muée en une assez vaste cité-dortoir. Mais on

reconnait encore la gare et le marché, le long tracé de l'avenue de la République qui se prolonge comme autrefois par la rue Sommeville et la route de Brie-Comte-Robert, la vieille église aux lourdes formes, la petite rue du Breuil, près du cimetière, qui conduisait aux framboises du bord de l'Yerres, la maison des Roullot au 5, rue Sermonoise, presque inchangée, en face de celle des Harlay, assez dégradée.

Chose surprenante, le cimetière qui s'est agrandi a conservé la tombe de la famille Roullot en excellent état alors que celles de ses contemporaines qui subsistent encore sont en ruines et souvent marquées pour réaffectation. Outre les noms de ta fille Anna, de son mari Louis et de leur fille Marcelle, figurent Pierrette (1849-1938), Victor (mort le 7 mars 1913 à vingt-huit ans) et Léonard Roullot mort à soixante-quinze ans en 1926. Il s'agit sans doute des parents et du frère de Louis, dont une sœur est inhumée à Mhère, dans ton caveau.

Les petits-enfants de Françoise

Les enfants de Louise

Je puise ici à diverses sources, car j'en ai peu connus, et tu ne m'en as guère parlé. L'arbre généalogique de Thomas David, qui s'appuie sur l'état civil, est entièrement fiable mais il ignore les prénoms d'usage, les seuls connus de mes autres témoins. Le voici, complété par Paulette Lavault et Jacqueline Lamouret :

1. Laurent THOMAS (1890-1972), marié le 24 mai 1913 à Monceaux-le-Comte, Nièvre, avec Victorine LAPERTOT
2. Léonard Maximin THOMAS (1891-1973), décédé à Jouarre (77), grand-père d'Éric Noël, auteur d'un arbre généalogique
3. Claudinette* THOMAS (1892-1957), mariée le 24 janvier 1914, à Féricy, Seine-et-Marne, avec Philibert TACHÉ
4. Philippe THOMAS (1893-1982) voir ci-dessous
5. Maria Isabelle THOMAS (1896-1983) voir ci-dessous
6. Ernest THOMAS (1899-1967) voir ci-dessous
7. Marie-Louise* THOMAS (1901-)
8. Germaine THOMAS (1903-1973) mariée le 26 juin 1926,

*« Je n'ai jamais entendu parler de Claudinette ni de Marie-Louise. » (Paulette)

Choisy-le-Roi, Val-de-Marne, avec Marcel Ernest Georges LEROY (1902-1964) eut 3 enfants :

- Jean LEROY 1927-2011, père de Danielle Solange Jeannine LEROY (1931-), mariée à Jean-Jacques Lucien NOEL et mère d'Éric Jean Robert NOEL marié avec Sylvie Henriette Colette FOURNIER parents d'Audrey Danielle Liliane NOEL et de Serge Simon Yves NOEL qui eut avec Sylvie MANÇON un fils, Nicolas NOEL.
- Rolande LEROY (1931-)
- Solange LEROY

9. Renée THOMAS (1905-2001), épouse Henri Duformentelle

10. Denise THOMAS (1909-1990), épouse Armand Levillain, connue dans sa famille sous le prénom d'usage « Andrée », la seule des enfants de Louise que grand-mère Françoise ait élevée.

11. Marguerite THOMAS (1909-1998) voir ci-dessous

12. Solange THOMAS (1911-1989). Louise, sa mère, mourut de ses couches. Sa grand-mère Françoise estimait que c'était de toutes les filles de Louise celle qui lui ressemblait le plus. Elle a épousé René Marcel Masson, dont elle eut une fille, Simone, qui s'est mariée à « un Arabe » (Algérien ?) et a eu plusieurs enfants.

On voit que l'on n'arrive pas au chiffre fatidique de treize. Quant au premier, Laurent, l'enfant du péché, ni Paulette Lavault, ni Jacqueline Lamouret, fille de Marguerite Thomas, mes informatrices, n'en ont entendu parler.

Pour Paulette « Les deux plus jeunes étaient Andrée et Solange, celle qui est née au décès de sa mère [...] Solange comme sa mère a eu une nombreuse famille et a connu bien des vicissitudes. Comme sa sœur Andrée elles sont venues à plusieurs reprises l'été à Mhère ; peut-être logeaient-elles dans la maison de leur cousine Léontine. ». C'est ma cousine qui m'a mis sur la piste de Marguerite THOMAS, fille de Louise, que mon oncle Robert Colinot retrouva en Dordogne. Les fils de Philippe, les « Lyonnais » avaient pris cet été-là, près de chez elle, une location de vacances...

Paulette m'a également rappelé qu'une fille de Louise (?), qui

ressemblait physiquement à Léontine, te faisait de longues visites. Je n'ai fait qu'entrevoir les deux enfants de Laurent Hubert THOMAS (1864-), beau-frère de Louise : Pierre Thomas (1896-1956) et Léontine (1898-1954) quand ils venaient à Mhère soit pour se ravitailler, pendant la guerre, soit en vacances. Ils passaient sur la route, venant de leur maison familiale de Domont que j'ai pu retrouver grâce à des voisins. Je n'ai gardé d'eux que le souvenir d'une troupe indistincte et d'une grosse rousse, gouailleuse et forte en gueule, à grande mâchoire, la Léontine. J'ai revu plus tard son frère Pierre, retraité et mour à La Croix Milan.

Maria Thomas (1896-1983), épouse de Louis Kriegel

Parmi les enfants de Louise Collinot, épouse Thomas (1919), dite « Marie », mes parents et les Roullot n'ont jamais perdu contact avec Maria Kriegel (prononcer *Kri-é-gel*), filleule de ma grand-tante Maria Collinot, épouse Lavault, et ses deux frères, Ernest et Philippe. Maria tenait à Saint-Denis un salon de coiffure ; son mari, épousé en 1911, chauffeur de taxi, était un fieffé ivrogne, d'ailleurs sympathique : s'il passait nous voir, son taxi tenait toute la rue (où ne stationnaient que de très rares autos, et où la circulation se faisait encore dans les deux sens) quand il repartait ! J'en ai parlé en mai 1968 avec un de ses jeunes collègues de Saint-Denis qui s'en souvenait parfaitement, et s'émerveillait qu'il n'ait jamais eu d'accident. Ils avaient un fils, Roger Kriegel, qui a épousé Jeannette Lallemand, une camarade de la Résistance, jolie brunette, un peu plus âgée que lui, ce qui ne laissait pas de me surprendre, d'autant qu'il était très beau garçon. Son fils, Claude Lallemand, venait en vacances chez la Paponne, et est récemment passé à La Croix Milan. Il a mon âge, et nous nous entendions très bien. « Roger Kriégel avait un fils, Patrick, enfant adorable et intelligent. Après une licence d'Anglais, il est parti en Irlande où il a épousé une Irlandaise, hôtesse de l'air et il a enseigné le français à Dublin; ils ont eu une fille. » (Paulette) Patrick a conduit à Mhère, vers 1978, ses parents, retirés à Annecy.

Les Thomas de Combs-la-Ville

Ernest Thomas (1899-1967)

et sa femme Olga Marcelle Eugénie François, née en 1904, fréquentaient les Roullot à Combs-la-Ville ; je me souviens que tante Anna critiquait cette dernière parce qu'elle « faisait la difficile alors qu'elle n'avait pas les moyens ». Ma sœur Solange l'a bien connu et l'aimait beaucoup, ainsi que son fils qu'elle appelle Jean, né vers 1931 et qui s'est installé dans l'Est de la France et sa sœur Marcelle. Paulette écrit : « Ernest avait un fils Maurice, filleul de mon père. Il vivait en région parisienne et avait épousé une fille d'Alluy (près de Châtillon en Bazois). Ils nous avaient invités dans leur résidence secondaire dans le Bazois. » Comme Marcelle Roullot, Marcelle Thomas est morte très jeune de la tuberculose. Solange se souvient de son imprudence, au bal, où elle s'exposait aux courants d'air, étant « en nage », et de la tenue rouge des pensionnaires du préventorium où elle lui rendit visite.

Philippe Thomas (1893-1982) et Marie Castelli (1893-?)

Ayant repris l'entreprise des parents de sa femme, ils étaient boulangers à Combs-la-Ville, ainsi que leur fils Pierre, Résistant fusillé à vingt ans le 17 décembre 1943, et dont le corps fut rapporté de Lyon au cimetière de leur ville. Sur sa sépulture, une plaque a été apposée par « ses camarades de Lyon ». J'ai retrouvé son histoire remarquablement retracée par Jean-Claude Tristan, dans la brochure : *Ils étaient de Combs-la-Ville* (Société d'Histoire, d'Art, de Généalogie et d'Échange) de la [SHAGE](#).

J'ai fait les vendanges en 1954, en Beaujolais, où j'ai découvert le monde des vigneron, si semblable à celui des éleveurs du Morvan, et si différent. Avant de regagner Paris, je poussai jusqu'à Lyon où je fus reçu très chaleureusement par ces cousins Thomas dont je ne me souvenais pas, mes parents ayant organisé cette visite. C'étaient des gens de cinquante à soixante ans modestes et aimables, qui habitaient dans une grande et vieille et sombre bâtisse d'un quartier populaire. Marie était Corse, et se plaignait de la froideur des Lyonnais, disant qu'elle ne s'habituerait jamais à cette ville, fermée comme une huître. Ils avaient deux fils célibataires d'une trentaine d'années, « René et Jean ; ce dernier

était imprimeur ; ils étaient mariés sans enfant. » dit Paulette, qui les également connus. Je les trouvai très sympathiques, et ils me conseillèrent de visiter les traboules, Fourvière et sa hideuse basilique, qui ne le cède en laideur qu'au Sacré-Cœur de Montmartre, son contemporain, le Parc de la Tête d'or et le Musée, où les longs cheveux de la momie d'une princesse égyptienne m'impressionnèrent. Je songeai aux beaux vers de Guillaume Apollinaire :

*« Sais-je où s'en iront tes cheveux
Frisés comme mer qui moutonne
Sais-je où s'en iront tes cheveux
Et tes mains feuilles de l'automne
Que jonchent aussi nos aveux »*

Je tins aussi, à la grande surprise de mes hôtes, qui ne soupçonnaient pas son importance historique, à assister au spectacle du vrai Guignol. Ces belles vacances, que je me promis de renouveler, et où je m'étais fait deux amis, n'eurent pourtant pas de suite. Ainsi va la vie... Philippe mourut à Rouffignac.

Marguerite Thomas (1909-1998) épouse Lamouret

Paulette Lavault a bien connu cette cousine, dont j'ai pu joindre à Rouffignac la fille, Jacqueline Lamouret, épouse de Paul Roger, dont elle a eu un fils : « Marguerite Thomas de Dordogne avait épousé un homme nommé Lamouret qui lui a donné trois enfants : Jeannine, morte en couches suite à une hémorragie, Jacqueline qui a eu deux enfants et Christian. Elle était de la fratrie des Thomas. Ils avaient une ferme à Puybazet, hameau de Rouffignac-Saint-Cernin. Nous avons été bien accueillis chez eux sur leur invitation. Jacqueline et son mari étaient régisseurs dans un château des environs ; ils cultivaient des fraises pour les porter chez un revendeur qui les acheminait sur Paris. Christian, célibataire, travaillait dans une librairie à Paris. Nous les avons revus en Dordogne où ils nous avaient invités avec Élie mais nous avons perdu le contact ultérieurement. »

Robert Colinot vécut quelques temps à Rouffignac, et reçut Marguerite et sa famille dans le Midi. Toujours paranoïaque, il se

brouilla avec ses hôtes, les accusant de lui avoir dérobé un lingot d'or. Plus tard, il reconnut qu'il l'avait égaré et retrouvé, mais ne voulut jamais le dire aux intéressés !

Le fils de Léonard : André (1904-1976)

André Collinot s'installa à Lormes, où il exerçait le métier de plombier, tandis que sa femme Germaine, née Petitguillaume (1908-1983), tenait un hôtel-restaurant tout près de la justice de paix et non loin de la place, où les Lavault descendaient obligatoirement quand ils allaient à la ville, et où ils furent toujours chaleureusement reçus. Pendant la guerre, André, prisonnier en Allemagne, avait dirigé une grande exploitation agricole et s'y trouvait si bien qu'il lui est arrivé de confier, plus tard, qu'il y serait volontiers resté s'il n'avait eu une femme et un fils en France. Les relations des deux familles s'arrêtaient là, sauf quelques visites de leur fils Maxime, qui avait presque mon âge, l'air intelligent et sympathique, mais que Paulette trouvait *fiar*. Plus tard, les parents tinrent, de l'autre côté de la place, un bureau de tabac où je leur ai rendu ma dernière visite.

J'ai retrouvé la trace de Maxime sur Internet, par un faire-part de décès de sa belle-mère, Mme Préfot, mentionnant quatre petits-enfants. Laurent est son fils, Isabelle, Jean-Philippe et Xiu ses enfants, ou les neveux de sa femme. Paulette m'a appris qu'il a fait carrière aux Eaux et Forêts. Personne n'est plus là pour dire si les Collinot de Californie et un Collinot, professeur à l'Université de Strasbourg puis à Paris lui sont apparentés. Il a vendu la maison de La Croix Milan, qui est actuellement aux mains de Claude, le fils du sabotier Colinot, et les successeurs de ses parents, à Lormes, disent qu'ils n'ont jamais entendu parler de cette famille.

Les trois fils de Jean : Lucien, Robert et Jean

Lucien Collinot (9/10/1896-24/10/1975) et ses deux femmes **Enfance et adolescence (1896-1915)**

1896 : Lucien Collinot naît le 9 octobre 1896, au moulin de Vauclaix. Ses parents vont cacher leur honte à Paris, où ils vivront bien chichement, 7 impasse Naboulet, dans le XVII^{ème}. Robert Colinot et Jean Collinot y naîtront ensuite. Lucien est élevé

jusqu'à l'âge de douze ans à Mhère.

1908 : Le jeune Lucien reçoit des mains de Jules Renard, en grande cérémonie, le Certificat d'Études. L'auteur de *Poil de Carotte* (1864-1910) était le grand homme de la région. Lucien disait avoir été déçu par la piètre mine de ce « petit bonhomme », mais il était, au fond, très fier de cet honneur. Aussitôt ses parents le placent comme chasseur dans un restaurant du Bois de Boulogne tenu par le fameux Azaïs, *Le Chalet des Îles*, cher à Curnonsky, puis à *La Croix Catelan*, où il est nourri et logé. Il lit beaucoup, en particulier deux journaux pour la jeunesse, *L'Intrépide* et *L'Épatant*. L'aspect documentaire est plus développé dans le premier, le second privilégie le divertissement : *Les Pieds-Nickelés* en sont le plus beau fleuron. Tous deux font la part belle au texte.

1911 : Il reçoit à son adresse du restaurant de La Croix Catelan, au Bois de Boulogne, une carte de Mhère datée du 9 avril 1911 « *Doux et aimable souvenir* » du jeune Ernest, son cousin. Ému par une campagne de presse contre les méchants Italiens qui entreprennent de coloniser la Libye, il décide de voler au secours des gentils Libyens, réunit ses économies et prend le train pour Marseille, d'où il embarque pour Alger, aucun bateau n'étant évidemment en partance pour Tripoli, croit arriver un jour de première communion en voyant, sur le quai, les femmes musulmanes en robes et voiles blancs. Il est révolté par la manière dont les colons traitent les *indigènes* (c'est le terme par lequel l'administration coloniale désignait officiellement les sujets de l'Empire). Il achète un tout petit âne, bientôt incapable de le porter, et prend la direction de la frontière libyenne, dormant à la belle étoile. Retour à Alger, où il s'embauche dans un café. Un copain éméché, qui chante « *Salut, demeure chaste et pure* » sous les fenêtres de ce que j'ai longtemps pris, à travers ses périphrases, pour un couvent, et qui était un bordel, reçoit sur la tête le contenu d'un pot de chambre. Retour à Marseille, où il apprend, dans le restaurant qui l'emploie, une recette de soupe à l'oignon gratinée dont il réglera sa famille... à partir de sa retraite.

1912-1915 : Lucien Collinot, âgé de seize ans, s'embarque comme garçon à bord d'un paquebot de la Compagnie Paquet qui relie Marseille à l'Amérique du sud, et transporte des émigrants :

*« Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants
Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent des enfants
Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare
Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages
Ils espèrent gagner de l'argent en Argentine »* (Apollinaire)

Ce poème, paru en 1912, est exactement contemporain de ses voyages. Les émigrants, venus d'Europe centrale et d'Italie, étaient entassés dans les soutes et sur le pont de troisième classe, que les garçons devaient traverser pour jeter à la mer les reliefs souvent somptueux des repas servis en première et deuxième classe avec l'interdiction ferme d'en faire profiter ces malheureux. C'était, en raccourci, toute l'absurdité de notre système économique.

Il découvre au passage que les Espagnols boivent du *café qu'on lèche* (ainsi comprenait-il *café con leche*, café au lait !) puis la baie et le pain de sucre de Rio de Janeiro, dont il parlera toujours avec émerveillement. Deux matelots de ses amis lui apprennent à nager, dans les calanques de Marseille. Ils lui démontrent, par une expérience scientifique, l'exactitude d'une théorie selon laquelle l'homme nage naturellement. Ils l'ont élaborée en voyant, aux Antilles, des parents jeter à la mer leurs bébés presque nouveaux-nés, et lui font subir le même traitement. Cette méthode pédagogique se révèle efficace, puisqu'il réussit à regagner la rive, avec leurs encouragements. Pourtant, il sera toujours, faute d'entraînement, un piètre nageur.

• Note sur l'expédition d'Alger

Il est difficile de préciser la date de la fugue de mon père. L'ultimatum à la Turquie date du 29 septembre 1911, et le débarquement des Italiens du 5 octobre suivant. Selon Solange, il disait être parti le jour de la naissance de sa seconde épouse. Mais à la date du 12 décembre 1912, la Libye est devenue italienne (le 18 octobre 1912) par le traité de Lausanne.

Cependant, les Italiens ont mis vingt ans à « pacifier » leur conquête : voulait-il participer à la résistance arabe ? D'autre part, nous croyions qu'il était alors très jeune, et tout indique qu'il est arrivé à Alger à la belle saison (il dormait dans les champs). Mais il me semble qu'il a travaillé quelque temps à Marseille avant de s'embarquer. Cela le conduirait donc à Alger au printemps (les communiantes) ou en été 1913 : il aurait eu plus de seize ans.

Quant à la campagne de presse dont il parlait, je n'en ai trouvé nulle trace : *L'Épatant* est un journal divertissant, qui ne parle qu'incidemment des pays étrangers, et sous forme d'anecdotes. *L'Intrépide* présente dans chaque numéro une rubrique intitulée *Échos du monde entier*, où l'Italie revient souvent, mais à propos de fouilles archéologiques, de faits divers ou d'anecdotes curieuses, dans la tradition des almanachs. L'idéologie nationaliste (germanophobe) et colonialiste (raciste) se donne libre cours dans les deux hebdomadaires, mais on y cherchera en vain une allusion à la Libye.

L'Aurore et *Le Figaro* de 1911-1912 suivent de très près, au jour le jour, les événements de « Tripolitaine », mais se montrent tout à fait bienveillants à l'égard de l'Italie. *L'Aurore* du 25 septembre 1911 rappelle que « *l'accord de décembre 1900 ainsi que celui de décembre 1902 reconnaissent les intérêts de l'Italie à Tripoli contre reconnaissance de nos intérêts au Maroc* » dont la pacification nous donne alors beaucoup de fil à retordre. Le 5 octobre, le même journal écrit : « *Nous avons tout à gagner à voir l'Italie s'installer en Tripolitaine* », ce voisinage étant jugé préférable à celui de l'Empire ottoman. Fin 1911, le grand sujet d'inquiétude est la guerre des Balkans, qui oppose le Monténégro, la Bulgarie, la Serbie et la Grèce à la Turquie. Aussi, le 12 décembre 1912, *Le Figaro* écrit : « *sur l'Europe, soudain réveillée, a passé le frisson de la Grande guerre* ».

Les socialistes, pour leur part, sont pacifistes, mais la grève générale lancée en Italie le 26 septembre 1911 pour « protester contre tout projet d'expédition en Turquie » semble un échec, et

n'a pas été relayée ailleurs en Europe. Les socialistes français et européens manifestent pour la paix... en Europe (18 novembre 1912). Peut-être faudrait-il chercher l'origine de l'engagement de Lucien du côté des milieux anarchistes ?

La Grande Guerre (1915-1919)

« *Ab Dieu que la guerre est jolie* » (Guillaume Apollinaire)

Lucien a laissé la liste des unités successives où il était passé dans une petite note manuscrite, qu'il avait peut-être rédigée pour la reconstitution de sa carrière. Le livret militaire ne porte que la date de mobilisation, celle où il a été porté disparu, et celle de sa démobilisation.

1915 : Incorporé le 16 mai au 82^e régiment d'infanterie, il passe au 406^e, le 15 août. Il y fait rapidement ses classes et est envoyé au front. Désormais, ce seront d'incessantes et épuisantes marches et contre-marches que nos généraux, formés pour gagner les guerres... napoléoniennes (comme chacun sait, l'Empereur a conquis l'Europe à marches forcées, en surprenant l'ennemi par la grande mobilité de ses troupes) imposent aux malheureux fantassins très lourdement armés et harnachés, à l'arrière des lignes, entre deux stages de remise en forme dans les tranchées. Ces marches sont sans doute aussi destinées à boucher les trous causés par la tactique offensive (c'est toujours la faute à Napoléon) adoptée par nos « culottes de peau » : les troupes montent à l'assaut de tranchées et de collines puissamment fortifiées. Peu d'hommes en reviennent, souvent deux ou trois par compagnie. Au cours d'une marche interminable, l'eau vient à manquer dans les gourdes. La nuit tombe. Enfin, on s'arrête près d'une mare. On se précipite pour se désaltérer, malgré le goût fétide du liquide. Lucien, qui se méfie, s'abstient de suivre l'exemple de ses camarades, malgré la soif qui le torture. On bivouaque. Au matin les hommes découvrent qu'ils ont bu dans une eau croupie, où pissent les vaches. Il rencontre un beau jour (quand ?) quelques instants son jeune père, qui est conducteur de camion dans le Train. Les premières grenades, qui explosent dans les sacs pendant les marches.

1916 : Participe à la bataille de Verdun du 21 février à décembre, en particulier à l'offensive absurde de Nivelle au Chemin des Dames (16 avril). En mai, des soldats se mutinent dans les tranchées. On fraternise avec les Allemands. Son unité ne semble pas avoir participé à ces révoltes de damnés. La répression est féroce. Ce sont « les fusillés pour l'exemple », qu'on vient seulement de réhabiliter (merci quand même aux socialistes). Lucien aurait sans doute condamné les erreurs judiciaires et les excès de pouvoir, mais certainement pas le principe même de ces exécutions. Pendant la guerre d'Algérie, son fils lui a lu avec indignation le récit de l'exécution sommaire d'un appelé qui était passé au F.L.N. et avait été repris. Il se fâcha tout rouge, disant qu'un traître ne méritait rien d'autre. Les hommes aguerris, qui tremblent en montant en ligne, dans l'enfer de la canonnade. Les énormes rats des tranchées, gorgés de chair humaine. Les trous qu'ont faits les obus dans le *no man's land*. Ils se sont remplis d'eau, des camarades y pourrissent. À mesure que sont anéanties les unités auxquelles il appartient, il est muté : 9e bataillon du 24e régiment d'infanterie (9 septembre), 73e régiment d'infanterie, 2e bataillon, 6e compagnie (4 octobre).

1917 : Soldat de 1^{ère} classe (20 août), il est fait prisonnier au combat de Laversine, en tentant de ramener vers les lignes un officier blessé (12 juin 1918). Le stalag : le dur travail de chargement des trains destinés au front, la faim (« Les Allemands ont toujours tenté d'exterminer leurs prisonniers en les affamant », disait-il), les pommes de terre volées, qu'on mange crues, la schlague infligée par un officier allemand à un prisonnier indiscipliné qui continuait à le braver sous les coups.

1918 : Armistice (11 novembre). Libéré, il est rapatrié le 5 décembre. Humiliation des prisonniers de guerre, qu'un député appelle « *Messieurs de la crosse en l'air* ». Il en pleurait presque de honte et de rage, cinquante ans après.

1919 : Rejoint le 12 février le 119e régiment d'infanterie, est affecté au 24e le 24 février. Après la guerre, c'est l'occupation en Allemagne. Affecté au 19e Train R.F.I. le 1^{er} avril, il conduit un

camion, renverse une charrette chargée de pommes et la laisse dédaigneusement dans le fossé : « *Bien fait pour ce Boche!* ». Démobilisé le 24 septembre.

Les commentaires sur la formation des officiers en fonction des campagnes de Napoléon ne sont évidemment pas de lui. Lucien racontait admirablement ces histoires, avec mille détails qu'on ne saurait retrouver. Chaque marche et contre-marche, avec sa date et ses circonstances, était gravée dans sa mémoire. Ces récits, qu'il répétait inlassablement, ont eu sur le René un effet auquel il n'avait certainement pas pensé : je me pris de bonne heure à haïr la chose militaire et à mépriser ses représentants. Mon premier contact avec l'armée, en France et en Allemagne, m'a confirmé dans ces sentiments. Puis le second s'est nuancé : certains de nos officiers et les adjudants étaient restés à l'armée au sortir de la Résistance, qu'ils avaient embrassée très jeunes, et n'ayant guère d'autre perspective, faute de formation : ils n'étaient devenus soldats que par accident. D'autre part, la responsabilité des politiques qui, par lâcheté, les avaient conduits d'échec en échec dans des guerres coloniales sans issue, dépassait de beaucoup la leur. Il paraît que Lucien répugnait, à la fin de ses jours, à reprendre ces récits, que sa petite-fille Nadine n'a guère entendus, à son grand regret. Peut-être avait-il terminé le travail de deuil ? Mais je crois plutôt que c'était par scrupule de vieil homme, parce qu'il craignait de radoter. À cette époque, comme je lui faisais remarquer qu'on avait sacrifié en vain sa génération, il réagit vivement, et me dit qu'il restait persuadé que ce sacrifice avait « *sauvé la civilisation* ». Je n'eus pas le courage de le contrarier davantage.

Pascal, l'un des fils de Solange, m'a rapporté un autre de ces récits : après l'armistice, et sur le chemin du retour, les prisonniers auraient trouvé des soldats en position de tir, et leur auraient crié joyeusement que la guerre était finie, avant de s'apercevoir qu'ils interpellaient des morts. Son grand-père pleurait en le racontant, mais il est plus probable qu'il rapportait une histoire vraie ou imaginaire qu'il avait lue ou entendue.

L'enquête dans la presse française de 1911 et 1912 conduit à émettre une autre hypothèse quant aux marches et contre-marches qui furent imposées aux fantassins en 1914-1918 : un expert du *Figaro* explique gravement, fort de l'expérience de la guerre du Maroc, que la prochaine guerre sera une « *guerre de mouvement à la poursuite d'un ennemi insaisissable* ». Peu importe que le nouvel ennemi s'enterre dans des tranchées : l'état-major suivra les leçons de l'expérience, en vertu desquelles j'ai vu appliquer en 1960, dans le djebel algérien, une tactique qui nous eût évité d'être encerclés, en 1954... dans la cuvette de Dien Bien Phu !

L'adieu aux armes (1919-1929)

1919-1920 : Retour à la vie civile. Lucien loue une chambre rue de La Folie-Méricourt, se fait embaucher aux wagons-lits. Une grande grève des cheminots se termine par des mises à pied massives. Il est dans le lot, et du coup, sera dégoûté du socialisme jusqu'à la fin de ses jours.

1920 : Sur les conseils de son oncle Roullot, il entre dans « l'administration » (la police parisienne) le 14 juin : c'est un moyen de faire valoir ses campagnes. Il est affecté au commissariat du XVI^{ème} arrondissement.

1923 : Mariage avec sa cousine, Germaine Roulier (19 juillet), qui a dû mener un dur combat pour triompher de l'opposition de ses parents. Ils sont commerçants, renâclent devant cette « mésalliance ». Décidément, malgré ses belles moustaches, il reste marqué par la malédiction de la grand-mère Laumain : c'est toujours « *un chti Collinot* » ! Les jeunes époux prennent un petit appartement, au 26 rue Pierre Demours. Lucien y vivra avec Germaine, puis seul pendant son veuvage, puis avec Simone, sœur de sa première femme, jusqu'en 1937.

1928 : Mort d'Alice Marie Louise Bonneron. Mort de Marcelle Roullot (début septembre). Naissance de Solange Marie Collinot, (31 décembre). Marraine rejoint la rue Demours pour aider les enfants à tenir la boutique.

1929 : Mort de Germaine, d'une phlébite consécutive à ses couches, le 13 janvier, puis de son père.

Germaine Alice Roulier (23/06/1902-13/01/1929)

Dans la chambre de Solange trônait dans un cadre doré un beau portrait de notre père et de celle que je pris l'habitude, suivant l'exemple de ma sœur, d'appeler « Maman Germaine » : comme elle sans doute, du moins dans son enfance, j'avais le vif sentiment d'être protégé par deux mères, ce que ni Denise, ni encore moins Michel n'ont pu ressentir. Aujourd'hui, j'ai l'impression absurde que cela aurait valu la peine de la connaître, alors que sans sa mort je ne serais pas né. Je ne sais rien d'elle, sinon qu'elle était jolie, que mon père l'a beaucoup aimée et qu'elle avait du caractère : ne pouvant triompher de l'opposition de ses parents, elle leur imposa celui qu'elle avait choisi dès qu'elle eût atteint sa majorité, qui était alors fixée à l'âge de vingt-et-un ans : il ne lui fallut plus attendre que vingt-six jours pour l'épouser.

Pater familias (1929-1975)

1931 : Mariage avec Simone Jeanne Roulier le 8 août 1931. Cela se fait tout naturellement ; Solange, placée en nourrice chez Mathilde Vallée, n'a pas connu d'autre mère, depuis sa naissance. Ses grands-parents se retournent dans leur tombe ! Leurs enfants ont repris l'épicerie familiale, avec l'aide de leurs conjoints. Ils développent le rayon de fruits et légumes avec succès, mais la générale Flatters, propriétaire de l'immeuble du 25, les oblige à y renoncer. Partage, car l'épicerie ne peut faire vivre deux couples. Henri Roulier ouvre une serrurerie, à Neuilly. Sa sœur tiendra la boutique paternelle, bientôt à l'enseigne des *Caves du Sergent Hoff* (1937 au Registre du Commerce), du nom de la rue voisine, car il y a déjà des *Caves Demours*. On y vend du vin et parfois du cidre au tonneau, mais aussi toutes sortes de vins bouchés et de spiritueux (la carte est impressionnante), des eaux minérales et, dit fièrement la patronne, « de l'épicerie fine ».

• Sergent Hoff

J'ai lu jadis que pendant le siège de Paris en 1870, le sergent Hoff s'était fait une spécialité de franchir les lignes chaque nuit et de rapporter le casque d'une sentinelle allemande qu'il avait tuée. En

fait, cet Alsacien tua en tout 33 Prussiens pour venger son père, fusillé par les Allemands. Il en fut récompensé par le grade d'adjudant, ayant refusé celui d'officier, parce qu'il s'estimait trop dépourvu d'instruction, et le titre de gardien en chef de l'Arc de Triomphe. J'ai rencontré par hasard l'un de ses descendants, élève au L.E.P. d'application de l'E.N.N.A. de Saint-Denis. Une cliente ayant apporté sa photo à mon père, il avait songé à en orner ses étiquettes, mais ne l'osa pas. Son successeur n'eut pas les mêmes scrupules.

Simone Jeanne Roulier (12/12/1912-11/09/1986)

Ma mère est née à Paris. Ses parents devaient déjà tenir leur épicerie du 25, rue Pierre Demours et vivaient au 26. De son enfance, je sais bien peu de chose. Elle reçut évidemment l'éducation pieuse, sévère et austère qui était de règle à l'époque et dans son milieu, mais on lui fit apprendre le violon. À part l'anecdote du chien féroce de son père qui mourut « de colère rentrée » un jour où elle le tenait en laisse et la peur immense qu'elle éprouvait chaque soir, quand elle devait monter dans la petite chambre de bonne que ses parents avaient louée, parce qu'ils étaient à l'étroit – il lui fallait monter six étages, seule ou avec Henri et Germaine, dans l'étroit escalier de service, à la lueur d'une bougie – elle ne nous a jamais fait de confidences. Elle était sans doute bonne élève, puisqu'elle avait obtenu le Certificat d'Études, qu'elle avait une belle écriture, comptait mentalement les additions des clients si vite qu'ils en étaient toujours surpris, avait une orthographe très sûre, et était douée d'une excellente mémoire. Mais elle ne fit pas plus d'études que ses frère et sœur, et n'apprit aucun autre métier que celui de vendeuse, dans la boutique paternelle : les deux épouses successives de mon père sont déclarées « sans profession » sur les livrets de famille.

Ses photos la montrent très forte dès son enfance (en ce temps-là, on ne soignait évidemment pas un dérèglement hormonal) et elle devint franchement obèse à l'âge adulte. Elle en souffrit énormément toute sa vie, se déshabiller devant un médecin était pour elle un supplice. Pourtant, ce n'était pas l'obésité malsaine de

nos Américains trop nourris et privés d'exercice, qui ressemblent à d'énormes bébés boursoufflés et peuvent à peine bouger. Elle avait, parmi les hommes, des admirateurs, comme M. Galant (cela ne s'invente pas), un vieux peintre raté, famélique, grand, efflanqué et laid comme un pou, qui venait chaque jour acheter son litre de vin à la tireuse et lui faisait, à notre grande joie, une cour assidue. Un jour, Roger Lavault qui comparait sans doute Maman à sa gentille femme maigre, me dit : « *Tè mée ot une belle fone, ton pée ai ben d'lè chance. El-l'ot forte (on faisait sonner les deux l), mais el-l'ot drue, è lui faut pas longtemps pour se baicher ou s'artorner !* ». Il est vrai que les paysans disaient d'une fille ou d'une jeune femme qui avait pris quelques kilos qu'elle était « *ben embellie* » !

Son beau visage n'eut jamais de rides, elle avait une sorte de majesté naturelle. Le professeur de philosophie Alain a remarqué un jour que les cochers de fiacre avaient quelque chose de bourgeois dans leur façon d'être. Il l'expliquait par le fait qu'ils étaient habitués à donner des ordres à leur cheval. On peut en dire autant des petits commerçants de ma jeunesse, ayant bonne et commis. Leurs ressources étaient à la vérité assez maigres, mais l'habitude de commander et leur statut de possédants les rendait plus proches de la petite bourgeoisie que de la classe ouvrière, dont ils partageaient bien des goûts. Un jour, je demandai à Maman, qui était venue nous voir, si la chaudière d'Appoigny ne risquait rien en son absence. Elle me répondit, sans y mettre ni humour ni affectation : « Ne t'inquiète pas, j'ai donné mes ordres ».

Elle a gardé, dans mon souvenir, une carnation fraîche jusqu'à son dernier instant (bien que Sarah m'ait dit qu'elle avait alors le teint cireux, ce qui est en effet probable), un sourire lumineux, un regard que l'intelligence éclairait. Non qu'elle fût portée le moins du monde aux spéculations abstraites. Mais elle avait de l'esprit, sans dédaigner, comme tous les Roulier, les calembours les plus éculés, du genre « *Que veux-tu que la bonne y fasse, quand le garçon de salle s'y fie et que le patron ne sait qu'alors y faire ?* » ou « *C'est assez, dit la baleine, je me cache à l'eau* » (Denise hérita de ce goût ; je la revois,

sur son lit d'hôpital, disant à Guy : « *Il faut m'apporter du linge, vois dans quel état j'erre* »).

Enfin, elle s'intéressait beaucoup aux autres et toujours avec bienveillance. Aussi nous reprochait-elle souvent notre manque de charité : « Vous voyez le mal partout ! » disait-elle, ce qui signifiait que nous avions tendance à interpréter les faits et gestes d'autrui dans le sens le plus défavorable, défaut que je n'ai pas suffisamment combattu pour mon compte et qui peut s'épanouir, à la limite, en paranoïa, comme l'exemple de Michel l'a malheureusement montré. Aussi condamnait-elle « *la langue des Collinot* » et, chez Sarah et moi, un manque d'indulgence envers les sots, quand des qualités de cœur ne compensent pas leur bêtise : « Il n'y a que vous qui êtes intelligents ! », grondait-elle. Dieu merci, notre fils, qu'elle adorait, n'a pas hérité de ces défauts.

La politique la préoccupait aussi peu qu'elle passionnait son mari. Je crois que, pour elle, c'était une affaire d'hommes, même si elle s'acquitta toujours de son devoir d'électrice, à partir du moment où de Gaulle fit des Françaises des citoyennes à part entière. Quand j'appris les premiers rudiments de la grammaire je lui dis, croyant faire de l'esprit, que cette discipline n'était vraiment pas républicaine, puisqu'on y trouvait des sujets ! Elle me foudroya d'un regard indigné, comme si j'avais proféré une obscénité. Car elle avait conservé de son éducation une sensibilité puritaine, que sa pudeur de femme trop grosse n'avait pu que renforcer. Au cours de sa dernière maladie, nous lui rendions avec Sarah des visites presque quotidiennes à la clinique d'Antony. Un jour, Sarah lui ayant rendu un petit service, elle lui dit : « Merci, ma poule ». Nous en fûmes tous deux très émus. De la part d'une femme aussi réservée, c'était une marque d'affection vraiment extraordinaire.

Ses sentiments religieux étaient sincères et profonds, quoiqu'elle n'ait jamais pratiqué. Elle avait gardé intacte la foi naïve de son enfance. Sur ses vieux jours, je lui demandai si elle croyait vraiment revoir mon père et tous les siens tels qu'elle les avait connus. Elle me répondit avec émotion que, si elle n'en était pas

sûre, elle n'aurait pas la force de vivre plus longtemps. Sa culture était très limitée. Elle admirait le Victor Hugo de *L'Art d'être grand-père*. Mon père ayant acheté ses œuvres romanesques peu après la Libération, je les lus et relus cent fois, et j'avoue que beaucoup de mes convictions viennent tout droit de cet esprit généreux. Un jour un prêtre me demanda de lui citer un grand auteur chrétien parmi ceux que j'avais lus, et je lui répondis par le nom de Hugo, à sa grande consternation. Il me conseilla de lire Dostoïevski, ce que je fis aussitôt en commençant par *L'Idiot*. Je trouvai de l'intérêt à ces lectures mais elles n'ont jamais eu la moindre influence sur moi. Elle avait adoré, de Lamartine, *Jocelyn* et *Graziella*, qu'elle me fit lire l'année de ma première communion. Mais, bien que fortement secondée, elle se laissait entièrement accaparer par ses tâches familiales et professionnelles, et ne lisait plus. Des arts, elle ne connaissait que l'opérette et les valse viennoises, considérant *Le Beau Danube bleu* comme le *nec plus ultra* de la musique. Mais elle montrait un goût très sûr dans la décoration de son intérieur, avec de tout petits moyens, et ce don a frappé Sarah.

Ce fut une mère attentive et très tendre. Elle avait en permanence, à portée de la main, un martinet (j'appris plus tard que la seule fabrique de ce fouet pour enfants était située dans le Morvan). Elle en menaçait, parfois, sa turbulente marmaille, nous poursuivant à travers l'appartement, sans jamais nous rattraper. L'instrument de supplice figurait, le reste du temps, parmi nos jouets préférés, dans l'emploi de marionnette ou de fusil. Je crois qu'elle eut longtemps une secrète préférence pour moi, ayant reporté sur l'aîné l'affection et les espoirs que lui avaient inspirés Maurice. Elle fut très heureuse de ma conversion, et sans doute secrètement blessée de l'abjuration qui la suivit de si près. Depuis longtemps, j'avais échappé à son influence. Je réalisais ses modestes ambitions, mais ce faisant je m'éloignais de sa sphère culturelle. Quand Sarah subit une grave opération, je téléphonai à Maman pour lui proposer de passer le week-end à Appoigny. Elle me répondit avec étonnement : « Mais qu'est-ce qu'on se dirait ? »

Elle ne m'imaginait plus sans ma femme, qu'elle aimait au moins autant que ses filles. Quand elle prit sa retraite, elle faisait encore, les toutes premières années, de grandes promenades dans la campagne avec son mari. Mais elle éprouva bientôt une difficulté croissante à marcher, et réduisit progressivement son rayon d'action. Maman avait en dépit de son obésité, comme tous les Roulier et contrairement à mon père, un cœur très solide qui fit une résistance inattendue. Je n'ai malheureusement pas hérité de ce caractère.

Elle mourut d'un cancer du pancréas, comme sa mère et sa tante Alexandrine. Un prêtre lui rendit visite, mais elle ne souhaita pas le revoir. Elle fut opérée, avec notre accord, pour éviter de très grandes souffrances, reçut assez d'anesthésiques pour n'avoir aucune conscience de ce qui lui arrivait. Un jour elle nous dit, assez fière, que le médecin était passé la voir, et avait dit à son assistant qu'il ne comprenait pas qu'elle soit encore là. Mais elle en parlait en souriant, comme s'il s'était agi d'une étrangère. Ainsi s'éteignit la dernière femme pieuse de la famille.

1933 : Lucien et Simone fêtent, le soir du 8 août, le deuxième anniversaire de leur mariage. Marraine et la sage petite Solange les quittent, pour dormir dans la chambre du 25, où elles ont élu domicile. Enfin seuls ! Ils en profitent pour s'offrir un petit cadeau.

1934 : C'est moi, neuf mois plus tard, le 8 mai ; j'aime la ponctualité.

1935 : Naissance de mon petit frère Maurice, le 27 mai. Faute de place, apparemment, il est d'abord confié à une pouponnière.

1937 : Déménagement du 26 au 28 rue Pierre Demours ; le nouvel appartement, qui était jusqu'alors occupé par une vieille dame, est dans un triste état, l'installation électrique est faite de fils à nu. Travaux qui lui donneront l'aspect et le confort qu'il gardera jusqu'à 1960. Seuls, les papiers peints seront ôtés, vers 1950, et remplacés par de la peinture blanche : c'est la mode, à cette époque. En 1937 encore, réfection de la vieille boutique. Les jeunes commerçants profitent très consciemment de la crise, car

les artisans acceptent de travailler à très bas prix et ce coup de génie fera la fierté de Lucien. En fait, ni l'un ni l'autre n'avait le sens des affaires.

1939 : Son livret de mobilisation, qui lui est toujours adressé au 26, porte les mentions : « *Classé dans l'affectation spéciale* » et « *Mis à la disposition de la police municipale* » (20 octobre 1939). Le 19 juillet est née une petite fille, Denise, qui a rejoint ses frères et sœur en septembre à Brassy.

1940 : Mort de Maurice (28 février).

1940 : À l'approche de l'armée allemande, les Français s'enfuient en direction de l'ouest et du centre avec armes et bagages. C'est l'exode. Paris n'échappe pas à la panique. Simone part avec son frère et sa famille. Mobilisé sur place, Lucien ne peut l'accompagner : ce sera leur seule séparation, en quarante-quatre ans de vie commune.

1942 : En février, Lucien réussit, après deux tentatives infructueuses, à faire accepter sa démission de brigadier de la police parisienne. Il se consacre désormais à plein temps à son commerce.

1942 : Mort de Marraine (14 juillet).

1946 : Naissance de Michel (2 novembre).

1947-1948 : Lucien commence à souffrir de la maladie de cœur qui l'emportera, mais que les médecins ne sauront diagnostiquer, au plus tôt, que vers 1970.

1960 : Achat d'une maison à Appoigny où Lucien et Simone prennent leur retraite. Lucien travaille à plein temps à ses deux jardins, et le couple reçoit fréquemment enfants, petits-enfants, parents et amis.

1971 : Pose d'un stimulateur cardiaque.

1973 : Changement du stimulateur cardiaque.

1975 : Changement du stimulateur cardiaque. Mort de Lucien, dont l'organisme n'a pas toléré les nouveaux matériaux expérimentés à cette occasion (24 octobre). Ses obsèques ont lieu à Appoigny, d'où nous ferons transférer sa dépouille dans le caveau familial de Saint-Ouen, où Maman l'a rejoint, onze ans

plus tard.

Quelques traits de Lucien

Libéralisme

Lucien n'était pas du tout puritain, en dépit de l'éducation ou plutôt de l'absence d'éducation sexuelle qu'il donna à ses enfants, et ne dédaignait pas les gauloiseries. Il fit de son mieux, et se conforma simplement aux normes de son temps.

Quand son commis Albert, directement débarqué du fond de son Cantal, s'assit pour la première fois à sa table, Lucien lui fit subir un interrogatoire en règle. Il lui demanda en particulier ce que faisaient les jeunes, dans son pays, les dimanches et jours de fête : dansait-on ? allait-on à la pêche ou à la chasse ? Comme toutes ses réponses étaient négatives, il l'apostropha :

« Eh quoi, vous courez dans les prés comme vos vaches, la queue en l'air ? »

Il ne censurait jamais les lectures de ses enfants, du moment qu'il était assuré de la qualité d'un ouvrage. Dès l'âge de douze ans, je lisais les œuvres de Courteline qui contenaient des scènes fort égrillardes pour l'époque – Georges Courteline (1858-1929), qui fit la joie de mes douzième et treizième années (je riais aux larmes en lisant *Le Train de 8 heures* 47) est tombé dans un oubli injustifié ; *Messieurs les Ronds-de-cuir* est l'œuvre d'un Kafka français, moins l'angoisse – et *La Maison Philibert*, qui racontait de façon plaisante la vie d'une maison close. Ces ouvrages étaient superbement illustrés de lithographies qui me paraissaient très suggestives. Ma mère qui était très prude désapprouvait ces lectures, mais mon père ne faisait que rire de ses remontrances.

Censure

Il ne censurait jamais, sauf une fois. J'avais acheté une revue de format *Reader's Digest*, qui contenait une histoire d'inceste entre frère et sœur. C'était d'ailleurs un beau texte, peut-être la nouvelle de Roger Martin du Gard.

Solange demanda à notre père s'il était vrai qu'un frère et une sœur pouvaient avoir ensemble un enfant. Il fronça les sourcils, s'enquit de l'origine de cette question insolite, se fit présenter le

corps du délit, parcourut en diagonale le récit, enfin jeta la brochure dans la chaudière en guise de commentaire, interdisant à ses enfants de jamais racheter semblable cochonnerie.

Ils obtempérèrent.

Pudeur

Lucien était un homme à la fois extraverti et très pudique. Passé leurs premières années, il n'eut jamais un geste ou un mot de tendresse ou d'amitié pour l'un de ses enfants, et il me reprochait, avec une ironie cinglante, de m'asseoir sur les genoux de ma mère et d'attendre le soir qu'elle vienne border mon lit. Il est vrai qu'il n'avait pas eu de mère.

Imagination

Notre père avait tendance à prendre pour des souvenirs personnels des anecdotes qu'on lui avait rapportées, faiblesse dont je ne suis peut-être pas tout à fait exempt. Solange m'a rappelé qu'un jour, les Harlay reçurent la visite inopinée d'un ami inconnu de notre famille. Comme ils lui dirent qu'ils étaient invités à déjeuner chez leurs voisins Roullot, il prit l'invitation pour lui et les accompagna, sans qu'ils osent le détromper. Surprise des hôtes, qui durent ajouter un couvert ! Ils n'étaient que cinq à table, mais mon père se prit à raconter avec forces détails ce qu'il tenait de sa tante, persuadé que nous avions participé à ce repas.

Quatre confidences

Très bavard, il parlait souvent et de manière très vivante de ses débuts dans la vie, de la première guerre mondiale, de ses différentes expériences professionnelles, mais jamais de ses sentiments intimes. Il ne fit que peu d'entorses à cette règle, et ce fut à la fin de sa vie.

Revenant sur ses principes d'éducation, et pensant à sa propre jeunesse, il remarqua : « Ce n'est pas juste, on nous empêche de faire l'amour quand on en a le plus besoin ! » Sa femme, qui était fort irritable en ce temps-là, pinça les lèvres et ne dit rien.

Un jour, dans le feu de la conversation, il dit qu'il avait pris bien du plaisir à donner des leçons de vélo à une jolie voisine, à

Gouvault. « Mais tu n'en a jamais parlé ? » m'étonnai-je. Il rit et me répondit à peu près qu'il n'est pas convenable qu'un père parle de ses amours à ses enfants.

Comme on le ramenait de l'hôpital d'Auxerre, après la pose de son premier stimulateur cardiaque, il me dit : « J'ai accepté cette opération pour ta mère. Pour moi, j'ai bien assez vécu, je suis content de ma vie et je suis prêt à partir. » La veille de sa mort, il me répéta qu'il était content de la vie qu'il avait eue, de voir tous ses enfants casés, qu'il n'en avait plus pour longtemps et était prêt à partir.

C'est tout.

Robert Colinot (1902-1988)

Un personnage insupportable

Longtemps, Robert n'a été pour moi qu'une figure semi-légendaire, celle du mauvais garçon de la famille. Les parents n'en parlaient pas, mais la Maria m'avait raconté que les gendarmes l'avaient recherché avant la guerre à Mhère pour une affaire d'escroquerie. Sa réapparition en 1945 surprit tout le monde : prisonnier en Prusse orientale, il n'avait pas donné de ses nouvelles par fierté. Il revenait marié à une teinturière, Louissette. Ils s'installèrent bientôt à Lormes puis achetèrent une maison à Vauclaux (en fait, à L'Huis-Pataut).

Robert avait une forte personnalité. C'était un autodidacte anarchiste qui n'avait, contrairement à son frère aîné, jamais fait le deuil d'une enfance volée par des parents sans amour (sa mère lui prédisait qu'il mourrait sur l'échafaud !) Aussi haïssait-il une bonne partie de l'humanité, et par-dessus tout son père, ce pourquoi il retrancha symboliquement la seconde lettre *l* de son nom. Il avait fait de vastes lectures décousues, disparates et mal assimilées. C'était le plus grand des trois frères, bel homme, avec un côté très séduisant malgré un caractère épouvantable, tyrannique, une violence qui restait généralement verbale, et une grossièreté de langage sans limite et sans exemple chez nous.

Devenu veuf, il passa bientôt une petite annonce dans *Le Chasseur français*, où il se présentait comme un « *industriel* » cherchant l'âme

sœur. L'annonce eut beaucoup de succès et il fut très occupé pendant quelques mois, rencontrant, disait-il, beaucoup de « *putes* » (c'est un exemple de son vocabulaire) puis, un beau jour, celle qui serait sa dernière compagne, Marguerite.

Elle eut tôt fait de le persuader de quitter l'humidité et les frimas du Morvan pour le soleil de la Côte, et c'est ainsi que je les retrouvai, aux grandes vacances de 1958, nichés aux environs de Luc-sur-Mer au milieu d'une plaine écrasée de soleil et déserte ou presque. Ils vivaient dans un petit cabanon où ils avaient entrepris l'élevage de canards qu'ils allaient vendre sur les marchés d'alentour.

En 1960, après notre mariage, Sarah décida héroïquement de passer des vacances laborieuses à Marignane où Marguerite assurait pour quelques semaines la direction d'un petit restaurant ouvrier, et où elle l'aiderait au service de la salle et à la plonge. Je les y rejoindrais la veille de la fin de leur contrat et nous passerions ensemble ma permission chez Robert, qui avait déménagé près de la Cadière d'Azur, et nous avait vanté son nouveau cabanon, plus grand et situé en pleine campagne, dans une belle pinède. Le site était, en vérité, superbe, bien que la vaste pinède ne fût qu'un bouquet d'une dizaine de grands pins. Mais, si l'élevage des canards était installé à l'écart de la maison, celui des jeunes l'avait envahie si bien que dans notre chambre, à l'étage, nous fumions comme des pompiers pour recouvrir leur odeur pestilentielle. Heureusement, nous prenions tous les repas en plein air. Margot cuisinait bien, et nous buvions sans modération d'excellent rosé de Provence, dont mon oncle consommait pour sa part une bouteille entière, midi et soir. L'après-midi, Margot entraînait Sarah au casino de Bandol et comme je n'ai jamais été joueur, je passais des heures délicieuses à me baigner et à faire des ronds dans l'eau avec un canot pneumatique que Prisca, la fille de Marguerite avait laissé chez sa mère. La pauvre Sarah ne pouvait jouer que fort peu. Margot misait bien davantage, et toutes les deux perdaient. Un jour, comme Margot lui avouait avoir fait la même perte au jeu que Sarah, Robert se tourna vers son neveu et

lui dit : « Tu vois, ta femme te fera peut-être cocu, mais je sais que Margot ne peut pas me mentir ! » Nous allions d'autres fois, tous deux, à la plage du Luc : des jeunes y dansaient gracieusement, sur des rythmes nouveaux. Les couples se faisaient face, sans s'enlacer ni même se toucher : déjà commençait une nouvelle époque, différente de celle de notre première jeunesse. Tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, si ce programme n'avait vivement contrarié Robert, qui depuis des années avait accoutumé d'accaparer son neveu pendant ses courts séjours chez lui et de l'emmener dans ses tournées. Il y avait du Vautrin en lui, et jaloux comme on dit que le sont les belles-mères (bien que ce cliché ne se vérifie pas toujours, il s'en faut de beaucoup), il prit bientôt Sarah en grippe, cherchant d'abord à l'humilier, lui disant par exemple qu'elle n'était « qu'une petite ouvrière », comme si lui-même descendait de la cuisse de Jupiter, puis l'oubliant ostensiblement quand il servait le vin, si bien que je devais reprendre la bouteille pour lui verser à boire. Enfin, il se montra odieux de toutes les façons, et finit par tenir des propos antisémites. C'en était trop, et le soir même nous décidâmes de rompre sans même lui dire au revoir. Au matin, il partit au marché, et nous fîmes un petit déjeuner d'adieu avec la gentille Marguerite qui nous offrit en souvenir d'elle un affreux couvert à salade qui, disait-elle, nous porterait bonheur et qu'elle avait rapporté des Antilles.

Définitivement brouillés avec Robert, ils ne l'ont revu qu'une fois à Appoigny, où le René a revécu, à peu de choses près, la situation qu'il avait connue à Mhère avec son grand-père. Marguerite mourut la première, et il ne lui survécut que d'un an. Ernestine, puis son fils Alain, puis Michel, le fils cadet de Lucien, furent les derniers contacts de Robert avec sa famille. Comme son père, à qui il devait beaucoup ressembler, il est mort dans la solitude, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Un caractère violent

Violent en paroles, il ne l'était que rarement en actes.

Un jour à Lormes, il se réveilla tard un matin, ce qui le mit de fort

méchante humeur, et trouvant brûlant le bol de café au lait que Louissette lui avait servi avec empressement, il le jeta à terre d'un geste rageur, éclaboussant irrémédiablement les murs tendus de frais.

Beaucoup plus tard, à la Cadière d'Azur, il affectionnait particulièrement une adorable petite oie blanche qu'on appelait *Zouzonille* et qui vous suivait partout comme un jeune chien. Un jour, il se leva si brutalement de table qu'il lui marcha dessus. Sans prendre le temps de l'examiner, il la ramassa et la projeta de toutes ses forces contre le mur, la tuant net. Comme Marguerite et leurs neveux étaient horrifiés, il justifia son geste en disant qu'il avait voulu lui éviter de finir boiteuse.

Louissette

Robert avait connu Louissette à Livry-Gargan, où elle tenait une teinturerie. Il la persuada de transporter son commerce à Lormes et, ayant repris contact avec sa famille, fit les présentations. C'était une veuve au physique assez ingrat, avec de grosses lunettes, et qui montrait une patience sans bornes envers son second mari, qu'elle s'efforçait de polir.

Femme d'intérieur, elle avait aménagé avec beaucoup de goût la maison de Lormes, qu'elle tenait avec soin, et sa teinturerie, la seule à plusieurs lieues à la ronde, prospérait. Elle aimait recevoir, toujours avec beaucoup de gentillesse, mais agaçait la famille Lavault par ses conseils à propos d'hygiène et de ménage.

Elle commit l'erreur de suivre son mari quand il décida, pour développer son élevage de canards et *Profita*, son commerce de farines pour le bétail, de vendre la teinturerie et la maison de Vauclaix, et de s'installer dans un endroit charmant l'été, sinistre l'hiver, et parfaitement isolé, au Moulin de la Forge, dans la commune d'Ouroux. Privée de tout contact et réduite au tête à tête avec un homme insupportable, elle finit par se suicider.

Marguerite

On ne saurait imaginer plus grand contraste entre cette dernière et la pauvre Louissette. C'était une femme grande, robuste, à la démarche gracieuse. Son visage, encadré par des cheveux blancs,

offrait des traits accentués, avec un grand nez héroïque et un sourire fin et plein de bonté. Ayant l'allure d'une *pacante*, elle y joignait un côté bohème, le goût de l'aventure et du jeu.

Elle aimait aussi s'envelopper de mystère, ne parlant que par allusions de son passé. Elle avait vécu aux Antilles dans une de ses vies antérieures dont elle avait ramené une fille aussi grande et sympathique qu'elle, Prisca, qui menait une vie fort libre et avait été mannequin. Robert admirait beaucoup cette dernière, ce qui ne l'empêchait pas d'être à son égard grossier et insupportable. Marguerite sut parfaitement s'accommoder de son redoutable compagnon, et s'arrangea pour le manœuvrer, à défaut de le civiliser ou de l'apprivoiser tout à fait, et ils firent en somme un bon couple que seule la mort de Marguerite vint séparer.

Jean Collinot (le peut Jean) et Mélie

Le cadet

Mon oncle Jean, né à Paris (6ème) le 23/07/1904 et mort à Paris (17ème) le 14/03/1968, fut le benjamin et le préféré de sa mère. Gentil et naïf, c'était un petit homme bien enveloppé, mais trapu et robuste. Très brun de poil et de peau, il ressemblait, comme certains Auvergnats, à un Nord-africain. C'était le plus primaire des trois frères. Sa carte de visite : « *Fumiste en tous genres* » (la formule lui parut si belle qu'il la fit peindre sur sa camionnette) comme sa voiture, très antique mais décapotable et « *montée sur bronze* », étaient entre nous des sujets de plaisanterie.

Je ne l'ai découvert qu'après la guerre, grâce à son frère Robert Colinot qui, réapparu après une longue éclipse, souhaitait vivement retrouver ses racines. L'oncle Jean vivait alors avec sa seconde femme, Françoise Émélie Chaffard (1908-1977), que tout le monde appelait Mélie, une brave et très opulente Savoyarde qui ne paraissait jamais très bien lavée, forte en gueule et adorant son fumiste de mari. Ils étaient concierges rue Gauthey, aux Épinettes, à cent mètres de cette impasse Naboulet où s'était déroulée son enfance. Je dormis par terre, dans la loge qui sentait le chien mouillé, et fis la connaissance de sa fille, Paulette Collinot (1928-1959), née d'un premier mariage avec

Eugénie Claes. Ma cousine germaine était une grande et assez belle gouge d'une vingtaine d'années qui vivait dans le quartier de Clichy, à l'occasion de vacances au Morvan où mon oncle nous emmena dans sa fameuse voiture – Paulette descendait à Gouvault. Ma cousine vivait dans un galetas qu'elle louait sous les toits dans une impasse de l'avenue de Clichy. C'était un endroit sale où régnait un incroyable désordre, et qui me fit irrésistiblement penser aux *pierreuses* de Courteline. En sortant, nous avons rencontré sa mère, que je ne connaissais pas. C'était une pauvre vieille ivrognesse édentée qui me parut très âgée et que je n'ai jamais revue, non plus que sa fille, morte très jeune et sans enfant.

Un voyage au Morvan

Notre voyage au Morvan faillit tourner court. On partit de bonne heure, les messieurs à l'avant, les dames à l'arrière, à la turque, avec le chien. Le soleil brillait et je commençais à somnoler quand, alors que l'on faisait une pointe de 50 kms/h, la voiture dérapa. Bien que je n'aie jamais conduit, je me jetai instinctivement sur le volant pour la redresser. Heureusement, l'oncle Jean était robuste et il maintint la direction. Pour se remettre, on déjeuna près de Montereau, dans un café où l'on pouvait « apporter son manger », comme autrefois avec l'oncle Émile, au temps de Brassy, et on arriva au Pont de Planchereau dans la soirée. Ce voyage fut l'occasion d'un grand repas au Pont de Planchereau, qui réunit Jean et Robert. Tout à coup, Jean se mit à sangloter : « Il nous en manque un seul, et c'est Lucien ! » De fait, je n'ai jamais vu les trois frères réunis.

Une fin prématurée

Jean et Mélie devaient offrir pour sa naissance à notre fils, un très joli manteau bleu qu'il a longtemps porté. Peu après mon oncle fut hospitalisé dans son quartier et je lui rendis visite : il sentait l'approche de la mort, et la redoutait fort. J'essayai de mon mieux de le rassurer. La pauvre Mélie avait un chagrin de bête, qui fendait le cœur. J'assistai bientôt aux funérailles de mon oncle. C'était le premier office catholique en français que j'aie entendu.

J'avais trop de chagrin pour rire, mais les images que suscitait l'application du texte liturgique à mon oncle Jean étaient parfaitement grotesques :

« *Que les anges t'emportent au ciel* » !

Le fils de Maria : Fernand Roger Lavault et sa femme

Roger (28/06/1907-27/02/1976)

Roger fut d'abord, pour sa fille et pour moi, une figure légendaire : sa photo sépia, qui trônait dans la chambre d'Ernestine, montrait un gros garçon d'un peu plus de trente ans, sanglé dans une veste d'uniforme, et souriant. On ne parlait de lui que pour s'inquiéter de son sort, souhaiter son retour, lui préparer et envoyer lettres et colis. La fermeture des boîtes de fer blanc où les *fonos* mettaient des conserves, et que l'oncle Lavault devait souder, était rituellement l'occasion de grosses colères, où il épuisait la liste de ses jurons et de ses injures. On recevait aussi des lettres qui étaient lues, à haute voix, par la Maria, et qui ne contenaient que des banalités, sans grands détails sur sa vie de prisonnier de guerre. On savait seulement qu'il avait accepté de quitter le *stalag* pour remplacer un collègue allemand, forgeron et cultivateur comme lui, qu'il était bien traité et mangeait force pommes de terre : *Kartoffeln* est le seul mot d'allemand qu'il ait plus tard prononcé. De ses faits et gestes et de son caractère nous n'apprîmes rien avant sa libération.

Un train le ramena à Paris et c'est naturellement chez nous qu'il débarqua en 1945. J'étais surpris de le voir plus grand que je l'avais imaginé, amaigri et les traits burinés. Très intimidé, je n'ouvris pas la bouche. Je le retrouvai à Mhère aux vacances suivantes. Il me dit qu'il avait été très étonné par mon silence, car on m'avait décrit comme un intarissable bavard. et nous devînmes aussitôt de grands amis. J'appréciais sa douceur relative avec les bêtes, son humour et son air de bonté, la confiance qu'il m'accordait dans le travail, parce qu'il craignait moins que son père que je me *diffameusse*. Roger et l'oncle Lavault ne me faisaient jamais une demande sans commencer par la formule : « Sans te commander, voudrais-tu... ». Je goûtais d'autant plus ces égards

que j'étais habitué au ton ironique de mon père, qui ordonnait sans cesse : « Tiens, Toto, toi qui n'es pas chargé de famille... » De son côté je crois que mon bavardage perpétuel et mon répertoire de chansons, qui était vaste, l'amusaient. Il ressemblait beaucoup à son collègue Louis XVI, physiquement jusqu'à un certain point (ou embonpoint, qu'il perdit ensuite au prix d'un régime sans sel), et surtout moralement : même désir sincère de voir tout le monde heureux, et même absence de volonté. Dans ces conditions, il ne pesait pas lourd devant sa mère, ne sut pas prendre vraiment le parti de sa femme qui resta soumise à sa belle-mère et il fut, sans doute, un père trop distant, au moins pour Paulette : elle avait du mal à accepter cet intrus, et de son côté, il était trop pudique pour lui manifester sa tendresse qui était réelle ; et puis cela ne se faisait pas entre père et enfants, en ce temps-là.

Son retour aurait normalement dû alléger considérablement les tâches de chacun. Il n'en fut rien, car il fut chargé (par sa femme ou sa mère, cela ne lui ressemblait pas) d'exploiter de front la forge, le petit domaine de son père, qui s'enrichit de quelques vaches et de la jument Rachel, et celui du Courtillet, ce qui nécessita longtemps de pénibles allers et retours à bicyclette, avant qu'il n'achète une auto. Il est vrai que toute la famille l'aidait à Mhère, et qu'il avait embauché un ouvrier agricole au Courtillet : c'était selon l'usage de ce temps-là un semi-clochard qui mangeait à la table commune, mais dormait dans un toit à cochon muni d'une porte et d'une meurtrière, meublé d'un lit de camp, et sans chauffage). Mais enfin, Roger devait soigner un double troupeau et faire deux récoltes. Puis, à la fin des années soixante, les exploitations se mécanisèrent (on n'utilisait jusque-là, au Morvan, que des machines — faucheuse, moissonneuse, charrue, etc — tirées par les bêtes), un tracteur vint faciliter le travail. Mais, à la mort de Mme Girard, il lui fallut exploiter en plus un domaine dont sa femme héritait, à Saint-Léger, où il ne fit que de l'élevage.

Ces travaux auraient épuisé des hommes plus solides, et il fatiguait visiblement. Les après-midis de moisson, il était obligé

de faire, sur le *soulé* ou dans la grange, une sieste d'une heure qui scandalisait sa mère ; elle le regardait souvent à la dérobee et hochait la tête, disant : « *È n'ot point costot coumme son pée, è n'frai point de vieux os* ». Son diagnostic impitoyable était juste. Il mourut d'un cancer à soixante-neuf ans, tout près de prendre une retraite à laquelle il aspirait. Sarah et moi l'avions revu une dernière fois dans une chambre commune, à l'hôpital de Cosne-sur-Loire où nous nous étions rendus en 2CV à partir du village des Choux, près de Gien. Il était angoissé mais espérait encore guérir.

Ernestine Girard (30/02/1915-27/02/1977)

Ernestine Girard eut une enfance heureuse. Ses parents étaient des cultivateurs fort aisés et à l'esprit ouvert. La mort de son père en 1930, mit fin à cette période, malgré les soins et l'affection dont sa mère, qui resta veuve, l'entoura.

Fille unique, la petite Ernestine fut choyée et élevée comme une demoiselle. On la mit en pension au collège de Clamecy, et elle en rapporta des connaissances beaucoup plus étendues que celles des autres paysannes. Elle savait notamment que le Morvan était un massif granitique dans un environnement calcaire, et la chanson :

*« Aussi géographiqu'ment
Corbigny n'est pas Morvan,
Il s'en faut d'une semelle
Morvandel-le ».*

À la fenaison, l'un des plus pénibles travaux, elle citait ironiquement Mme de Sévigné :

« Savez-vous ce qu'est faner ? Faner est la plus jolie chose du monde. »

Séparée par la guerre de son mari retenu en captivité, elle se jeta dans le travail à corps perdu, prenant comme un homme sa part des plus rudes travaux, conduisant les bêtes, faisant les chariots... Elle n'avait de répit que le dimanche où elle m'emmenait avec Paulette au Courtillet après la messe, et à l'occasion de nos trop rares expéditions à Lormes et à Corbigny. C'était à cette époque une jeune femme maigre et nerveuse, très maternelle – elle eut pour moi la tendresse d'une mère, et je l'ai aimée comme une

seconde maman – et qui pouvait être jolie quand elle mettait, par les dimanches d'été, un chapeau en paille de riz que j'adorais. Taciturne avec ses beaux-parents, elle devenait bavarde et même gaie avec nous, et se confiait longuement à sa mère.

Au retour de Roger elle eut encore deux garçons, dont le premier mourut peu après sa naissance. Le second, Alain, né le 14 juin 1949, qui ressemble beaucoup à son père, fit la joie et l'émerveillement de son grand-père, qui se reconnaissait en lui : « *El ot dru, el ot ardent, el irai loin* » disait-il fièrement.

Après la mort du père Lavault, Maria dut rendre les armes ; mais il était trop tard pour entamer une nouvelle existence. Ernestine reporta tous ses espoirs sur ses enfants à qui elle prit soin de donner une instruction qui les éloignât définitivement de la vie qu'elle avait connue. Elle ne survécut guère à son mari et mourut un an jour pour jour après lui, du même mal, à l'hôpital de Villejuif, au grand chagrin de tous ceux qui l'ont connue.

Les enfants de Jeanne, épouse Nolot

Reine Nolot, épouse Guiller

Dans mon enfance (je n'y suis jamais retourné) les bâtiments formaient un groupe compact : à la limite des champs et des bois, à droite du chemin, se trouvait la maisonnette des grands-parents Nolot, à gauche celle des Guiller. Jeanne, la sœur cadette de grand-mère qui lui ressemblait beaucoup et qui à plus de quatre-vingts ans venait pendant la guerre chaque dimanche à la messe, dans la voiture à cheval de son gendre, Guiller aux belles moustaches, avec sa fille Reine et son mari, le grand et sec Jean Félix Nolot, toujours vêtu de noir, comme elle-même (ils s'étaient épousés le 18 septembre 1890), était demeurée avec cette fille à l'Haut de la Chaux.

Les enfants Guiller, Jeannette, qui était déjà une jeune fille et son frère Marcel, qui avait un an de moins que moi et était inscrit dans la petite classe, les précédaient à bicyclette. Au retour tous s'arrêtaient, pour se désaltérer et bavarder un moment. Comme beaucoup de ses camarades qui restèrent aux champs, Marcel est resté célibataire. C'était pourtant un très beau garçon, de visage

ouvert et sympathique, de carrure athlétique, mais il a vu Jeannette se marier dans un village voisin à un Camusat et tous les siens mourir tout à tour. Bien rares étaient les filles qui consentaient à vivre la vie de leur mère.

Maria Nolot, épouse Bobin

Reine Guiller avait une sœur, Maria, qui avait épousé un autre cultivateur, Bobin, un petit homme maigre avec de magnifiques yeux bleus dans un visage simiesque, qui me traitait avec beaucoup de gentillesse. Établis à Domont, c'étaient aussi des gens extrêmement pieux, l'homme passait même pour bigot et était un leader de la droite cléricale de la commune. Ils avaient une fille de mon âge, Marie-Thérèse, qui avait hérité de sa mère un visage de madone et une grâce que la rudesse des travaux n'a pas eu le temps d'altérer. À seize ans, quand elle apparaissait dans la cour les jours de batteuse, j'en étais averti par le son plus aigu de la machine qui s'emballait parce que les hommes s'arrêtaient tous pour la contempler, fascinés. Puis le travail reprenait sans commentaires. Née le 12 mars 1937, elle mourut à dix-sept ans, le 14 mars 1954. Maria ne se remit jamais du deuil de sa fille, bien qu'elle eût un fils né pendant la guerre, Michel (1943-2012), qui lui a donné deux petits-enfants. Devenue veuve, elle finit ses jours dans une maison de La Croix Milan. Posée sur un buffet, et bien décevante, on voyait une petite photo de sa fille.

Colas

Un jour de batteuse, à Domont, au souper, les hommes se mirent à raconter des histoires du vieux temps, parmi lesquelles revinrent les aventures d'un certain Colas, qui firent beaucoup rire. Quand je les rapportai au Pont de Planchereau, ma tante en fut à la fois amusée et choquée car il s'avéra que ce Colas était le propre père de l'hôte, Bobin. Voici deux de ces anecdotes.

En ces temps naïfs, quand survenait une période de sécheresse, on organisait une procession afin de demander au Bon Dieu de la pluie pour le salut des récoltes. Dans ces occasions, Colas venait en tête, portant la croix devant Monsieur le Curé. Un jour, les enfants inventèrent un beau jeu ; ils couraient autour de Colas, en

chantant : « *Colas, porte la crroix ! Colas, porte la crroix !* »

Tant et si bien que Colas, furieux, se retourne et s'écrie :

« *Mon-sieur le Curé, faites taire les gamingn's, ou ben i fous la croix au Djabe !* »

Un autre jour, Colas était parti dans le bois pour la journée. Il était occupé à abattre un arbre à grands coups de cognée quand le chien du propriétaire vint à passer. Colas rentre chez lui, sa femme lève les bras au ciel et lui demande pourquoi il revient si tôt : « *Donne-mouè ma blouse*, répond Colas.

- *Tè blouse mais pourquoè donc ?*

- *Donne-mouè ma blouse, faut qu'i aile voèr le Mon-sieur. Son chien ot pessé entre ma cougnie et l'âtre, y en ai un bout qu'zèppe et l'aut'que cie !* » (Son chien est passé entre l'arbre et ma cognée, il y a un bout qui jappe et l'autre qui chie !)

Dominique Prévotat et ses descendants

Né le 13 mars 1857 à L'Haut de la Chaux, ce frère de Françoise et de Jeanne a épousé le 12 février 1884, à Mhère, Marie TISSIER, née en 1865, et est signalé par Thomas David comme sabotier à Vaupranges en 1889 et propriétaire en 1906.

Leur fils, Albert PREVOTAT, né le 26 avril 1890 à L'Haut de la Chaux, est décédé le 20 juillet 1919 à l'âge de 29 ans. Mort pour la France : son acte de décès aux armées indique qu'à la suite de sa blessure, il souffrait de confusion mentale et hallucinatoire.

Je suppose que le fils d'Albert, également sabotier, est le père de mon camarade Paul Prévotat.

Famille Laumain-Digois

Origines

Famille Digoy ou Digois

Thomas David insiste sur le fait que les Digois occupaient souvent, sous l'Ancien Régime, ce qu'il appelle « de hautes fonctions ». En fait, on trouve parmi ces laboureurs et marchands de petits notables de village, tels que bailli (maire) ou notaire royal, et il n'y a pas grande distance entre eux et de petits hobereaux de récente noblesse de robe comme les Pelletier de Chambure :

«VI Hugues PELLETIER de CHAMBURE, né à Saulieu (58) le 16 août 1690, conseiller procureur du roi au bailliage de Saulieu, avocat au Parlement de Dijon en 1718, épouse Claudine DIGOY, née à Saulieu (58) le 25 décembre 1702, morte à Saulieu (58) le 9 août 1741. Il meurt à Saulieu (58) le 31 mai 1771. Il est le fils de:V Jacques Léger PELLETIER de CHAMBURE, né à Saulieu (21) le 17 février 1659, bourgeois de Saulieu, conseiller d'honneur au bailliage et chancellerie de Saulieu, contrôleur au grenier à sel, premier marguillier ou fabricant de l'église Saint-Saturnin et échevin en 1692, épouse à Saulieu (21) le 16 novembre 1686 Denyse LALIGANT, née en 1654, morte à Saulieu (21) le 6 octobre 1733, et meurt le 4 février 1701, fils de:IV Mathurin PELLETIER de CHAMBURE, né à Montsauche (58) le 16 avril 1623, seigneur de la Chaux (dont il devient propriétaire par son mariage) et de Saint-Léger, bourgeois et marchand de Saulieu, conseiller du Roy, contrôleur au grenier à sel de Saulieu, épouse en premières noces, par contrat du 2 août 1654 Anne (ou Marie) COQUARD, veuve de Daniel Geoffron et mère de Jacques Léger. Il épouse en secondes noces à Saulieu (58) le 5 novembre 1674 Marie Bizard et meurt à Saulieu (58) le 5 mai 1692, fils de:

III Pierre PELLETIER, né à Montsauche (58) en 1595, seigneur de Nataloup par sa femme, notaire royal et successeur de son père, procureur fiscal de Montsauche, épouse le 1^{er} décembre 1619 Anne des BELIN, dame de Palmaroux et de Nataloup, morte à Montsauche (58) le 6 avril 1673, inhumée dans l'église. Il meurt à Montsauche (58) le 28 novembre 1652, inhumé dans l'église, fils de:

II Edme PELLETIER, né en 1563, notaire à Montsauche et greffier d'Alligny-en-Morvan, demeurant à Palmaroux, épouse Jacqueline MATHEY, morte à Montsauche (58) le 20 septembre 1635, inhumée dans l'église, et lui mort à Montsauche (58) le 16 novembre 1636. Fils de:

I Hugues-Claude PELLETIER, né vers 1525, mort en 1602, recteur d'une école à Autun, notaire »

Extrait du site <http://membres.lycos.fr/aweng/>

Longtemps, les deux familles ont occupé des charges semblables, et leurs noms apparaissent côte à côte sur les mêmes contrats. Ce n'est qu'à partir de la Révolution (pendant laquelle ils deviennent Pelletier-Chambure) que leurs destinées divergent : les Chambure donneront un général à Napoléon, un chartiste, un banquier, etc. sans compter le lexicographe Eugène de Chambure, qui introduisit les résineux dans son domaine de La Chau, (Alligny en Morvan), et publia en 1878 son fameux *Glossaire du Morvan*. Inversement, nos familles Digoy et Laumain, qui ne paraissent pas avoir acquis de biens nationaux, semblent s'être appauvries par le partage égal des terres entre les enfants institué par la Révolution.

Note de Thomas : « Hugues Digoy est né à Anost, en Saône et Loire, le 12 janvier 1782, d'une famille aisée. Il épousa Jeanne Bruandet (1781-1823) avec laquelle il a deux filles, Jeanne (1809-1885) et Marie (1819). Il épousa ensuite Philiberte Boule (1800 ?) puis le 15 octobre 1840 Anne Brossier, avec laquelle il eut Dominique Digoy (1841-1916). »

Famille Laumain

Les *laumes* sont des marécages, et le mot figure abondamment dans la toponymie de la région de Bourgogne. Les Laumain étaient originaires de Poiseux, mais un Pierre Laumain est né à

Mhère le 20 août 1765. C'était la branche la plus pieuse et conservatrice de ma famille : « *fanatique* », accusait mon oncle Robert, qui disait que le grand-père Laumain, quand il parlait du « *Rrroué* » en avait plein la bouche ; il est vrai que le même soupçonnait Maman, la personne la plus tolérante que j'aie connue, d'avoir hérité de ce fanatisme !

Y a-t-il un lien direct avec ce personnage dont Thomas David me signale qu'il était lui aussi surnommé Papon et dont j'ai après lui retrouvé la trace sur Internet :

« *Michel LAUMAIN (1796-1848)*

Michel Laumain est né à Sermages le 27 pluviose de l'an IV (16 février 1796), de Jean Laumain dit le jeune et de Françoise Chauveau. Gros propriétaire il initie plusieurs pétitions afin d'obtenir le rétablissement de la commune de Sermages qui avait été annexée à Moulins Engilbert. L'ordonnance royale du 29 avril 1841 rétablit la commune. Michel Laumain devint le premier maire de Sermages. Il meurt le 1^{er} mai 1848. »

Ce souvenir (Michel « *prêta serment de fidélité au Roi des Français, obéissance à la Charte constitutionnelle et aux lois du royaume* » note Thomas) pourrait expliquer la longue fidélité au *Rrroué* de notre ancêtre.

Jean Laumain et Dominique Digois

Jean Laumain, né à Moulins Engilbert dans la Nièvre en 1834, épousa Dominique Jeanne Digois (ou Digois), dite Joséphine, née le 15 août 1841 à Corancy, morte le 21 janvier 1916, de Saint-Léger de Fougeret, fille de Hugues Digois (né en 1786) et de Jeanne Brossier (ou Anne, née en 1809 à Planchez et morte à Mhère en 1893?) dont le frère, Louis, né vers 1812, était maçon à Poirot-dessous, commune d'Ouroux.

Dominique Digois, dite « Joséphine » est surnommée par Thomas David « la dame aux écus » parce qu'elle en aurait apporté un sac en dot à Jean Laumain. Quoi qu'il en soit, ils prirent à ferme le domaine de La Forgeot dans la commune de Mhère et travaillèrent durement sans beaucoup s'enrichir.

Ils eurent plusieurs enfants dont sept survécurent :

- Marie-Louise Laumain, femme Renault ;

- Marguerite Laumain, qui épousa Pierre Bonneront en 1880, mon arrière grand-mère maternelle ;
- Étienne Laumain, père d'Yvonne Picard ;
- Jeannie Laumain, femme Collinot, ma grand-mère paternelle ;
- Henriette qui resta célibataire ;
- Honorine Laumain, femme Simonnet ;
- Joseph Laumain qui eut pour fille Andrée Laumain, femme Dauendorffer.

Leurs enfants

Marie-Louise Jeanne (1859-), épouse Renault

De Marie-Louise Laumain, que je n'ai pas connue, je sais seulement qu'elle épousa Pierre Renault en 1880 et qu'ils eurent trois enfants, Jeanne, Joséphine et Étienne.

Autres Renault

Le nom de Renault est fort répandu dans la Nièvre, mais parmi ceux que j'ai connus, peut-être deux charmants retraités de Boux, Félix et Clémence Renault, voisins de mes cousins Picard, leur étaient-ils apparentés ? J'ai eu la surprise de les retrouver sur la photo du mariage d'Henri, mais ils étaient plus probablement les invités d'Octave Renault, le père de la mariée. Leur maisonnette bourgeoisement meublée et proche de celle des Pottier, à Boux-dessous, m'impressionnait, mais le pauvre Félix nous donnait un coup de main l'été pour améliorer la maigre pitance imposée par les restrictions. Il est mort le 17 novembre 1970.

Octave Renault (04/09/1901-02/05/1975), le père de Raymonde qui épousa Henri Picard, tenait la plus grande auberge d'Ouroux. On y mangeait admirablement, et j'ai le souvenir d'y avoir fait d'excellents repas avec mon oncle Robert, les jours de foire. Il y régnait une ambiance digne des *Contes* de Maupassant. Mme Octave Renault (28/01/1905-28/05/2001) était la preuve vivante des bienfaits du travail. Responsable de la cuisine et de la salle, elle ne plaignait pas sa peine, et ne devait guère dormir quand la saison battait son plein. Pourtant, devenue veuve, elle a toujours vécu chez elle, parfaitement autonome, et atteint l'âge de ma grand-mère Françoise.

Marguerite (1860-1941), épouse Bonoron

J'ai un souvenir précis de mon arrière-grand-mère Marguerite (31/12/1860-18/09/1941), toujours vêtue de noir et coiffée d'un bonnet de même couleur, comme la grand-mère Françoise à qui elle ressemblait, à mes yeux d'enfant. Souvenir précis mais peut-être inexact : Andréa m'a signalé qu'elle ne portait jamais de bonnet, ce que ses photos paraissent confirmer. Oui, mais l'oncle Lavault ôtait sa casquette quand il posait ! À l'époque où je l'ai connue, elle tenait le ménage de l'oncle Émile, rue de la Ferme, à Neuilly, et nous allions souvent les voir le dimanche ou le lundi, après de grandes promenades dans le Bois de Boulogne tout proche, souvent en compagnie de Parrain et de sa famille : on sortait porte de Madrid, on faisait quelques pas, et on était chez eux.

Marguerite Laumain eut de Pierre Bonoron six enfants dont cinq survécurent :

Si je n'ai pas connu ses trois premiers enfants, ses derniers fils forment un trio étroitement lié à toute mon enfance. Leur mère étant la sœur de ma grand-mère paternelle, la « *Génie* », mes trois grands-oncles étaient aussi, par mon père, des cousins.

Famille Bonoron

Si Thomas David fait remonter cette famille au « farinier » Léonard Bonoron, né en 1794, la présence de citoyens portant ce nom est attestée à Brassy dès avant la Révolution : une Antoinette Bonoron y est née « *le deuxième jour complémentaire de l'an I* » (1792 – ah ! les sans-culottides du calendrier républicain...), un Léonard le 1^{er} nivôse an VII et un Antoine à la date du 4 Thermidor An X...

La graphie de ce nom a beaucoup varié.

Léonard Bonoron et ses trois fils

Léonard Bonoron est né en 1794 à Tannay et mort à Vauclaux, où il était meunier, le 12 mars 1836. Il a épousé une « journalière » de Vauclaux, Michelle Edmond et ils ont eu trois fils : Antoine, Pierre et Guillaume, né à Lormes.

Antoine Bonnoron (né à La Vallée, commune de Lormes, 1814,

décédé à Tavenay, commune de Sardy, le 27 octobre 1874) laboureur à Vernizy, commune de Sardy (Nièvre), veuf de Marie Rabeux morte au moulin de Lormes le 20 août 1847, a épousé en 1850, en secondes noces, Marie Harand, née le 1^{er} novembre 1823 ; c'est le père de :

- Françoise Bonnorond, née au moulin de Seigland (1851-1886), qui épousa Pierre Robin, né à Marigny (1838-1909). Tous deux sont morts à Dun-les-Places, et c'est par le site de leur petit-fils, Didier Lucien Gaston Rousseaux que Thomas a pu retrouver ces informations
- Thomas-Guillaume Bonnorond, né le 7 octobre 1853 à Tavenay et meunier à Seigland, qui épousa Marie Prévost, couturière née à Foissy-lès-Vézelay le 26 décembre 1859, dont sont nés Théophile que j'ai connu aux Settons et Marguerite Octavie Bonnorond, née à Foissy le 28 juillet 1899, que mes parents n'ont jamais perdue de vue, laquelle a épousé un maraîcher de Créteil, Sursin, et est morte le 3 mars 1988, ne laissant qu'une fille adoptive, Renée.

- Jean Bonnorond, né en 1859, meunier, père de Gaston.

Pierre Bonnorond (né en 1816, meunier au moulin de Laroche, commune de Gâcogne), qui eut pour descendant Pierre Boneront, meunier au moulin Granard, commune de Gâcogne.

Guillaume Bonnorond (11 septembre 1827-16 février 1879) : « chartier » demeurant à Vauclaix, épouse le 3 février 1857 Louise Morandon née à Urzy (Nièvre) le 27 octobre 1830, « salarière » demeurant à Garchizy Fourchambault (Nièvre), fille de Jean Morandon, lamineur, et de Jeanne Coquard, demeurant tous deux à Garchizy. C'est le père de Pierre Bonoron (né à Ruages le 16 février 1853, mort au moulin de Vauclaix le 12 juin 1897) qui a épousé Marguerite Laumain le 14 septembre 1880 à Gâcogne, et chez qui mon père est né en 1896. Un fils de ce dernier, Pierre Bonneront (31 mai 1885-13 mai 1929), né à Gâcogne, a épousé Marguerite Trouillard, fille de Julien Trouillard et de Marie

Guinoiseau, d'Entrammes (Mayenne). C'est le père de Georges et Jean Bonneront, de leur frère André et de Suzanne. Il est né au moulin du Saut du Goulou et fut lui-même meunier en région parisienne, au Moulin de Russon à Bussy-St-Georges.

Étienne Léon Laumain (1866-)

D'Étienne Laumain, je ne sais rigoureusement rien, sinon qu'il n'eut qu'une fille, Yvonne Léonie Jeanne Renée Laumain (04/09/1892-02/08/1985).

Jeannie Laumain (1871-1928), « la Génie »

La lamentable histoire de ma grand-mère paternelle a été racontée ci-dessus avec celle de son mari, Jean Collinot (pages 112-113).

Henriette Laumain (30/11/1874-10/2/1963)

Tante Henriette, fille de Jean Laumain et de Jeanne Digoy, entra toute jeune dans les ordres, puis vint le radical Émile Combes (1835-1921), président du Conseil de 1901 à 1904 ; il conduisit une politique vigoureusement anticléricale qui aboutit à la suppression des congrégations mais s'opposa à la séparation des églises et de l'État, qui fut réalisée par son successeur Aristide Briand, l'Église combattant alors la République avec acharnement. « Le petit père Combes » expulsa ma grand-tante avec quelques milliers de ses semblables. Rendue de force à la vie séculière, elle ne songea pas à se marier (l'oncle Robert, intrigué par sa fidélité à ses vœux, ne trouvait qu'une explication : de toute évidence, elle était androgyne), mais resta fidèle à sa vocation en exerçant le métier d'institutrice au service de l'école « libre ».

Pendant ses trente dernières années, c'est-à-dire à l'époque où je l'ai connue, je l'ai à peine vue vieillir. Il semble qu'elle ait toujours été une grande femme maigre et hommasse, aux traits accusés, comme taillés à coups de serpe, vêtue strictement de gris, et dont la seule coquetterie et le seul détail évolutif était une perruque rousse qui ne parvint jamais à cacher sa tignasse blanche, et qui sembla rétrécir avec l'âge.

Nous aimions bien cette tante originale qui enseignait à Garges-les-Gonnesses, logeait chez des bonnes-sœurs et débarquait assez souvent rue Demours. La tante Henriette rendait aussi visite à

Corbeilles-en-Gâtinais, à son neveu Prosper, et Dédée se souvient que sa mère lui confiait de petites tâches de couture, car elle excellait dans cet exercice. Elle lui offrit en particulier deux sacs pour la pension : l'un pour recevoir la brique qu'elle emportait toute chaude dans son lit (on ne chauffait pas les dortoirs), et l'autre pour y mettre son linge sale. Elle y avait brodé son nom, « *A. Bonoron* », au fil rouge. La pensionnaire le rapportait chaque semaine chez elle, à bicyclette. Est-ce un faux souvenir ? Il me semble maintenant la revoir, occupée chez nous à des travaux semblables. Elle aidait aussi Solange à faire ses devoirs. Lors de l'une de ces visites, pendant la guerre, elle eut un mot qui resta dans les annales de la famille. Nous étions venus l'accueillir à la gare de Lyon. Elle arrivait, selon l'usage en ce temps de disette, chargée de victuailles qu'elle permit à mon père de porter, à l'exception d'une précieuse tarte à la semoule qu'elle protégeait de son mieux de la foule amaigrie du métro (les gens, à cette époque, flottaient dans leurs vêtements), en criant à la cantonade, de sa grosse voix traînante : « Attention à la tarte à la semou-ouê ! »

Henriette se retira dans la maison familiale de Gouvault, chez sa nièce Berthe Renault, avec qui elle passait le temps en incessantes querelles. Jusqu'à un âge très avancé, elle fit à pied la route de Brassy pour entendre la messe les dimanches et jours de fête. Lors de ma dernière visite (en compagnie de Sarah), le grand événement de la vie de ce vieux couple femelle était l'achat d'un poste de radio. Je demandai à ma tante :

« Le dimanche, tu écoutes la messe ? »

– Oh non, dit-elle en riant, on écoute Saint-Granier ! »

J'espère que le Ciel ne s'est pas offensé de se voir préférer ce vulgaire amuseur public, dont l'émission fétiche, *Ploum ploum tralala*, est tombée comme tant d'autres dans un oubli bien mérité, et qu'il a quand même récompensé la vie de dévouement de sa brave servante.

Honorine (1878-1940)

Honorine épousa en 1920 Jean-Louis Simonnet (1872-1945), veuf de sa sœur Joséphine Renault (1881-1918) dont il avait eu

deux fils, Robert et René Simonnet.

Joseph Laumain (25 mars 1883-23 février 1949)

Le P'tit Joseph

On l'appelait par antiphrase « *le P'tit Joseph* », car il était très grand et très sec. Il avait vécu à Paris, dans une chambre de bonne si petite que, selon mon père, il devait laisser la porte ouverte quand il dormait, pour pouvoir allonger ses jambes qui passaient à travers les barreaux de son lit. Je ne sais par quel concours de circonstances, ni à partir de quand, ni comment il vécut à Vincelottes, petit village de vigneron situé dans l'Yonne.

Il y possédait une maison étroite et pittoresque de deux étages, au sommet de laquelle était une petite chambre semblable à une cellule où je me retirai en juin 1958 pour préparer mon professorat, et qui donnait sur une petite terrasse où il faisait bon étudier. De son premier mariage, avec Fernande Charlotte Lucas (30 mai 1911), il eut une fille, Andrée Laumain. Puis il divorça de sa première femme, à qui tout le monde donnait tort, et épousa en secondes noces la charmante Agathe Lamotte, que j'ai toujours connue sous le nom de tante Claudine. Christiane m'a appris que son grand-père travaillait à la S.N.C.F. comme cheminot.

Tante Claudine

Seconde épouse de l'oncle Joseph, ce fut la véritable grand-mère de Christiane.

C'était une vieille paysanne extrêmement calme et très douce, et une grande cuisinière. Elle me régala pendant mon séjour de 1958 de beignets aux acacias et de dix spécialités délicieuses et me fit visiter les alentours, m'accompagnant parfois dans ma promenade quotidienne. Joseph et tante Claudine m'ont laissé le souvenir de braves gens, simples et accueillants.

Leurs petits-enfants

Enfants de Marie-Louise

Jeanne Renault

Aucune information.

Joséphine (1881-1918) et ses enfants

Ayant épousé Jean Louis *SIMONNET* (1872-1945) le 8 avril 1899, à Lognes (Seine-et-Marne), elle en eut deux fils.

Robert Simonnet (1902-1980)

Je n'ai aucun souvenir de « *Robert Simonnet, chocolatier, (Paris 9ème, 16 décembre 1902-Noisiel, 12 novembre 1980), marié le 9 janvier 1926 à Bussy-Saint-Martin avec Denise Geneviève Avale (Bussy-Saint-Georges, 18 novembre 1907-28 juin 1987), et a eu huit enfants* » (enquête de Thomas David). Pourtant, je crois que les jumeaux que j'ai connus en vacances aux Settons étaient ses fils.

René Simonnet (1904-1976)

René Simonnet « *serrurier, (Paris 9ème, 18 novembre 1904-Vaumery, 25 mars 1976), marié le 9 janvier 1930 à Torcy avec Germaine Andréa Elise Adrien.* » toujours selon Thomas David, était un homme de taille moyenne, mince, avec un visage et un teint de méridional qu'il devait tenir de son père, sa mère, Joséphine, ayant sans doute le teint clair de ses sœurs, mon arrière-grand-mère maternelle Marguerite Laumain et ma grand-mère paternelle, *la Génie*. Il était très sympathique comme son fils.

• **Pierre Simonnet**

Le fils de René était à peine plus âgé que moi , et je l'ai connu quand il a passé des vacances à Gouvault avec Paulette Collinot. Ma sœur Solange devait assister plus tard à son mariage et rendre visite avec lui à ses grands-parents, à la cité ouvrière des chocolats Menier, à Noisiel, puis nous les avons très vite perdus de vue.

• Un exploit de Pierrot

Un jour à Gouvault (mais ce devait être une autre année) Pierre me montra comment il pilotait à son gré une flottille d'oies sur la mare des voisins. Caché dans une *tresse*, il lançait habilement des cailloux qui effrayaient les volailles et les contraignaient à de gracieuses manœuvres. Par malheur, un projectile atteignit une oie à la tête, tuant sur le coup la pauvre bête, qui se mit à dériver lentement. Il fallut s'enfuir sans gloire, laissant aux propriétaires le soin de faire le constat. Le soir, le fermier leur offrit, selon Andréa, le corps du délit, dont on se régala.

Étienne Renault (1885-1941)

Étienne, qui épousa Berthe Rullier, n'eut pas plus d'enfants que sa sœur Jeanne et mourut au début de la guerre. Mon père disait souvent qu'il s'était intoxiqué d'ersatz de tabac, du fait des restrictions. De cette branche aujourd'hui éteinte de notre famille, je n'ai connu que Berthe, sur ses vieux jours, c'est-à-dire dans les années 1950, n'ayant aucun souvenir d'Étienne que je suis pourtant certain d'avoir rencontré au temps de mes séjours à Brassy.

Berthe Renault, née Rullier

C'était une petite femme assez maigre, aux traits anguleux, dont l'aspect évoquait à mes yeux les « tricoteuses » de la Révolution : il ne lui manquait que le bonnet phrygien. Veuve depuis longtemps, elle avait uni ses maigres ressources à celles, étiques, de la tante Henriette. Elles habitaient la grande bâtisse perchée sur une butte, à Gouvault, l'ancienne maison familiale des Laumain à ce que je crois. Ayant peu de besoins, les deux vieilles femmes vivaient sans se plaindre de leurs minces retraites et, sans doute, de quelque petit fermage. Elles auraient pu être heureuses, mais comme il advient parfois chez certaines vieilles gens, se prirent en aversion. À chaque visite, chacune s'emparait de l'un de nous pour lui dire tout le mal qu'elle pensait de sa compagne, et tous les motifs qu'elle avait de s'en plaindre.

Les enfants de Marguerite

Alice Roulier (1882- 1928)

« Tu n'seras jamais qu'un salarié,

Un train'misère, un va-nu-pieds... » (Chanson 1900)

Famille Roulier : origine

Les Roulier sont une famille morvandelle de vieille souche, tant à Mhère (un Pierre Roulié y est signalé en 1753) qu'à Brassy, où la graphie *Roulier* est toujours retenue. Le nom de Roulier (c'étaient les camionneurs du temps jadis) est attesté depuis les débuts de l'état civil dans la commune de Brassy, en particulier à Gouvault où je pourrais encore montrer leur maison, à l'écart de la route.

Je ne suis pas remonté au-delà de Paul Roulier, dit « *le Pauli* », né

en 1840, époux d'Anne Férin. C'était le grand-père de Maman, qui en parlait parfois ainsi que Parrain, sans que ni moi, ni Solange, ni Roger ayons rien retenu de leurs propos, sinon qu'il était fort autoritaire et peu commode, ce qui n'était pas très original chez les parents de cette époque. « *Le Pauli* » eut deux garçons et deux filles, dans l'ordre suivant : Alice Marie Roulier, François Roulier, André Roulier (mon grand-père maternel) et Alexandrine (Marraine)

De petits commerçants

Je ne sais presque rien d'Alice dite « Marie » et de son époux, ne les ayant pas connus. André Roulier (1876-1929) et Alice Marie Louise Bonneront, ma grand-mère maternelle, étaient originaires de la commune de Brassay, où ils se sont mariés le 24 septembre 1901 et où est née leur première fille, en 1902. Tous deux « montèrent » à Paris pour s'y engager comme domestiques, elle en qualité de femme de chambre, lui en tant que cuisinier. Ils amassèrent assez d'économies pour prendre à bail une boutique toute neuve, au 25 rue Pierre Demours. C'était une de ces épicerie où l'on vend un peu de tout, y compris des fruits et légumes, et elle comportait un bar. Mon grand-père, « *liquoriste* » selon l'état civil, en était le meilleur client, et exerçait encore à l'occasion ses talents de cuisinier pour les bourgeois du voisinage, talents dont Maman devait hériter. Ils eurent trois enfants : Germaine, Émile (Henri pour sa famille, et Parrain pour nous), et Maman.

C'était un couple très uni, et très fier de ce que tous deux considéraient comme une grande réussite sociale. Aussi s'opposèrent-ils avec la dernière énergie au mariage de leur fille aînée avec son vulgaire salarié de cousin, et elle dut atteindre sa majorité (vingt-et-un ans à l'époque) pour imposer son choix. Ma grand-mère « *Marie* », comme on l'appelait, était la tête pensante du couple, femme énergique et sans doute autoritaire. Je sais aussi que mon grand-père ronflait si merveilleusement que, dormant la fenêtre ouverte en face d'un de ses amis qui lui donnait le répons, ils troublaient à eux deux les nuits paisibles de la rue

Pierre Demours (c'était une galéjade de mon père, qui n'avait pas oublié son passage à Marseille), qu'il adorait son chien Finaud et que son veuvage entraîna sa déchéance : il se suicida à la bouteille en quelques mois. Mais ils avaient su créer dans leur boutique un cercle d'amis qui restèrent toujours fidèles à leur mémoire : un jour, alors que je devais avoir une douzaine d'années, un ami m'apprit que sa concierge, qui tenait le kiosque à journaux en face de sa loge du 13, rue Montenotte, et que je connaissais de vue depuis longtemps, n'était autre qu'une certaine Gabrielle, qui avait fait partie de cette joyeuse bande. C'était une assez grosse femme qui avait gardé quelques restes de son ancienne beauté, et qui me parla de mes grands-parents en termes émus.

Finaud

Finaud était une bête que le grand-père Roulier adorait, ainsi que toute sa famille. Malheureusement, c'était un chien de garde féroce, qui ne connaissait que ses maîtres et qui mordit plusieurs clients. Il fallut lui mettre une muselière.

Un jour, Maman le promenait sur l'avenue des Ternes. Un autre chien hargneux l'attaqua. Muselé, il ne pouvait se défendre et, de colère, mourut sur le coup.

Cercle d'amis

Du cercle d'amis de mes grands-parents maternels, j'ai connu quelques représentants : d'abord Mme Bourgoin, une couturière veuve (de guerre, comme tant d'autres ?) ou divorcée (je n'ai jamais entendu parler d'un M. Bourgoin), qui fut ma marraine mais que nous avons perdue de vue au cours de la guerre et que je ne revois que dans la « cuisine » de la boutique, avec un chapeau à voilette, ornement que j'adorais ; elle offrit à Solange une jolie petite machine à coudre qui resta dans un casier de l'arrière-boutique car il lui manquait malheureusement une pièce, la navette, aussi n'a-t-elle jamais fonctionné.

Ensuite, M. Cintrat, bel homme distingué aux cheveux blancs, et au fin visage de renard, à qui l'on doit plusieurs de nos photos de famille et, selon ma sœur Solange, l'achat de la boutique. C'était un représentant de certains de nos fournisseurs, et cette catégorie

professionnelle a procuré à mes parents plusieurs amis, comme M. Parcino, qui vint à notre mariage et me fit d'infinis compliments au sujet de ma jeune femme. Enfin la nourrice de Solange, « Maman Mathilde » (Mathilde Vallée), qui était concierge, je crois, et dont le fils fit quelque temps partie de la garde républicaine, Armand Lastère, et M. et Mme Rousselet : le mari était un grand vieillard maigre et distingué, sa compagne une petite femme d'une élégance surannée, toujours très gaie. Comme M. Cintrat, ils passèrent à Brassy pendant l'exode, et ils firent cadeau à Solange d'un superbe vieux livre relié, *Les Races humaines*, de Louis Figuier, Hachette et C^{ie}, 1872, que j'ai relu bien souvent dans mon enfance, sans me douter de l'idéologie sulfureuse qu'il véhiculait, et qui ne m'a d'ailleurs pas marqué. Ce livre m'étant échu à la mort de Maman, lors du partage auquel mon beau frère ne voulut pas participer, je l'ai restitué à leur fils Alain.

Solange croit pourtant savoir que ma marraine n'a fait connaissance avec notre famille qu'après la mort de nos grands-parents maternels. Elle vivait dans un autre quartier et serait entrée par hasard dans la boutique, où leurs successeurs avaient mis en vente de très vénérables bouteilles de leur réserve. Ma sœur affirme aussi, mais j'ai du mal à la croire, que la machine à coudre lui avait été offerte par une vieille cliente, Mme Bonjean. Je me souviens parfaitement de cette vieille dame qui ressemblait, selon moi, à Louis XI (peut-être à cause de son chapeau) et de la belle robe 1900 ornée de strass qu'elle lui avait donnée, et dont elle ne savait que faire : Marcelle l'a tirée d'embarras en lui faisant jeter à la poubelle cette pièce de collection !

Mon parrain, Antoine (prénom Henri selon Solange), était un ami de mon père qui l'avait rencontré « dans l'administration ». C'était un très bel homme, d'allure sportive, le regard d'un bleu lumineux, gai et chaleureux, aussi distingué et sympathique que sa femme Suzanne, la marraine de Solange, sa fille Ginette qui épousa un pilote à la Libération (elle le suivit dans ses garnisons, et d'abord à Blida, d'où elle nous envoya une carte postale représentant un quartier pauvre et pittoresque) et ses fils, Roland,

Serge et Daniel : je revois Roland en uniforme bleu horizon. Mon père n'approuvait guère la conversion d'Antoine au communisme, mais sa famille est restée en relations avec la nôtre jusqu'à la mort de Maman, bien après celle de mon parrain. Je ne me souviens pas d'avoir reçu de lui autre chose que de bons sourires.

Je n'ai été, à mon tour, qu'un parrain indigne, pour le fils d'un ami d'enfance comme pour l'un de mes neveux, et serais bien en peine de me trouver d'autres excuses que notre grande pauvreté au début de notre mariage, et le fait que nous fréquentions fort peu leurs parents, mais elles sont, bien sûr, insuffisantes. Peut-être ai-je agi par mimétisme, de même que les enfants battus battent à leur tour leurs propres enfants. ?

Parmi les commensaux de mes grands-parents figurait Armand Lastère, parrain de Denise, aussi l'appelions-nous tous « Parrain Armand », ou encore « l'oncle Armand ». Il avait eu d'un premier mariage un fils, Jean, qui mourut comme 2.500 autres Français en Espagne dans les rangs des républicains, tué selon la version officielle par l'éclatement d'un pneu de camion : il est vrai qu'une bonne partie des soldats ne perdent pas la vie au combat, mais dans de vulgaires accidents. C'était pour son père, qui n'en parlait jamais, un secret de famille honteux.

Devenu veuf, il avait épousé une petite souris fort aimable, que nous appelions « tante Marie », l'ancienne concierge du commissariat de la rue Mesnil, qui tenait avec un soin maniaque, au 18 de cette même rue, leur minuscule logement qui donnait sur une longue cour semblable à une impasse, derrière l'église de la place Victor Hugo, dans le XVI^{ème} : ce fut chez eux que pour la première fois je vis des assiettes accrochées aux murs, ce qui me parut admirable !

Chauffeur de maître, il avait grande allure avec ses belles moustaches et était très fier d'être né sous le signe du Lion. Pendant la guerre, il était au service d'André François-Poncet (1887-1978). Cet ancien élève du lycée Carnot, admis en 1907 à l'École Normale Supérieure, avait enseigné l'allemand à Montpellier et était bientôt entré via le journalisme en politique,

pour faire carrière dans la diplomatie. En août 1931 il avait été nommé ambassadeur de France en Allemagne et, après les accords de Munich, avait quitté l'ambassade de Berlin pour celle de Rome (1938-1940). Déporté en Allemagne de 1943 à 1945, André François-Poncet y sera nommé haut-commissaire en 1949. Il entrera en 1952 à l'Académie française où il prendra le fauteuil de Pétain qui en a été radié et terminera sa carrière comme ambassadeur à Bonn de 1953 à 1955. En attendant, son chauffeur était un des rares Parisiens à continuer à rouler. Il vint un jour nous voir et ayant à prendre des ordres, m'emmena avec lui jusqu'à l'appartement du boulevard Pereire, de l'autre côté de la place, dans une toute petite auto électrique qui roulait sans bruit. La dernière fois que j'ai vu Armand Lastère (je devais avoir une douzaine d'années), il était hospitalisé aux Invalides, dans un immense dortoir sous les toits. Le pauvre lion, fort amaigri, fut heureux de nous embrasser une dernière fois.

Marie Ernestine (1884)

Pour mémoire. : elle a vécu du **13 au 22 février**.

Pierre Bonneront (1885- 1929)

Il faut distinguer :

- Pierre Bonnorond, né en 1816, meunier au moulin de Laroche (Gâcogne), frère de Guillaume Bonnorond ;
- Pierre Boneront, meunier au moulin Granard, commune de Gâcogne, fils du précédent Pierre ;
- Pierre Bonoron, (fils de Guillaume Bonnorond, né à Ruages 16 février 1853, mort au moulin de Vauclair le 12 juin 1897), qui a épousé Marguerite Laumain , et chez qui mon père est né. Marie Bonoron était peut-être sa fille ;
- Pierre Bonneront (31 mai 1885, moulin du Saut du Goulou, commune de Gâcogne-13 mai 1929 moulin de Russon à Bussy-St-Georges) fils du précédent. C'est de son petit-fils Michel que je tiens les détails suivants : Il a travaillé au château de Rantilly dans un élevage de poules pondeuses et comme bûcheron et a épousé le 16 octobre 1909 à Lognes Marguerite Trouillard, fille de Julien Trouillard et de Marie Guinoiseau, d'Entrammes

(Mayenne). C'est le père d'André, Georges, Jean et de leur sœur Suzanne Bonneront qu'il laissa orphelins en bas l'âge : l'aîné se retrouva chef de famille à dix-huit ans ; Suzanne en avait quatorze, Georges onze et Jean, le cadet sept. Je cite :

« André Pierre et Georges Edmond sont nés à Chelles où leurs parents tenaient un magasin "Caïfa". Pierre Bonneront né le 31 mai 1885 à Gacogne dans la Nièvre est décédé au moulin le 13 mai 1929. Sa veuve née Trouillard Marguerite a vécu au moulin avec ses quatre enfants, mon Père André étant soutien de famille. Après son mariage avec ma mère Andrée, la vie n'a pas été très rose pour ma Grand'Mère qui, en plus de ses enfants, gardait des cousins : Claude, fils de Suzanne, Georgette Bonneront, mariée à Toupet, et Gilbert, fils de Georges. »

Émile Bonoron (1887- 1953)

Je n'ai pas connu l'oncle Émile avec les belles moustaches qu'il portait en 1923 sur la photo du premier mariage de mon père, mais à ce détail près, je n'ai aucun mal à le reconnaître, non plus que ses deux frères.

Je ne sais rien de son enfance, sinon que, né à La Forgeot, il passa ses dix premières années au moulin de Vauclaux. Pour moi, sa vie commence à Paris, où (après quel parcours ?) il travaille comme cocher de fiacre. C'était une pittoresque et rude corporation : mon père nous a souvent raconté les combats épiques dans lesquels les cochers s'affrontaient à coups de fouets dans les embouteillages qu'ils provoquaient souvent en se rencontrant dans des rues trop étroites, personne ne voulant reculer ou céder le passage ; les badauds s'attroupaient, les encourageaient et prenaient des paris et bien souvent, les clients préféraient s'éclipser discrètement. Il entretenait déjà fort mal son matériel ; un jour, un passager affolé lui cria :

« La roue ! »

« Eh bien quoi, la roue ? »

« Là ! »

Le client pointait son index vers l'avant, et le cocher vit qu'en effet l'une de ses roues avait entrepris de dépasser son cheval !

À une époque indéterminée, mais ce fut bien avant ma naissance, il passa du cheval à l'automobile et s'établit chauffeur de taxi à son compte, je crois. Toujours est-il que, quand je l'ai connu, il possédait une flottille d'autos et d'ambulances plus ou moins luxueuses qu'il louait avec le chauffeur. Lui-même ne restait pas inactif, et conduisait toute la journée. Il vivait au 7 rue du Bois de Boulogne, dans une maison qui a été remplacée, après sa mort, par un immeuble moderne. On entrait par une grande porte de fer peinte en noir, dans une cour de dimensions modestes : le garage s'ouvrait au fond. À droite était un pavillon d'un étage, je crois. Le rez-de-chaussée comportait une grande pièce sombre meublée à gauche d'un très vaste bureau et à droite de deux ou trois fauteuils de cuir si profonds et usés qu'ils m'aspiraient en quelque sorte quand je m'y asseyais, et que je disparaissais dedans. Face à la porte était « *une armoire* » dans laquelle l'oncle Émile dormait, au grand ébahissement de la famille : j'y ai reconnu, beaucoup plus tard, un de ces grands lits bretons fermés par deux portes. Derrière le bureau une porte conduisait à une sorte de loge vitrée minuscule qui était un poste de commandement d'un modèle assez courant, d'où on pouvait surveiller le garage. Solange m'a dit qu'une autre porte conduisait à la cuisine, décorée de natures mortes dont les cadres dorés l'impressionnaient beaucoup, et à l'étage où se trouvait la chambre. Toujours selon ma sœur, une demoiselle Pinson, amie de grand-mère Marguerite, fit longtemps sans succès le siège de son vieux garçon de fils : elle n'était pas son genre. Le côté gauche de la cour était occupé par un autre pavillon symétrique mais de facture plus récente qui servit d'appartement à sa mère, peut-être, et en tous cas à des maîtresses successives parmi lesquelles je n'ai retenu, à la fin de ses jours, qu'une cousine intrigante et prétentieuse, Alice Scheffer. L'oncle Émile était un bel homme de haute taille pour son temps (1 mètre 75 ?). Il se tenait très droit, portait en tout temps un costume bleu uni, une chemise blanche et une cravate, le tout plus ou moins chiffonné et taché de cambouis. Il affichait toujours (dans ma mémoire) un bon sourire, arrivait au milieu de nos

banquets, mangeait un morceau ou buvait une coupe de champagne, toujours trop occupé pour y consacrer plus de temps. Pourtant il était fort gourmand, et il advint que j'aggraviai cette réputation : un quinze août, comme la conversation générale s'éternisait, à mon gré, avant le dessert, je demandai à l'oncle Émile, qui était à ma gauche, si les tartes n'étaient là que pour être regardées. Comme ma tante Maria passait, il l'arrêta et lui répéta ma question. Elle en fut très flattée, mais la légende familiale, que je n'osai pas démentir, s'empara des paroles qu'il n'avait fait que transmettre, avec complaisance, sans doute, et elles lui restèrent attribuées. C'était un homme serviable, sa voiture et sa personne étaient toujours disponibles pour nous emmener au Morvan ou nous en ramener, et souvent pour nous offrir une promenade. Dans ce cas, il nous confiait volontiers à M. Paul, le plus ancien de ses chauffeurs, qui finit par être si vieux qu'il conduisait de plus en plus mal et inquiétait Solange. Notre oncle, très taciturne, avait beaucoup de fantaisie : il était capable de nous faire faire un détour de cinquante kilomètres pour nous arrêter dans un champ ou dans quelque chemin de campagne, et nous faire admirer un paysage qu'il aimait. Il dépanna plus d'une fois mes parents ainsi que Parrain : il ne faisait guère de cadeaux, mais prêtait volontiers, sans intérêt.

Il avait une clientèle riche, distinguée et fidèle, car il plaisait beaucoup, malgré sa tenue assez négligée, le peu de fiabilité et la propreté douteuse de ses véhicules. Selon Solange, nos parents ne parvinrent pas à savoir ce que l'oncle Émile pensait des Allemands jusqu'au jour où ils l'arrêtèrent, alors qu'il transportait des clients juifs, les Patenôtre, et le retinrent vingt-quatre heures à la *Kommandantur*. À partir de ce moment, au moins, il les détesta. J'ajoute que je n'ai trouvé aucun Patenôtre dans les listes de déportés juifs, et que ce nom ne paraît porté que par des familles chrétiennes. Pendant la guerre, les autos furent équipées de réservoirs à gazogène pour remplacer l'essence. Le gaz était généré à partir de charbon de bois. Comme mon père et Parrain, il employait son neveu Jojo, qui nous raconta son apprentissage

de brancardier : « Tu vois, tu veilles à ce que le drap et la couverture soient bien tirés », lui dit notre oncle, en les tapotant de sa main couverte de poussière de charbon ! Une autre fois, il avait monté les marches d'une église pour saluer le couple princier qu'il allait transporter. Il s'inclina profondément pour baiser la main de la mariée, découvrant à son insu les grosses « *patates* » que ses chaussettes percées laissaient apparaître. Le gazogène était dangereux : un jour, il posa sur le plancher, près de lui, le petit chien favori d'une vieille marquise. Au bout d'un moment elle s'inquiéta de ne pas le voir bouger ; « Il dort ! » dit l'oncle Émile. À l'arrivée, il prit le petit chien par la peau du cou pour le remettre à sa maîtresse : la pauvre bête était morte asphyxiée ! Un jour il sortit d'un air gourmand, du fond de son coffre, un poisson caché sous des sacs de charbon de bois, dans le plus triste état. Dédée et Solange se souviennent encore de ce voyage dans une de ses voitures dont le dossier était si mal fixé qu'il ne fallait s'y appuyer sous aucun prétexte. Au Morvan, j'avais appris qu'un garçon doit toujours avoir dans ses poches son couteau et de la ficelle et j'en gardai longtemps l'habitude. Dans les années 50, comme il nous emmenait en vacances, un bruit infernal se déclencha à l'arrière de la voiture, en arrivant avenue des Ternes. C'était le tuyau d'échappement qui traînait par terre. Je sortis de ma poche du fil de fer avec lequel il bricola sa machine, qui repartit sans problème pour de nouvelles aventures...

À l'âge de soixante-six ans, il fut admis à l'Hôpital américain pour une intervention bénigne au genou : c'était sa première opération, et la première maladie qu'il ait eue, à ma connaissance. Mon père fit, comme pour Maurice, un rêve prémonitoire (on ne se souvient que de ceux qui se réalisent) et apprit dans la matinée qu'il ne s'était pas réveillé après l'opération.

Mon père, Parrain et Roger Roulier réglèrent ses affaires. Le riche homme de la famille laissait à son frère l'oncle Marie et à ses neveux une petite fortune (selon nos critères) dont l'État prit la meilleure part. Ils trouvèrent, dans le désordre pittoresque de ses affaires, toute une collection de femmes nues, posant de

préférence dans son garage, sur le capot d'une de ses voitures, une bouteille de champagne à la main. Mon géniteur et son beau-frère en furent très choqués, bien qu'ils l'aient souvent plaisanté, à table, quand il nous quittait : « C'est vrai, tu as un rendez-vous d'affaires ! » et que nous l'ayons vu fréquenter assidûment la clinique du 4, rue du Sergent Hoff (qui fut plus tard reconvertie en immeuble d'habitation et où nous devions acheter un studio pour notre fils), pour des raisons professionnelles mais aussi parce qu'il y avait fait la conquête d'une sage-femme. Solange, qui ne connaissait pas ce mot, était très impressionnée à l'idée qu'il fréquentait une dame de si haute qualité. Andréa se souvient aussi des escapades qu'il fit au Morvan avec une camarade de son âge qu'il avait conduite avec elle en vacances à Gouvault. C'est à peu près tout ce que nous avons su de sa vie privée.

Léonard Marie Bonoron (1891-1953)

Comme son frère Émile, l'oncle Marie était un célibataire endurci mais, d'un caractère angélique, il n'a jamais fait preuve du moindre intérêt pour le sexe, peut-être parce que sa mère l'avait consacré à la Sainte Vierge, ce pourquoi notre famille n'avait retenu que son deuxième prénom sous lequel je l'ai toujours connu jusqu'à ce que ma cousine Picard m'apprenne, bien après sa mort, sa véritable identité : il se prénommaît Léonard Marie Joseph. Tel il apparaît sur une photo de 1923, tel je l'ai connu, l'œil droit à demi fermé (mon père prétendait qu'il s'y était donné un coup de marteau, mais ce devait être une plaisanterie), un peu ridé peut-être, et à coup sûr moins élégant.

L'oncle Marie avait fait ses débuts de cordonnier à Mhère, chez le père Adam, et à Brassy, puis il s'est beaucoup déplacé avant de se fixer. Quand je l'ai connu, il habitait dans un petit pavillon à Gagny, au 1, rue de la Prévoyance, où je ne me souviens être allé qu'une seule fois. Je n'en revois que l'atelier, installé dans une espèce de sous-sol (sur l'établi trônait un petit cordonnier mécanique : quand on le remontait il se mettait à taper avec ardeur avec son marteau sur un soulier posé sur une forme) et le beau verger attenant, où nous étions venus cueillir des cerises,

particulièrement abondantes cette année-là. Je me souviens aussi de l'autobus qui nous ramenait probablement de la gare de l'Est. Roger Roulier dit avoir cueilli chez lui des pêches, moi j'en tiens pour les fruits rouges, et je crois bien avoir appris, ce jour-là, la belle chanson communarde du *Temps des cerises* ! Son intérieur était celui, fort négligé, de bien des célibataires, et l'oncle Émile, qui mettait en œuvre avec une belle inconscience la parabole de la paille et de la poutre, ne se gênait pas pour le lui reprocher.

Cordonnier de son état, il fabriquait des chaussures de luxe pour de grands bottiers, venait souvent nous voir le dimanche, et apportait, quand c'était la saison, des coings de son jardin – l'odeur mêlée de ces fruits et du cuir neuf est liée pour Solange à son souvenir – ou encore des petits cochons de pain d'épices qu'il achetait à la « fête à Neuneu » (fête de Neuilly). Notre père, de son côté, rapportait, à l'occasion des courses qu'il faisait le lundi chez des fournisseurs, des pipes en sucre et de petites brioches « de la lune ». Un jour, je l'accompagnai et fus admis à contempler l'échoppe de la rue de la Lune où il achetait ces friandises et qui a subsisté longtemps après notre mariage. Mais cette révélation ne les a nullement désenchantées.

L'oncle Marie venait surtout les jours de courses à Longchamp, car ses gains sans doute modestes étaient entièrement consacrés à l'encouragement de la race chevaline. Je ne l'ai jamais vu gagner, mais il repartait toujours plein d'espoir, avec de bons tuyaux ou une martingale imparable : on le plaisantait beaucoup à propos de cette passion, ce qu'il prenait avec philosophie ou plutôt avec une résignation très chrétienne, car il était fort dévot.

Mon père et Parrain ne jouaient jamais, sauf une fois, où ils se laissèrent convaincre par l'oncle Marie qui tenait « un tuyau de première main ». Bien que sceptiques, ils écoutèrent à la radio le résultat des courses, et apprirent la victoire tout à fait inattendue de leur cheval, qui leur rapportait une somme coquette. Mais l'oncle Marie rentra l'oreille basse : « Que voulez-vous, se fâcha-t-il, c'était un toquard, personne n'y croyait, et on m'a donné un tuyau de dernière heure, alors j'ai joué un autre cheval ! » Perdre

est ce qui peut arriver de mieux à des parieurs débutants, et ils prirent aussitôt le parti d'en rire.

Je garde aussi le souvenir de ses baisers piquants et baveux, et de ses problèmes avec le langage : très puriste, il nous dit un jour que le double *l* devait se prononcer « *lieu* » ; ainsi fallait-il dire, par exemple, « *ti-lieul* ». Il est vrai que c'était l'ancienne prononciation française, le « *ll mouillé* » (comme ses bisous) et qu'elle a prévalu jusqu'à la fin du XIX^e siècle : les jeunes filles des romans de Gyp tournent en dérision cette prononciation de leurs grand-mères, qui est encore celle que le *Littré* préconise « (*et non ti-yeul*) ». Mais nous ne le savions pas, et on se moqua beaucoup de lui. Il faut avouer qu'il pouvait difficilement passer pour un maître en la matière : il disait « *Saint-Chose* » pour Saint-Saulge et « *Montchose* » pour Montsauche ! Il disait aussi d'un fromage qu'il avait « beaucoup de sentiment »...

Très attaché à son frère, il ne se remit pas de la mort de l'oncle Émile. Peu après les obsèques, il entreprit le voyage du Morvan pour faire un pèlerinage à la chapelle du Banquet, d'un accès extrêmement difficile à cette époque, et prier la Vierge pour le disparu. Il y prit chaud et froid, en revint épuisé et malade, s'alita à son retour et fut transporté à l'hôpital de Montfermeil. Nous étions en vacances à Franceville quand on nous apporta, sur la plage, un télégramme : il venait de mourir. Ce décès nous plongea tous dans le chagrin, à l'exception de Michel qui, âgé de sept ans, trouva l'occasion de réemployer une expression qui l'avait sans doute frappé : « Celui-là, dit-il gravement, il a toujours *un pet de travers* ! » ce qui me parut une énorme contre-vérité, mais Michel Bonneront, plus observateur que moi, m'a appris que notre grand-l'oncle était de santé fragile. Je ne me souviens pas de l'avoir entendu se plaindre, mais mon jeune frère en savait peut-être plus que moi ? Ainsi finit, avec mon adolescence, le dernier des frères Bonoron, ces oncles si bienveillants et tant aimés, indissociables de mes premières années.

Prosper Bonoron (1895-1949)

Mon oncle était boulanger à Corbeilles-en-Gâtinais, près de

Montargis. C'était une sorte de colosse, bâti à chaux et à sable. Les journées et les nuits étant trop courtes pour mener de front son métier (on pétrissait encore à la main, et tous les boulangers se levaient au milieu de la nuit pour servir pain et croissants chauds à sept heures du matin), sa vie familiale et ses nombreuses conquêtes féminines, il avait découvert que le sommeil était une perte de temps et ne se couchait qu'avec ses femmes, et jamais pour dormir. Parfois, après un repas, il s'endormait un instant comme une masse sur sa chaise, et se réveillait en sursaut. Il considérait que, son père et son frère étant morts à quarante-quatre ans, il ne vivrait pas davantage. Un tel régime et une telle conviction vinrent à bout de ses forces peu communes et il s'endormit pour toujours, terrassé, ayant quand même obtenu dix ans de sursis.

J'ai de lui et de sa maison un souvenir très vif, et pourtant je ne peux guère en dire plus. Il m'avait montré en détail les étapes de la fabrication du pain, nous recevait chaleureusement, m'emmena au moins une fois pour un assez long périple dans sa camionnette, mais il me semble qu'il était aussi taciturne que son frère l'oncle Émile, et ne se confiait guère. Au demeurant, du fait de son éloignement géographique (prendre le train pour Montargis, où il venait nous chercher, était alors une expédition), je ne l'ai vu qu'assez rarement, la guerre et les nécessités du ravitaillement ayant toutefois multiplié les contacts. C'est ainsi que la veille de ma première communion (3 mai 1945), mon père fut surpris chez lui par une tempête de neige qui bloqua les trains, et pensa ne pas revenir à temps avec les victuailles sans lesquelles cette pieuse cérémonie était impensable.

Sa seconde femme (je n'ai pas connu la première) était une brave paysanne toute simple et très hospitalière, et qui travaillait dur. Ils avaient une fille, Andréa, que nous appelions Dédée, plus âgée d'un an que Solange, dont elle devint la meilleure amie et, en quelque sorte, la sœur la plus proche.

Thomas David, petit-fils de celle-ci, et dont les recherches généalogique m'ont beaucoup appris, m'a rapporté les précisions

suyvantes : Prosper est né à L'Huis-Pataut. Il sert dans la marine de 1914 à 1919, puis de 1939 à 1940. J'ai pu parcourir les documents qu'il avait conservés de la première guerre mondiale : un carnet de route où il note, très sèchement, ses affectations successives (il servait dans le « 14^{ème} groupe d'auto-canon », étranges contemporaines des premiers chars d'assaut), avec quelques détails sur ses campagnes, du genre : « *Nous avons abattu un Zeppelin* », et un certificat délivré par le capitaine de Voguë qui témoigne de sa discipline et de sa bravoure, et équivaut à une citation ; aussi avait-il soigneusement protégé cette pièce par une belle couverture de carton qui portait la suscription : « *Ce certificat appartient au matelot Bonoron* », calligraphiée sans doute par un camarade.

Rendu à la vie civile, il se fit embaucher aux chemins de fer, mais ne supporta pas longtemps la discipline de ce genre d'entreprise, et retourna bien vite à son métier de boulanger. Sa première femme, Françoise Riat, née le 12 novembre 1893 à Saint-Léger des Vignes (Nièvre), fille d'Hippolyte Riat et de Marie Peusson, qu'il avait épousée à Paris le 2 mai 1916, a mis fin à ses jours le 8 novembre 1920 à Vimory. Il s'est remarié le 22 novembre 1924 avec Cécile Marie Garnier (6 janvier 1889-21 octobre 1954), la maman d'Andréa.

Andréa, de son côté, m'a rappelé l'histoire légendaire de Poinloup, telle que la racontait mon père. D'un naturel malicieux, Prosper aimait lui faire raconter sa vie en prenant un canon. Le pauvre Poinloup avait ce léger défaut de postillonner énormément en parlant. Ce jour-là, il était assis dans un rayon de soleil, et mon père vit se former un arc-en-ciel autour de la bouche de l'orateur, tandis qu'à sa grande stupéfaction, son verre se remplissait plus vite qu'il ne le vidait !

Autres Bonoron

Alice Scheffer

Je n'ai connu cette lointaine cousine qu'à partir du moment où elle s'institua gouvernante de l'oncle Émile et vint s'installer chez lui, vers 1950.

C'était une grande femme sèche d'une cinquantaine d'années, Bonoron par sa mère. Elle prétendait descendre par son père des de La Barde, dont l'un avait été gouverneur du Canada ; mais je n'ai pas trouvé trace de ce nom dans l'histoire de ce pays. Je soupçonne donc mon oncle d'être devenu quelque peu snob au contact de sa riche clientèle, car elle n'avait aucun attrait physique et encore moins d'esprit. Avant d'habiter provisoirement rue du Bois de Boulogne, elle partageait son temps entre Ouroux, où elle possédait une maison de famille, et le trois pièces qu'elle louait rue Boissière dans le XVI^{ème}, qui avait « ascenseur, descenseur et vide-ordures » comme elle disait fièrement, et qu'elle fit acheter par l'oncle Émile qui, en le donnant à Solange, réparait l'injustice de la loi qui ne la ferait pas hériter de maman, et assurait la tranquillité de sa vieille maîtresse.

La vanité de cette dernière nous amusait, mais Michel la détestait cordialement : il avait été invité par elle à Ouroux avec Solange et se souvenait d'avoir été obligé de manger de la salade cuite, qu'il n'aimait pas ; c'était bien la pire injure que l'on puisse faire à ce gourmand, qui ne la lui a jamais pardonnée.

Marie

À ne pas confondre avec ma grand-mère « Marie » Roulier, qui s'appelait en réalité Alice Marie Louise. Née Bonoron, elle n'a pu être correctement située ni par Solange ni par Dédée qui ne l'a pas connue. Peut-être avait-elle pour père Pierre Bonoron, le meunier du saut du Goulou, ou pour frère Gaston de Lormes, qui me fit visiter les ruines de son moulin, ou Théophile ?

Cette jolie fille épousa un Fichaux. Nous ne nous souvenons de l'avoir vue qu'une seule fois, dans les années 50. Elle relevait d'une maladie grave et nous fûmes chargés de lui rendre visite. Le ménage habitait un petit appartement sur les quais, face à Notre-Dame (je me souviens que nous avons fait le tour de la cathédrale par un beau dimanche après-midi) et on nous fit admirer les talents de bricoleur du mari, si étrangers à notre propre famille ! Ils avaient une fille avec qui ma sœur aînée sortit quelquefois.

Théophile (1887- 1949)

C'était un autre cousin Bonoron, frère de Marguerite Sursin, homme robuste et taciturne, grand guerrier (croix de guerre, m'a appris Thomas) et grand braconnier devant l'Éternel, dont la femme Maria Mélina, née Bellanger, petite personne trapue, active et accueillante, avait fait construire, à quelques centaines de mètres du barrage des Settons, en contrebas de la route de Montsauche, à droite en allant vers le lac, un hôtel tout en longueur et sans étage dont le restaurant était réputé, et où mes parents passèrent plusieurs fois les quinze jours de vacances qu'ils s'accordaient chaque année depuis la Libération, entourés de tous leurs enfants.

Théophile mourut avant notre deuxième séjour, mais nous retrouvâmes longtemps à son poste sa veuve, qu'il avait copieusement trompée toute sa vie, lui laissant le soin de gagner l'argent du ménage. Je rencontrai chez elle outre René Simonnet, sa femme et leur fils Pierre, une lointaine cousine, peut-être la sœur ou la nièce de René, qui avait des jumeaux beaucoup plus jeunes que moi, dont je n'ai plus entendu parler et dont personne ne se souvient.

Gaston (Asquin 1887- Lormes 1974)

J'ai connu encore quelques autres Bonoron, que je ne situe maintenant dans notre arbre généalogique que grâce aux recherches de Thomas, comme le meunier de Lormes Gaston Bonoron, fils de Jean. Lui et sa femme Hélène (1893-1982), toujours élégante, née à Lormes et fille du cantonnier-chef Charneau – un de mes camarades de l'école de Mhère que je revois bien mais à qui je n'avais jamais repensé portait ce nom – et de Marie Pétilot, nous recevaient de façon charmante, et j'ai fait chez eux au moins un séjour, abandonnant mon oncle Robert pour une semaine. À cette occasion, ce cousin m'emmena dans sa camionnette pour une grande tournée à travers le Morvan.

Plus tard, le couple transforma le moulin en une laverie, qui fut également prospère. Mes parents ne manquaient pas de leur

rendre visite lors de leurs rares incursions au Morvan. Sarah, Andréa et Guy sont aujourd'hui les seuls de mes proches qui en aient gardé le souvenir – excellent, cela va sans dire.

Étienne : Yvonne et la famille Picard

Secrétaire chez Me Fricoteaux, à Saint-Denis, elle a épousé le clerc qui travaillait en face d'elle, sur le même bureau, René Picard (28 mai 1888-23 avril 1978) et en a eu un fils, Henri Picard (25 janvier 1923-30 décembre 2006).

J'ai fait connaissance avec la famille Picard lors de mon premier séjour au Morvan. Mes cousins possédaient une petite maison à Boux, village situé à deux cents mètres derrière l'église de Mhère, en prenant à droite de cet édifice (la distinction entre Boux-dessus et Boux-dessous, selon la voie d'accès, ignorée des gens du cru, est très récente comme j'ai pu le vérifier). Cette maisonnette est située derrière la ferme des Pottier qui borde la route. On y accédait par un chemin creux, et elle était entourée de haies qui la dissimulaient complètement en été, avec un système complexe de hauts grillages qui séparaient le jardin du chemin qui le longeait, de la maison et de sa cour, d'un champ devant celle-ci et d'un autre derrière la maison. Ces barrages franchis, on entrait directement dans une salle à manger de dimensions modestes. En face de la porte d'entrée s'ouvrait celle de la cuisine, et à droite deux portes conduisaient à la chambre des parents qui donnait comme la cuisine à l'arrière de la maison (ma cousine y conservait sous globe le diadème de fleurs d'oranger de son mariage) et celle de son fils avec fenêtre sur cour et dont l'ornement le plus frappant était, suspendu au-dessus du lit, le cadran immense et doré d'un thermomètre médical. Le tout d'une propreté méticuleuse.

Ma cousine Picard était un personnage haut en couleur. De taille moyenne, un peu forte mais alerte et robuste, elle régnait sans partage, suivant la tradition gauloise, sur son mari et son fils, à qui elle avait imposé un régime draconien qui leur valut une extrême maigreur. C'est qu'elle craignait avant tout que Henri ne la quitte pour la Résistance, bien qu'il n'en ait jamais manifesté la moindre

velléité, étant d'un caractère soumis et très doux.

À dix-neuf ans, il était très grand, pâle et maigre à faire peur et devait néanmoins, avec son père, entretenir le jardin, casser le bois et battre au fléau le blé que la famille glanait après la moisson – ils furent sans doute les derniers à utiliser cet outil au Morvan – cueillir dans les haies des boisseaux de noisettes dont Yvonne tirait une huile d'une grande finesse. Le régime que sa mère imposait à Henri l'avait rendu fragile et, lui attribuant toutes sortes de maladies imaginaires, elle le soumettait constamment à de sévères contrôles. Avidé de gloire, elle l'encouragea à écrire un petit ouvrage intitulé « *Visages du Morvan* » qui n'était pas sans intérêt. Quand il fut édité (28 février 1944), les deux hommes eurent à s'acquitter d'une nouvelle corvée : ils partaient par temps sec, le matin, à bicyclette, un paquet de livres sur le porte-bagages, et faisaient du porte à porte aussi loin qu'ils pouvaient aller dans une journée. Les paysans, étonnés que l'on ait écrit un livre sur leur région oubliée des dieux et des hommes, se laissaient souvent tenter, malgré leur méfiance et leur avarice, et en achetèrent un bon nombre : il y eut au moins deux éditions. Le père Picard était un homme grand et sec qui ne manquait pas d'une certaine distinction, ni d'humour. D'un naturel doux et bienveillant, il m'emmena une fois dans une de ses tournées, dans la région de Lormes, par une journée de canicule. Il avait emporté deux sandwiches et de l'eau. Au retour il m'offrit un verre de limonade fraîche au café qui fait l'angle des deux routes, à Vauclaux. Je suppose qu'il gardait un minuscule pécule pour ce genre de folies. Henri ne manquait pas non plus d'humour, et nous avions vraiment plaisir, malgré la différence d'âge, à nous retrouver dans le petit jardin, pour parler de nos lectures, n'ayant guère d'autre interlocuteur dans ce domaine.

Quand la paix revint, Yvonne Picard et sa famille regagnèrent Charenton. Les parents travaillaient toujours à l'étude dont l'oncle de Henri, Léon Picard, était principal, elle comme secrétaire et lui comme premier clerc. Henri entra aussi à l'étude de son oncle, obtint la licence de Droit et fut reçu à l'examen de notaire. Les

dangers de la guerre passés, sa mère lui permit de se nourrir et il avait « *ben embelli* ». Il publia un second livre, *Ceux de la Résistance* (janvier 1947), une monographie sur les maquis de Bourgogne et du Nivernais qui rassemble de précieux témoignages pris à chaud et reste pour les historiens une source utile d'informations sur les maquis, ce qui lui valut d'entrer dans la *Société des historiens régionaux*. En 1952, il épousa Raymonde Renault (21/05/1927), jeune fille très sympathique qui paraissait sortir de son pensionnat mais était déjà assistante sociale. Coiffé par *le Tienne Desbrosses*, je fus garçon d'honneur à ce mariage, où je fis l'un des films les plus mauvais de ma brève et décevante carrière de cinéaste ! De ce mariage, le seul auquel j'aie assisté au Morvan, je garde en particulier le souvenir de la cérémonie rituelle du réveil des mariés : on entra de bon matin dans leur chambre pour les surprendre au lit (un invité fit mine de tirer le drap, mais je vis pour la première fois Henri se fâcher tout rouge) et on leur présenta un pot de chambre tout neuf où l'on avait disposé artistement du boudin noir dans du vin blanc : il fallut que les deux tourtereaux en boivent une gorgée...

Deux fils et une fille sont nés de cette union. Raymonde Renault est souvent partie en vacances avec Gisèle qui fut, je crois, sa meilleure amie. Henri a passé ses dernières années dans une maison de retraite : je lui ai rendu vers 2001 une visite provoquée par une demande d'informations d'ordre généalogique de Thomas David, que je lui avais transmise : je trouvai un vieillard amaigri, très handicapé, qui voyait souvent son fils cadet, que Daniel avait rencontré par le plus grand des hasards aux sports d'hiver pendant leur adolescence. Les deux cousins s'étaient reconnus à leur nom et avaient sympathisé. L'aîné a publié [Ceux de la Résistance](#) sur Internet :

Pour compléter le portrait de ma cousine Yvonne, qui fut pour moi le grand personnage de cette famille, j'ajouterai quelques anecdotes caractéristiques.

Elle avait acheté une chèvre pour se suffire en lait, et la conduisait paître le long des fossés, tout en faisant son tricot. Pendant la

guerre, elle m'invita à la Saint-Cochon : je n'avais jamais eu l'occasion d'y participer, et la famille Lavault me fit espérer un festin. Mes cousins m'accueillirent chaleureusement, comme toujours. Je n'eus pas à assister à l'exécution dont on avait chargé l'éleveur, et on passa directement à table. Avec une excellente purée de pommes de terre, Yvonne partagea entre nous quatre la rate du cochon tué, et ce fut tout ! À la fin du repas, elle sortait du placard situé derrière sa chaise un litre de vin, en versait un demi-verre à chacun, et le rangeait aussitôt, disant qu'il est malsain de boire en mangeant. Au cours de l'unique permission que j'obtins en Algérie, et que nous passâmes au lac de Pannecière, je présentai bien sûr ma jeune femme à toute la famille. Yvonne leva les bras aux cieux en nous voyant, et se lamenta : « Dire que je m'imaginai que tu te marierais avec Paulette, vous étiez si mignons ! » Cette manifestation d'endogamie est la seule occasion où elle se départit du ton maternel qu'elle adoptait toujours en me parlant. Cette femme forte fut sans doute la première candidate aux fonctions de conseillère municipale de l'histoire de la commune, et obtint plusieurs voix. Son programme prévoyait la remise en service du « *tacot* », petit chemin de fer d'intérêt local dont les gares servent aujourd'hui de résidences secondaires à des Parisiens, et que tout le monde regrettait, car de 1901 à 1939 il avait relié bravement Chitry-les-Mines à Saulieu en passant par Corbigny, Cervon, Lormes, Gâcogne et Ouroux. Elle se lança également dans une recherche généalogique dont on trouvera ici quelques résultats. Pour moi, je garde de ma cousine Yvonne et des siens un souvenir reconnaissant : mes fréquentes visites à cette famille furent des moments privilégiés de mes séjours à Mhère, où je découvrais un autre monde, pouvais parler de livres et d'histoire, et étais toujours reçu avec beaucoup de gentillesse.

Les enfants de Jeannie

Voir ci-dessus, à propos de Jean Collinot, son mari, l'histoire de Lucien (mon père), de Robert et de Jean (pages 139-162).

La descendance de Joseph

Andrée, sa fille, et Christiane, sa petite-fille, qui ont vécu toutes

deux à Paris, réapparaîtront dans le volume suivant, *Rue Demours*.

**PETIT LEXIQUE
DU PATOIS
MORVANDIAU**

Patois

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, le patois, bien que formellement interdit à l'école, était bien vivant. Le mot, qui désigne un langage de sous-hommes, puisque parlé par des êtres dotés de *pattes*, et non de jambes comme les seigneurs et les bourgeois, dit assez en quel mépris on tenait ceux qui persistaient à employer les langues d'oïl (dont fait partie le morvandiau) ou d'oc que celle de la Cour puis de la République a fini par éliminer.

Pour autant que j'en puisse juger, de mémoire, les phonèmes de notre patois étaient ceux du français, à l'exception du [r] roulé à la manière bourguignonne, dont j'eus grand mal à me défaire, alors qu'il m'eût été fort utile quand, en seconde, j'entrepris d'apprendre l'espagnol. L'oncle Lavault parlait un patois magnifique, riche en beaux subjonctifs que le français parlé avait déjà perdus. Quant à la syntaxe, elle ne différait guère de celle du français parlé.

En arrivant à Mhère, j'étais très *fiar* d'en savoir de nombreux mots, appris à Brassy, mais je tombai de haut : on se moqua beaucoup de moi, parce que des différences sensibles opposaient les langues de ces deux bourgs, distants de huit kilomètres. Ainsi aujourd'hui se disait *anzden* à Brassy et *anzdé* à Mhère. Et c'était bien autre chose à Château-Chinon ! Naturellement, chaque tribu se gaussait du parler des autres.

J'ai écrit pour mes lecteurs éventuels ce *Petit Lexique du patois morvandiau* afin de donner une idée de la langue qui a marqué mon enfance et ma jeunesse et de mieux restituer l'univers de ceux que j'ai aimés : aussi n'ai-je retenu que les mots que j'ai entendus et dont j'ai pu me servir moi-même. Paulette Lavault, ainsi que son frère Alain, Marcel Guyard et sa femme ont accepté de le corriger et le compléter, ce dont je les remercie vivement.

Remarques

1. Il existe d'excellents dictionnaires du patois morvandiau, en particulier le *Glossaire du Morvan* d'Eugène de Chambure (1878, réédité en 1978), que j'ai consulté à la B.N. après être parti du glossaire de Saint-Germain des Champs publié par Michel Millet sur le [site de cette commune](#) :
2. Ce travail n'ayant aucune prétention scientifique, je n'ai pas eu recours à l'alphabet phonétique, sauf pour le yod [y] que le français écrit *y* (*y a qu'à*), *ill* (*sillon*), *i* (*idiot*), etc. que j'ai utilisé chaque fois que cela m'a paru nécessaire à une bonne lecture : sinon, ma transcription tient compte de l'orthographe des mots français les plus proches, sauf pour le *e* ouvert que j'ai écrit *è*, le *e* fermé [e] que j'ai écrit *é*, et le *o* que j'ai écrit *o*, *ot* (*o* ouvert comme dans *un os* ou le nom propre *Collinot*) ou bien *au* (*o* fermé comme dans *eau*, *des os*).
3. Quelques particularités de prononciation sont à noter :
 - *o* ou *a*, suivis de *nn* ou *mm*, sont nasalisés, d'où la transcription empruntée à Michel Millet de *an-née* (année), *hon-me* (homme), *pon-me* (pomme)
 - les sons *ain* et *in* se voient adjoindre un [ɲ], d'où les graphies *gamingn'*, *l'apingn'*, *paingn'* et *vingn'* ; de même *un* se dit *ungn'* : *un gamingn'*, mais *y'en tins ungn'* : j'en tiens un.
 - enfin on traîne sur beaucoup de voyelles, d'où *âbre*, *arâgner*, etc. et, devant une voyelle, on fait sonner les deux *l* de *elle* : *el-l'é ben embelli* (elle a bien grossi, ce qui était un compliment dans une société où le souvenir des disettes restait vivant).

A

âbre : arbre.

Adié : évier.

acâpi : accroupi.

aga : regarde.

aïment : ustensile de cuisine.

aïnder : aider.

an-née : année.

anprès : auprès, près de.

arâgner : stimuler de la voix, du bâton ou de l'aiguillon. Cf. ancien français *arener*, éreinter, briser les reins.

arcandier : homme en qui on ne peut guère avoir confiance, sur qui on ne peut compter.

arné : éreinté.

arrié : arrière, d'autre part, par contre.

arriver : assaisonner.

arrivèze : assaisonnement (arrivage, ce mot vient de la marine). On peut dire d'un plat *qu'el ot ben arrivé*, qu'il est bien assaisonné.

au dret : en face de...

auvraïze : ouvrage, travail. *El é fait d'lè bounne auvraïze* : il a fait du bon travail.

auzde (Mhère) ou *auzdeu* (Brassy) : aujourd'hui

avouène : avoine.

avouènée : raclée, vives remontrances.

â[y]é : aisé, facile. *Ç'ot ben â[y]é* : c'est bien facile.

B

babouines : grosses lèvres.

baissie : évier.

balan : équilibre. *En balan* : en équilibre.

balai : genêt.

barboulotte : coccinelle, bête à bon Dieu. La *barboulotte* est censée

porter bonheur.

bardée : grosse charge. *Une bounne bardée* : une bonne charge.

bavassou : qui parle à tort et à travers.

bét'rie : bêtise.

beu : bœuf ou taureau. *Ç'te vaisse veut les beus.*

beugne : coup, bosse.

beugner : frapper, donner un coup. *È s'sont beugnés* : ils se sont battus.

beurdin : étourdi, idiot.

beurdouler : tomber en roulant, rouler, rouler en tous sens.

beurloquer : cahoter.

beurouette : brouette.

beurtèle : bretelle.

beurzé : berger.

beússe : bûche.

beúzniau : simple d'esprit.

biau : beau, bien habillé.

bicher : embrasser.

biéler : faire des rigoles dans un pré pour l'assainir.

bigue : chèvre. Désigne, comme chèvre en français, l'animal et l'outil du bûcheron, support où l'on pose les bûches à hauteur d'homme pour les scier. *bigot* : chevreau.

biot, biotte : blet, blette.

biotte : betterave.

bordouler : grommeler, parler entre ses dents.

bouch'ton (è) : renversé.

bourrou : âne.

braman : très bien. *On ot braman* : on est très bien.

bressie : brassée. *Ène bressie d'harbe* : une brasée d'herbe.

brée : bruyère.

bréote : coulemelle.

brave : joli(e), bien habillé(e).

brenuiller : beugler. *Les vaisses breuillont* : les vaches beuglent.

breûler : brûler.

brèyer : briser, broyer. *I seu bréyé* : je suis épuisé

bü[y]e : lessive

C

cabas : sac.

cala : noix.

caler : céder, abandonner la lutte.

calofe : cosse des haricots, des petits pois.

camboule : ampoule, enflure provoquée par une piqûre d'insecte ou le maniement d'un outil.

cancouelle : hanneton.

carcoue (faire la) : rentrer le cou dans le corps, faire le gros dos (en parlant d'un poulet malade).

cau : coq ; se dit aussi, selon les endroits, *ꝛau* ou *pouilleau*.

ceumnée : cheminée.

ceumtée : cimetière

chaffand : fenil.

chitre : cidre.

chitau : siège.

chouiner : pleurnicher.

ch'ti (*te*) ou *sti* : 1. chétif, amaigri et pâle ; *El ot été m'lède, el ot ch'ti* : il a été malade, il est chétif.

2. méchant, agressif, hargneux ; *Elle ot ch'tite* : elle est méchante.

Voir latin *cautivus* et français *captif* et *chétif* ou *ch'tif* dans certaines régions (le méchant étant celui qui mal choisit, qui tombe mal).

chu : sur. *Les poules sont ꝛeussées chu l'âbre* : les poules sont perchées sur l'arbre.

chûe : suie.

chui : sureau.

ch'vau : cheval.

cien : chien

compeurnouère : compréhension.

cornille : corneille.

coudrée : couturière.

couée : couvée, nichée.

couessant : porc. Ailleurs, on dit *couessot*.

couer : couvrir. *Lè poule coue en parte* : la poule couve en perte, hors du nid.

cougnie : cognée.

couicer : coucher.

coulouée : passoire à lait.

couotte : poule couveuse.

couotter : appeler ses poussins.

coutiau : couteau.

crapiau (Brassy) ou *grapiau* (Mhère) : crêpe au lard.

crau : creux, mare. Au Pont de Planchereau, il s'agissait d'un lavoir soigneusement cimenté, mais sans toit.

creñille : coquille d'œuf, de noisette ou de noix.

creñillon : contenu de la noix, cerneau.

cri-cri : 1. grillon du foyer ou des champs ;

2. manège où ne tournent que des balançoires.

crouèsée : fenêtre (croisée).

crouèser : croiser.

D

dam-ner (faire) : embêter, enrager ; *è m'fé dam-ner* : il me fait enrager.

dard : faux.

darré : derrière. *Por darré* : par derrière (la maison). Ma tante n'admettait pas qu'une fille coure « *au darré* » d'un garçon !

débeurnacler : 1. démolir, démantibuler (mes souvenirs concordent avec Chambure)

2. nettoyer, débarrasser, débroussailler (selon mes informateurs)

Je suppose que le glissement s'est produit dans les années 60, par confusion avec *débeurner* (vieux français *débrenner* : démerder) aujourd'hui oublié.

découer : empêcher la poule de couvrir.

demaingn' : demain.

dèniaper : déchirer. *El ot tout dèniapé* : il est tout dépenaillé, déguenillé.

denrée : ce mot était constamment employé en patois, au sens de marchandises, d'affaires.

dépiater : enlever la peau. *Dépiater un lapin*'.

détorber : retarder, déranger.

deudpée : depuis.

deurmî (Mhère) ou *dreumî* (Château-Chinon) : dormir.

devanté : grand tablier de cuisine, qui ne couvre que le « devant ».

d'voler : descendre, dévaler.

dia : tourne à gauche (ordre donné à un attelage).

diffamer (se) : se blesser.

djabe : diable.

djen : dieu. On ne prononçait le nom de Dieu que dans les jurons, ou pour se plaindre : *hélè mon Djeu* !

doumèze : dommage.

douner : donner.

draguer : courir au hasard.

dret, drette : droit. *Tins-tè dret* : tiens-toi droit.

drîler : 1. trembler, grelotter de froid ;

2. bruit d'une sonnerie électrique continue.

drouè : le droit. *Ç'ot mon drouè* !

drrr : fais marche arrière (ordre donné à un attelage).

dru : robuste, dégourdi.

E

effutiaux : vêtements féminins, effets. *De biaux effutiaux*.

elmèce : limace. *T'ai don du sang du sang d'elmèce* ? : tu as donc du sang de limace ?

elmer : allumer (le feu).

em-manze : affaire embrouillée.

empîzer (s') : empêtrer (s').

encrotter : enterrer un animal.

endauver : enrager (de colère), pester. *Faire endauver* : faire enrager.

endret : contraire d'envers : *Mets tè ch'mise è l'endret* : mets ta chemise à l'endroit.

en pour : en échange.

entaumer : entamer.

entremi : entre deux choses. *L'entremi* : l'intervalle.

envoâler : envoler.

ernîfier : renifler.

É (e fermé, comme dans *bébé*, *thé*)

ébarlouté : ébloui.

échené : chêneau, gouttière, landier, chenet de cheminée.

écouyou : écurueil. On dit *écouriau* à Château-Chinon.

éfouaquer : s'écraser comme un fruit mûr.

égousser : éplucher des pois, des haricots.

égueurion : houx.

égueurner : égrainer.

épeune : épine.

étoler : ébrancher.

étoule : éteule (chaume).

étouner : étonner. *I m'étoune* : je m'étonne, ça m'étonne, je me demande.

éveurlouché : échevelé, ébouriffé.

È (e ouvert comme dans *lait*, *mère*)

èchitre : asseoir. *Èchitu* : assis. *Èchi-tè* : assieds-toi.

èdret : adroit.

èguesse : pie.

ègu[y]on : aiguillon.

ègu[y]ouère : pierre à aiguiser les outils et principalement les faux.

èler : aller.

èmander : grossir, prendre du poids, profiter, amender. *Ç'ot ène bonne bête ! Elle èmande ben*: c'est une bonne bête ! elle profite bien.

ène : une. *ène fone* : une femme.

èpeurcer : approcher.

èrbeuiller : retourner le sol avec son groin, remuer de façon désordonnée.

èrbeuille-marde : scarabée bousier.

èsteure : à cette heure, maintenant.

étou : aussi. *Chi tu vins, moué étou* : si tu viens, moi aussi.

èrzipper : remuer, bouger, se démener.

èvec : avec.

è[y]and : gland.

èzter : acheter. « *Èzente, èzente !* » : « Achète, achète ! »

F

fâ : charge, fardeau, faix. *El en ai son fâ* : il est bien chargé.

femée : fumée.

feumé : fumier.

feurtasse : friche

fiamber : flamber.

fiar : fier

fiatri : flétri.

flûtiau : sifflet. *Un grand flûtiau* : un homme grand et maigre.

Fone (o ouvert comme dans *Simone*) : femme.

foner : faner, secouer, écarter l'herbe à la fourche pour qu'elle sèche plus vite.

forcholle : faisselle.

force : fourche.

forcie : fougère.

forcir : grossir, prendre du poids.

forgounner : 1. remuer le feu pour l'attiser ; 2. remuer bruyamment avec un bâton : grand-mère *forgounnait* sous le lit pour en chasser le chat ; 3. gronder vivement, quand on est en colère.

fornée : fournée (de pain).

forniau : fourneau ; ensemble en fonte composé d'un foyer (à bois) sur pieds surmonté d'une cuve mobile, de 80 à 100 litres,

servant à faire cuire les pommes de terre pour les animaux.
fouèness : herbe folle.
fouère : foire.
fouèsser : faucher.
foûle : folle. *El-l'ot complètement foûle* : elle est complètement folle.
frâgne : frêne.
frè : froid.
frée : frère (s'emploie comme terme d'amitié ; c'est par ce mot que j'interpellais mon cousin Roger).
fromer : fermer.
fromèze : fromage.

G

galette : galette ou tarte (on ne dit jamais « tarte » en patois) :
« *La galette ot bounne ch'è y ai du beurre dedans ;
Ch'è n'y é point d'beurre dedans, la galette ne vaut ren !* »
gambi : boiteux (*gambie* : boiteuse).
gambiller : boiter.
gamingn', *gamine* : ces mots, qui ne sont pas étrangers au français, étaient exclusivement employés pour désigner garçons et filles.
gniau : œuf en bois, terre ou porcelaine laissé dans le nid pour encourager la poule à venir pondre.
goujard : serpe à manche long pour couper les branches, et munie d'un ergot pour les tirer.
grapiau (Mhère) ou *crapiau* (Brassy) : crêpe au lard.
grèle : tranche de lard frite (*beursaude*).
greuniau : croûton de pain, quignon.
grimace : mélange d'orge et d'avoine pour l'alimentation des animaux.
grinze : grange.
groû : gros.
groûsse : 1. grosse. *Ène groûsse treuffe* : une grosse pomme de terre.
2. enceinte : *El-l'ot groûsse*.

g'né[y]ou : mal habillé, habits déchirés, en guenilles.
guenélé : tout ridé, transi de froid.
gueuriotte : petite cerise, griotte.
gueurner : grenier.
gueurnouille : grenouille.
guichard : frelon.

H

harbe : herbe.
harse : herse (ou *rateule*).
herzan-ner : braire. *Le bourrou herzan-ne* : l'âne braie.
hi[y]ar : hier.
bon-me : homme.
huisse : ouche (pré ou terrain attenante à la maison).
huo : tourne à droite (ordre donné à un attelage).

I

i : je. Se prononce [y] devant voyelle. *I seu* : je suis, mais *y'étan* : j'étais.
ieau : eau.

J

jacques : geai. *Faire le jacques* : faire l'imbécile.
jean-nette : jonquille.
jèmas : jamais.

L

lâs : las, fatigué. *El ot lâs* : il est fatigué.
lavou : où, où est-ce ?
lè : la

M

mâ : plus. *Donne m'en un pçot mâ* : donne m'en un peu plus.

maingn' : main.

marco : matou.

mair-rie : mairie.

marle : merle.

martieau : marteau.

mâtre, mâtrosse : maître ou patron, patronne.

mau : mal.

mauvâs, mauvaille : mauvais, mauvaise.

mâ[y]on : maison.

mé : maie, coffre sur pied où on pétrissait et conservait le pain. La *mé* fit ensuite office de buffet.

mée : mère. « *Doumèze que lè mée sâ morte, on n'en fé pus de pareille !* » dit un jour Roger, excédé par les louanges que ma tante se décernait, se comparant à sa bru. *Grand-mée* : grand-mère.

mécanique : frein sur un chariot, une charrette, une voiture à âne ou à cheval.

mé-ï-ssau : maréchal-ferrant (et forgeron).

menterie : mensonge.

mentou : menteur.

meurselon (Mhère), *meursillon* (Brassy) : bohémien. Synonyme :

pacant.

m'lède : malade.

molâ[y]é : malaisé, difficile, incommode.

moqueux : moqueur. *Moqueux d'bêtes* : qui aime à se moquer des imbéciles.

mouchon : moisson.

mouch'ner : moissonner.

mouciau : morceau.

moue : mûre.

moué : moi.

moun : mon, devant voyelle. *Moun onc[y]e*.

m'zer : manger.

N

neûrin : porcelet.

neû[y]on : noyau.

nèyer : noyer (verbe).

niaquer : mordre.

nou : nœud.

noût : notre (adjectif possessif). *Nôut'mâ[y]on* : notre maison.

noûyotte : noisette.

noûyoter : noisetier.

nué : nuit.

O

onc[y]e : oncle.

orle : aile.

orlé : saoul, ivre.

ou[y]e : oie.

ouè[y]e : brebis.

ou[y]au : oiseau.

ou[y]on : oison.

ouvrî : ouvrir.

P

pacant : bohémien (voir *meurselon*).

parce : perche.

pau : pieu de clôture d'un champ (cf. le français *pal*).

paure : qui inspire de la pitié. Un *paure* gars : un pauvre gars.

p'çot : peu. *Un p'çot* : un peu. *Donne m'en un p'çot peu* : donne m'en un petit peu. Paulette dit : « un *m'çot* ».

péchon : barreau d'échelle ou de barrière.

pée : père.

pèné : panier.

peurier : prier.

peurne : prune.

peurnelle : prunelle.

peurner : prunier.

peurniau : pruneau.

peut, peute : laid, laide. *Le peut Jean* : surnom de mon oncle, par opposition à son père, *le vieux Jean*.

pianter : planter.

pieau : peau.

picher : pisser.

pieuce : pioche.

pieuçot : petite pioche, piochon.

pieue : pluie.

pieume : plume. *pieumer* : plumer.

pieumene : épiluchure de pommes de terre, pelure.

pigne : peigne.

pigner (se) : se peigner.

p'nâ : se dit d'un œuf couvé non éclos, qui sent mauvais comme une punaise, œuf punais.

poignie (ou *pougnèe*) : poignée.

pois : haricot sec. Le mot « haricot » ne désigne que le haricot vert.

pon-me : pomme.

por : par. *Por darré* : par derrière.

porreau : poireau.

potou : moto (péjoratif).

pou : pour, afin de...

pouchon : poisson.

pouè : poil.

pouécb'no (un) : un peu.

pouèner : peiner.

pouèrer : poirier.

pouesse : louche. Son contenu est une *pouessée*.

pouïllau : serpolet.

pouilleau : coq. On dit aussi. *zau, cau* ou *jan*.

pou[y]er : enfoncer et se mouiller les pieds dans un terrain marécageux.

prône: petite barrière qui interdisait l'accès de la maison aux poules quand on laissait la porte ouverte. Chambure, qui signale *prône* en Champagne, dit « *prome* » en patois) et prononce *pron-me*. Paulette dit *pronle*.

ptiot: petit. *Lè treue fait ses p'tiots*: la truie fait ses petits.

pu: plus. *I n'en ai pu*: je n'en ai plus.

Q

quarre: coin, compartiment, angle, côté d'un carré selon Chambure, qui devrait donc écrire *Car* (d'où *Carat*, *Carate* ?).

queper: cracher.

queuche: cuisse.

queurer: curer, nettoyer, enlever le fumier.

queurier: crier.

quillé: cuiller.

R

rapantau: roitelet. Terme de mépris pour un homme de piètre apparence.

râpée: crêpe à base de pommes de terre râpées et de lait caillé.

rateler: herser.

rateule: herse.

ratiau: râteau.

rau: petit rapace, buse ou épervier. À rapprocher du vieux français *roër*, tourner ?

ravou: rat, loir.

rebouller: rouler les yeux en tous sens.

rempièsser: remplacer.

ren: rien, seulement, uniquement. *Cè n'y fait ren*: ça ne fait rien.

renfromer: renfermer.

réqueurer: récurer.

réqueurier: pleurer.

rette: souris.

reuche : morve

reuchon : restant (de soupe, par exemple).

reue : roue.

rèvatler : rêver en parlant.

rinzer : ruminer, en parlant du bétail.

roucheau : ruisseau.

rouchler : ruisseler.

rouette : lien fait de jeunes pousses d'arbres tortillées pour les assouplir. Baguette souple.

reue : roue.

rouèzer : remuer (la soupe).

routie : tartine.

S

sâgne : chêne.

sanzer : changer.

san-[y]er : sanglier.

sapouter : couper du bois à la hache.

sarpe : serpe.

sarrer : 1. serrer ; 2. enfermer, rentrer au poulailler, à l'étable ; 3. mettre en place, ranger.

sârrotte : charrette.

saû : chaud.

seille : seigle.

selle : chaise.

sèpiau : chapeau.

seûille : pègre.

seûr : sœur. Terme affectueux : c'est ainsi que j'interpellais Ernestine.

sieau : seau.

souesser : tasser.

soulé : partie haute de la grange où on range le foin.

soulè : soleil.

sou[y]er : soulier.

T

tèb[y]e : table.

tân-ner : battre, tanner.

tapée : tas. *Une tapée de monde* : beaucoup de monde.

tapiner : piétiner.

tapou : battoir, palette de bois munie d'une poignée pour taper (essorer) le linge sur la pierre au lavoir.

tchâler : exciter les bœufs de l'aguillon.

teuilles : enjambées. Ne s'emploie guère que dans l'expression :
faire de grandes teuilles.

teurbouler : remuer en tous sens.

teurlée : talus.

toler : taler.

tolle : branche.

touet : 1. toit. 2. soue, poulailler. Diminutif : *tonèton*.

touniau : tonneau.

tornée : tour. *En vl'ai ène tornée !* : en voilà une affaire, une histoire !

tortière : tourtière. Cocotte en fonte large, peu profonde et munie d'une anse. On y cuisait *grapiau* et *râpée* avant l'apparition de la poêle.

toumer : verser, ou renverser.

trébin : beaucoup. *Tu m'en ai donné trébin* : tu m'en as donné beaucoup.

tréparsé : traversé ; se dit d'un vêtement traversé par la pluie.

tresse : haie.

tresser : tailler.

treue : truie. on dit aussi « *gamelle* ».

treuffe : pomme de terre.

trevè[y] : travail.

trevè[y]er : travailler.

V

vaisse : vache.

van-ner : vanner.

van-nette : grande corbeille.

varne : verne, aulne.

varnier : aulnaie.

vingn' : vin

vlantée : volontiers

vorser : verser.

vouè[y]e : veille.

vouè[y]er : veiller.

voüïner : hennir.

voulant : faucille, à ne pas confondre avec le *goujard*.

Y

y'é : Il y a.

y'en é : Il y en a.

Z

zambe : jambe.

zar : jars. *Le zars gîle* : le jars siffle.

zau : coq. On dit ailleurs *jau*, *ponilleau* et *cau*.

zèpper : japper, aboyer.

zeurer : jurer.

zeussé : juché, perché.

zinguer : donner un coup de sabot, faire une ruade.

zu : joug.

Conjugaisons approximatives

<u>Présent</u>	<u>Imparfait</u>	<u>Futur</u>	<u>Passé composé</u>
ÊTRE			
i seu	y'étau	i s'ré	i seu été
t'es	t'étau	tu s'ré	t'es été
el (-l') ot	el (-l') étau	è (elle) s'ré	el (-l') ot été
è sons	on était	è s'rons	è sons étés
v'êtes	vous étins	vous s'rez	vous êtes étés
è (elles) sont	èz étint	è s'ront	è sont étés
AVOIR			
y'ai	y'èvau	y'auré	y'ai eu
t'ai	t'èvau	t'auré	t'ai eu
el(-l') ai	el(-l') èvau	el(-l') auré	el(-l') ai eu
inn'aivins	inn'aivins	on ara	inn'aivons eu
v'ez	v'aivins	v'airez	v'aivez eu
el(elles) ont	el aivint	el airont	el ont eu
MANGER			
i meuze	i m'zau	i meuz'rai	y'ai m'zé
tu meuzes	tu m'zaus	tu meuz'rai	t'ai m'zé
è (elle) meuze	è (elle) m'zau	è (elle) meuz'rai	el (-l') ai m'zé
i m'zons	i m'zins	i meuz'rons	inn'aivons m'zé
vous m'zez	vous m'zins	vous meuz'rez	v'aivez m'zé
è(elles) m'zont	è m'zint	è meuz'ront	el ont m'zé
ALLER			
i vas	y'ailau	y'irai	i seu été
tu vas	t'ailau	t'irai	t'es été
è (elle) vai	el (-l') ailau	el (-l') irai	el (-l') ot été
inn'ailons	inn'ailins	inn'irons	i sons étés
vous ailez	vous ailins	vous irez	vous êtes étés
è(elles) vont	el ailint	el iront	è sont étés
COURIR			
i cours	i courau	i courrai	y'ai couru
tu cours	tu courau	tu courrai	t'ai couru
è (elle) court	è (elle) courau	è (elle) courrai	el (-l') ai couru
i courons	i courins	i cour'rons	inn'aivons couru
vous courez	vous courins	vous cour'rez	vous avez couru
è(elles) couront	è courint	è cour'ront	el ont couru
FALLOIR			
è faut	è fè[y]au	è faudrai	el ai fè[y]u

Expressions

Aga-lo, aga don : Regarde-le, vois donc

D'où vin don ? : pourquoi ? (d'où vient donc ?). « D'où vient ? » employé au sens de « Pourquoi ? » était une expression courante dans le français du XVIII^e siècle :

« *Eh d'où vient vouliez-vous partir...* »

(Mme Riccoboni, *Lettres de Mylord Rivers à Sir Charles Cardigan*, 1777), que les puristes ont condamnée. Voir aussi dans une construction qui reste bien vivante :

« *Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?*

De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ? »

(Racine, *Andromaque*, 1667)

El ot mal ètt'lé (el-l'ot mal ètt'lée) : C'est un couple mal assorti.

Hardi-tins-bon : courage, tiens toi bien (*Tins-tè ben*).

Lavou qu'el ot don ? : Où est-il donc ?

Où don qu'el ot ? : Où donc est-il ?

Qu'i veux mau è cè : Que je veux de mal à ça, que je déteste ça.

T'chon qu'te fâ don ? : Qu'est-ce que tu fais donc ?

Index des noms et prénoms

Adam.....	26, 34, 57
Aimé.....	67
Alain.....	27, 149, 158, 165, 201
Albert.....	154
Albrecht.....	25, 30
Alexandrine.....	152
Alice.....	23, 117, 146 sv, 237, 240
André.....	72, 139, 174, 240
Andréa.....	172
Andrée.....	171, 176
Annette.....	14 sv, 20, 232
Antoine.....	172
Armand.....	23
Arnoux.....	25, 57, 77
Azaïs.....	113, 140
Bachelin.....	70, 77
Ballant.....	66
Beauvis.....	90
Bernadette.....	10
Berthe.....	175
Berthelot.....	25, 62, 234
Blanchette.....	41
Bobin.....	56, 67, 80, 166, 238
Boisard.....	61
Boneront.....	173
Bonneront.....	171, 174, 240
Bonnet.....	63, 68
Bonoron.....	59 sv, 72, 112, 172 sv, 175, 239
Bouboule.....	36
Boulandet.....	26
Boulay.....	73
Boulotte.....	41
Briand.....	174
Brossier.....	26, 57, 170

Bruandet.....	70
Buteau.....	25, 48, 50, 57, 61, 63, 234
Cadet.....	38 sv, 59, 73, 119
Camille.....	50, 57, 65, 67, 72, 77
Camusat.....	166
Canonge.....	72
Carate.....	14, 17, 23, 215
Chambure.....	14, 110, 202, 206, 215
Chapée.....	41
Chevrier.....	57
Claudine.....	176
Clémence.....	68, 171
Colas.....	53, 62, 90, 166 sv
Colette.....	21
Colin.....	90
Colinot.....	27, 39, 67, 72, 78, 90 sv, 95, 110, 116, 130, 139 sv, 156, 160, 236 sv
Collinot.....	72, 90 sv, 139, 141, 146, 150, 160 sv, 171, 237 sv
Colomb.....	26, 67
Combes.....	174
Content.....	116
Coquard.....	173
Cordelier.....	125
Courserant.....	22
Daniel.....	9, 54, 91, 150
Dauendorffer.....	171
David.....	70, 172
Denise.....	12, 15, 19 sv, 62, 114, 147, 150, 153
Desbrosses.....	67
Desbruyères.....	61
Digois.....	168, 170, 239
Digoy.....	112, 170, 174
Disney.....	53 sv, 234
Doudoune.....	72
Drouin.....	70

Dumas.....	132
Duruisseau.....	64
Edmond.....	172
Émile.....	16, 58, 161, 172, 174
Émilien.....	69
Étienne.....	171
Fernand.....	117, 162, 238
Fernande.....	176
Focillon.....	14
Folliot.....	69
François.....	82
Françoise.....	50, 64, 80, 99, 172 sv
Galant.....	149
Gaston.....	72, 173, 240
Georges.....	63, 154, 174, 234
Germaine.....	72, 139, 146 sv, 237
Gisèle.....	49
Grand.....	35, 52, 67, 70
Guiller.....	78, 80, 165 sv
Guinoiseau.....	174
Guy.....	76, 114, 150
Guyard.....	26, 34, 57, 76, 78, 201
Harand.....	173
Harlay.....	131, 134
Henri.....	73, 117, 147 sv, 171
Henriette.....	171, 174 sv, 239
Hitler.....	17
Honorine.....	171, 175
Hugues.....	170
Ivens.....	126
Jaunette.....	41
Jean.....	25, 31, 91, 96, 110, 112 sv, 116, 127, 140, 160 sv, 165, 170, 173 sv, 214, 236, 238
Jean Lazare.....	116
Joseph.....	171, 176, 239

Joyot.....	23
Judas.....	26, 69
Kafka.....	154
Karcher.....	114
la Génie.....	114, 125
Labrousse.....	69
Lacour.....	26, 50, 56, 65 sv, 77
Laetitia.....	63
Lallemant.....	51
Lamotte.....	176
Laumain.....	23, 111 sv, 146, 168 sv, 176, 236, 239
Lavault. 27, 29, 31, 34, 38 sv, 41, 45, 50, 62, 67, 69, 92, 116 sv, 121 sv, 128 sv, 149, 159, 162, 165, 172, 201, 236, 238	
Léger.....	127, 163, 170
Lelong.....	25
Léonard.....	92, 110, 134, 172, 236, 239
Letour.....	59 sv, 62
Louissette.....	58, 72, 156, 159, 238
Lucien.....	70, 72, 77, 113, 139 sv, 143, 146, 152 sv, 161, 173, 237
Luhan.....	52
Marcelle.....	126, 130, 134, 146
Marguerite.....	157 sv, 171 sv, 239
Maria....	34 sv, 67, 80, 91 sv, 105 sv, 116, 122 sv, 127, 129, 156, 165 sv, 236
Marie.....	14, 16 sv, 20, 35, 61, 100, 146, 166, 170 sv, 173, 239 sv
Marie-Louise.....	14, 16 sv, 20, 170 sv
Marraine.....	17 sv, 20, 52, 132, 146, 152 sv
Marraut.....	61 sv, 66, 78, 234
Martha.....	50
Mélie.....	160 sv
Mérigoux.....	49
mes parents.....	12, 43, 45, 47 sv, 50, 53 sv, 63, 122, 126, 153, 173
Michel.....	22, 41, 45, 58, 65, 114, 147, 150, 153, 158, 202
Mignonne.....	41
Millet.....	41, 202

mon oncle.....	25 sv, 37, 44, 53, 56, 58, 69, 123, 125, 132, 156, 159, 161, 170 sv, 214
mon père	9 sv, 12, 33 sv, 41, 45, 57 sv, 63 sv, 104, 106, 115, 126 sv, 130, 132, 141, 144, 147 sv, 150, 152 sv, 156, 163, 172 sv, 175 sv
Morandon.....	173
Moulin.....	159
Moussy.....	26
Moutonne.....	41, 126
Navarre.....	78
Nini.....	37 sv
Nivelle.....	144
Nolot.....	80, 165
Notin.....	12
Odette.....	22
Pannetier.....	77
Paponne.....	67, 110
Paul.....	68, 78, 80
Paulette..	26 sv, 30 sv, 36, 38, 46, 52, 57, 59, 66, 72, 107, 109, 121, 126, 129, 139, 161, 163 sv, 201, 214 sv, 234
Petitguillaume.....	139
Petitimbart.....	25
Philizot.....	57, 66, 69
Picard.....	26, 171
Picoche.....	25
Pierre.....	21, 25, 49, 62, 67, 100, 109, 112, 146, 148, 171 sv, 240
Pilavoine.....	78
Pompon.....	37 sv
Pottier.....	44, 171, 233
Pouget.....	68 sv, 127, 234
Prêtre.....	65
Prévost.....	173
Prévotat.....	78, 80, 95
Prisca.....	160
Prosper.....	175
Prudhon.....	25, 50, 55, 77

Queyreix.....	50
Rabeux.....	173
Rachel.....	41, 129, 163
Ramagée.....	41
Régine.....	46, 74, 117
Renard.....	140
Renault.....	17, 26, 57, 67, 70, 77, 170 sv, 175, 239
René.....	176
Rita.....	17
Robert.....	53, 58 sv, 72 sv, 91, 113, 122, 131, 134, 139, 156, 158 sv, 170 sv, 174, 237
Robin.....	173
Roger.....	28, 34, 40, 52, 60, 67, 70, 117, 121, 129, 149, 154, 162 sv, 165, 210, 213, 238
Rosenthal.....	63, 234
Roulier.....	23, 146 sv, 152, 237
Roullot.....	47, 115, 129, 131 sv, 146
Rousseaux.....	173
Roussel.....	26
Saint-Granier.....	175
Salomon.....	126
Sansal.....	110
Sarah.....	32, 76, 149 sv, 164, 175
Sautereau.....	25, 57
Simone.....	147 sv, 152, 237
Simone Jeanne.....	147 sv, 237
Simonet.....	171, 175
Solange.....	14, 20 sv, 46, 58, 114 sv, 133, 141, 146 sv, 152, 154, 175
Sommeville.....	134
Sultan.....	36 sv
Sursin.....	173
Suzanne.....	174
Taché.....	111
Tartrat.....	60
Théophile.....	173, 240

Thomas.....	77, 100, 172 sv
Toupoint.....	25, 77
Trouillard.....	173
Vallée.....	147, 172
Yvonne.....	171
Zim.....	69
Zouzouille.....	159

ADDENDA

Beaucoup des informations qui suivent sont dues à l'infatigable Thomas David

La salle (page 14)

C'était la pièce principale des maisons paysannes.

On y entrait directement de la cour et à Mhère les poules y faisaient de fréquentes incursions. Dans les maisons plus soigneuses, comme au Courtillot, le seuil était protégé par une petite barrière, « le *prône* ». La salle était meublée au minimum d'une grande table et de bancs, d'une maie, d'une cuisinière de fonte, d'une horloge et comme à Mhère et au Courtillot, d'un ou deux lits. Le plafond était fait de belles poutres, souvent noircies par la grande cheminée. C'était du moins (mais sans alcôve) l'équipement de la salle dans mon enfance. Peut-être, au temps de ma grand-mère, parents et enfants dormaient-ils ensemble, tête-bêche, dans un grand lit, comme faisaient des Palestiniens de Jérusalem qui me reçurent en 1965.

1815 (page 91)

Les recherches de notre cousin Thomas David, qui est remonté à la première moitié du XVIII^e siècle pour les Prévotat (notre aïeul François est né vers 1742) permettent de retrouver la probable héroïne de cette année-là. Côté Prévotat, seule Marie Prévotat, née en 1793 et épouse en 1813 de Léonard Prévotat (un cousin ?) né en 1792, pourrait être candidate, mais le fils unique de ce couple, François, père de la grand-mère Françoise, est né en 1827. Il faut donc chercher du côté des femmes : seule Jeanne Perrin, née vers 1780, épouse de Jean Collas, propriétaire à Mhère, convient : le couple n'a eu que deux jumelles, en 1803, Anne, grand-mère de Françoise, et Louise, dont on ne sait rien. La scène qui m'a été transmise mettrait donc en présence des Cosaques une mère de trente-cinq ans et l'une de ses filles âgées de douze ans, peut-être Louise, dont la trace se perd. Je crains que la censure familiale n'ait joué et gommé un drame...

Lucien Collinot (page 155)

Notre père avait tendance à prendre pour des souvenirs personnels des anecdotes qu'on lui avait rapportées, faiblesse dont je ne suis peut-être pas tout-à-fait exempt. Solange m'a rappelé qu'un jour, les Harlay reçurent la visite inopinée d'un ami inconnu de notre famille. Comme ils lui dirent qu'ils étaient invités à déjeuner chez leurs voisins Roullot, il prit l'invitation pour lui et les accompagna, sans qu'ils osent le détromper. Surprise des hôtes, qui durent ajouter un couvert ! Ils n'étaient que cinq à table, mais mon père se prit à raconter avec forces détails ce qu'il tenait de sa tante, persuadé que nous avions participé à ce repas.

Quand il nous entraînait jadis, sans pitié pour nos courtes pattes, dans les interminables promenades qu'il affectionnait et que l'un d'entre nous finissait par se plaindre d'être fatigué, il répondait invariablement : « Fatigué d'être moche ! » et le coupable, résigné, baissait la tête.

N'ayant jamais rencontré ailleurs cette expression, j'ai fini par croire qu'il l'avait inventée ou la tenait de quelque tradition familiale. Mais j'ai consulté Google. L'oracle s'est prononcé. *Fatigué d'être moche* est une « satire comique. Paroles de Larda. Musique de Ouvrard », éditions Siéver. Gaston Ouvrard, fils d'Éloi qui fit merveille au temps du comique troupier, l'a composée à 21 ans, en 1911 (mon père avait quinze ans), et fit une brillante carrière qui se termina en 1971 par « un étonnant come-back » à Bobino ! (dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net).

Cette chanson a été reprise par la charmante [Mélodia Simon](#) : c'est une merveilleuse interprète, mais comme toute sa génération et les suivantes, elle n'articule guère, et je suis sourd ! Merci à mon petit-fils qui m'a transcrit les paroles d'Ouvrard fils, d'ailleurs plutôt... moches :

*Jadis petit, dans la cour de l'école,
J'étais de ceux qu'on jette, de ceux qu'on rigole.
Déjà tout petit, dans la cour de l'école,
Pas un seul ami, pas même une bonne parole.*

*Je traîne dans la rue, les deux mains dans les poches,
Je suis fatigué, fatigué d'être moche.*

*Devenu ado, au temps des amours,
J'ai été épris de la fille la plus jolie ; encore aux chandelles
J'entends encore ces mots : « Putain qu'il est laid,
Putain, c'est vrai qu'il n'est pas beau. »
Je traîne dans la rue les deux mains dans les poches,
Je suis fatigué, fatigué d'être moche.*

*Quarante ans à présent que je vis ainsi,
Amitié et amour sont pour moi aux oubliés.
Tout ça c'est de la faute d'un corps et d'un visage si moches
Qui a fait que personne n'a jamais voulu de moi,
Ma vie est foutue, je suis devenu poche,
Socialement reclus, dans la rue et dans la cloche.
Une poche à vin, une personne bonne à rien.
Je suis fatigué, fatigué d'être moche, fatigué d'être moche.*

Mon père chantonnait rarement, en évoquant des souvenirs, et seulement quelques bribes de vieux refrains qu'il déformait plus ou moins, comme *Viens Poupoule* (que chantait Mayol en 1902) ou encore ces quatre vers bizarres :

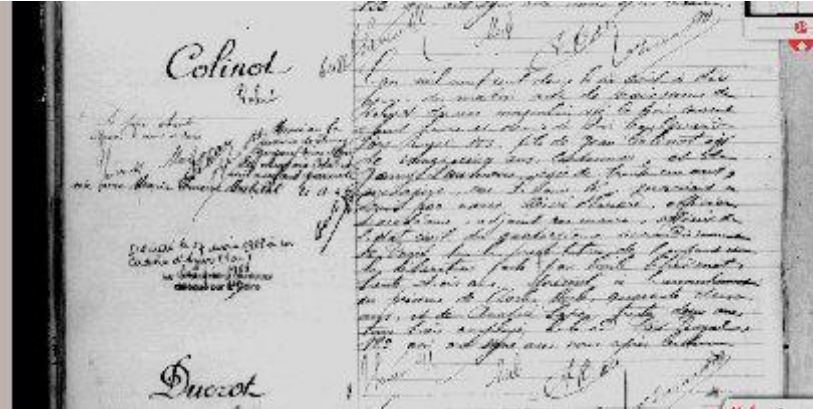
*À Pentagone
Quand minuit sonne
Six cents personnes
Suivent en colonne*

J'en ai retrouvé la source, *À Barcelone*, sur un site disparu, texte qu'a plagié Emmanuelle Seignier sous le titre *Alone à Barcelone*. Surprise : l'original était aussi gai que *Sombre dimanche* (de Rezső Seress, 1933) chantée entre autres par Damia.

Robert Colinot (pages 156-159)

Robert Colinot est né à la maternité de l'assistance publique, 123 boulevard de Port-Royal, le 3 août 1902, le père était absent au moment de la naissance, c'est un nommé Émile Thévenet,

"présent au moment de l'accouchement" qui a déclaré la naissance et c'est lui qui est à l'origine de la graphie différente du nom (le "L" manquant) et non le choix volontaire dont Robert se targuait. Les parents sont déclarés demeurer 45 rue Sedaine, le père est cartonnier et la mère ménagère. Il a épousé le 26 octobre 1946 à Livry-Gargan Marie-Louise Mabilat (notre Louisette) et est mort le 17 mai 1988 à La Cadière d'Azur



Bonoron (pages 173 sq)

Thomas David a trouvé un frère inconnu de notre ancêtre Guillaume (page 183), un nommé Philippe Bonoron (1830-1884), garde-pêche à Vendôme, et qui a eu trois filles. Dédée se souvient avoir eu la visite à Corbeilles vers 1942-1943 d'une nommée Berthe Baud née Bonoron, selon ses souvenirs charcutière près de Saint-Étienne. Je n'ai jamais pu savoir d'où sortait cette Mme Baud, cependant j'ai découvert que celui-ci a eu une fille nommée Berthe mais les archives de Vendôme ayant été détruites pendant la guerre, pour le moment je ne sais pas si c'est d'elle qu'il s'agit.

Notre ancêtre Pierre, mort en 1897 au moulin de Vauclaix, avait une sœur prénommée Marie. Cette Marie Bonoron, née en 1872 et morte en 1960, s'est mariée avec un coiffeur de Ris-Orangis nommé Louis Léon Bonnet.

Avec Louis Bonnet, elle a eu 3 enfants:

1) Raymond Louis Bonnet en 1893

2) Berthe Marie Bonnet (1895-1974) épouse en 1922, à Essonnes, Jean Pierre Joseph Auguste Beau

3) Léon Georges Bonnet (1898-1975), épouse en 1926, à Corbeil, Marguerite Marie Renard

Françoise Prévotat (page 96)

Voici enfin éclairci, grâce à Geneanet et Google, le mystère de la famille qui l'employa comme nourrice, sans doute de fin 1877 à fin 1878 ! Joachim Joseph Charles Henri CLARY, Artiste peintre, né le 6 septembre 1875 à BOULOGNE-BILLANCOURT, 92, décédé le 18 mai 1918), sans alliance, est sans aucun doute son fameux nourrisson :

Parents

- Joseph Adolphe CLARY, *Comte CLARY 1837-1877*

Officier d'ordonnance de Napoléon III, pendant son exil en Grande Bretagne

« le comte Clary, après la guerre, donna sa démission et resta attaché à l'Empereur, puis au Prince Impérial. Il dirigeait en Angleterre la Maison Impériale, avec beaucoup d'ordre et d'entente. Il mourut jeune, après de longues souffrances. Ce fut une grande perte pour le Prince Impérial, qui avait en lui un ami dévoué et un très sage conseiller.... »

(Charles Adrien de Conegliano, *La maison de l'empereur*)

- Angèle Louise Charlotte MARION, 1844-1917

Dame d'Honneur de l'Impératrice Eugénie

On voit que les fonctions du père et de la mère concordent parfaitement, et que la date du décès de Joachim, son « frère de lait » explique que Jean Collinot n'ait pas retrouvé son emploi de chauffeur à son retour de la guerre. Plus inattendu, le fait que le nourrisson ait eu près de deux ans de plus que l'enfant. Il est possible, après tout, que Françoise ne l'ait pas allaité. Mais les femmes pauvres allaitent souvent jusqu'à l'âge de trois ans et plus...

La Comtesse CLARY était la fille d'un baron MARION, famille qui a fourni, au moins jusqu'au XXe siècle, une série de généraux,

et dont on compte encore des descendants directs.

Reste le nom de « comtesse Clarisse » retenu par Paulette, qui m'a mis sur la piste : ou bien, enfant, elle a mal compris, ou bien sa mémoire est en défaut, ou bien la grand-mère Françoise n'a jamais su exactement le nom de son employeur.

André Roulier (page 178)

Mon ami Jacques Lefort m'a adressé la fiche militaire de mon grand-père trouvée dans les archives de la Nièvre, récemment mises en ligne, et riches d'informations : cheveux che (chauve, déjà ?), sourcils noirs, yeux gris dont ma mère hérita, nez petit et grande bouche, menton rond et visage ovale, taille 1,73 mètre, cicatrice au menton ; l'année du conseil de révision, il est encore « cultivateur » ; appelé le 16/11/1897, il sert dans l'Infanterie (1ère classe bientôt, comme son gendre et, bien malgré moi, son petit-fils) ; il est affecté à Paris, puis en Tunisie, du 01/02 au 25/10/1899, « mis en disponibilité » le 23/09/1900.

L'armée note ses adresses successives, en vue de la Revanche : c'est le 12/02/1903 15, avenue de l'Opéra (1er arrondissement), le 25/09/1907, 40 rue Vignon (IXe), le 22/07, 24 boulevard des Capucines, ce qui permet de situer son premier commerce¹ dont la photographie nous est parvenue, enfin 24/05/1911, 25 rue Demours, (XVIIe) où l'armée le récupérera pour la Der des der. Entre temps il aura eu le temps de se marier (1901) et de faire deux filles (1902 et 1912), qui seront les épouses successives de mon père, mais Dieu merci, il ne le sait pas encore ! En somme, un destin banal comme le mien, mais une courte vie dont 3 ans plus 4 ou 5 de service militaire, dont il a eu la chance de revenir.

1 Au temps de Lacenaire, les petites gens allaient manger « chez le marchand de vin ». André Roulier s'inscrit dans cette tradition, oubliée puis reprise aujourd'hui, me dit-on, par certains commerçants.

Nécrologie

2012 : Mort de Michel Bobin le 16 septembre 2012, à l'âge de 69 ans.

Septembre 2015 : j'apprends la mort de Pierre Sautereau, qui avait deux ou trois ans de moins que moi, et celle de mon ami Marcel Guyard qui, comme son père, n'a pas su quoi faire de ses dernières années. Je regrette de ne pas l'avoir revu.

01/01/2016 : Françoise Buteau m'apprend la mort de deux autres camarades : « *A Mhère les copains et copines de notre âge tombent comme des mouches, Marcel Guyard, Raymond Drouin Nicole Prévotat.... tenons bon la ridelle!* » De Nicole, qui n'est pas la femme de Paul, mais une fille de Lignéres épouse d'un Camusat de Champcoulant, je n'ai pas souvenir. Les peines du pauvre Marcel, qui depuis six ans, ne faisait plus que végéter dans l'angoisse de la mort, se sont achevées le 14/09/2015, mais je le regrette quand même, ainsi que le malicieux Raymond, mort le 22/12/2015, que je n'ai pas revu depuis soixante ans.

29/09/2017 : Paulette m'informe du décès de mon camarade de classe Camille Delavault. J'en garde le souvenir d'un bon camarade, calme et non dépourvu d'humour.

TABLE

DES MATIÈRES

Avertissement	3
Remerciements	5

LE MORVAN	7
------------------	---

Racines	8
----------------	---

<u>Attaches paysannes</u>	9
---------------------------	---

Voyages

<u>Entre Mhère et Brassy</u>	11
------------------------------	----

Brassy **entre 1936 et 1940**

<u>Le bourg et la maison</u>	14
------------------------------	----

<u>Tante Annette</u>	17
----------------------	----

<u>Enfant de chœur</u>	19
------------------------	----

Notre chambre

<u>Compagnons de jeux</u>	20
---------------------------	----

<u>Gouvault</u>	23
-----------------	----

Mhère

entre 1942 et 1977

<u>Le bourg</u>	25
<u>Le Pont de Planchereau</u>	27
<u>La maison</u>	
<u>Le travail</u>	29
<u>Sur la balançoire</u>	30
<u>Le domaine</u>	31
<u>Les repas</u>	32
• <u>Éloge de la tête de veau</u>	33
<u>Histoires d'eau</u>	33
<u>Toilettes</u>	35
<u>Les bêtes</u>	36
Le chien	
Les chats	37
L'âne	38
Les vaches	40
Les volailles	42
Les cochons	43
<u>Recerclage</u>	
<u>La batteuse des Pottier</u>	44
<u>La route de Mhère à la Croix Milan</u>	
<u>Ségrégation</u>	46
Garçons et filles	
L'école des garçons	47
L'école des filles	49
<u>Nos jeux</u>	
<u>Mes lectures</u>	51
Fictions	
Livres scolaires	
Les livres de Robert	53

Lire et relire

- [Walt Disney \(1910-1966\)](#)

Souvenirs de Mhère 55

Vauclaix 57

Le bourg de Vauclaix 57

L'Huis-Pataut 59

Le Courtillot

Le grenier du Courtillot 60

Augustine Girard

Hôtel de la Poste 61

Boune amie

Les Marraut

Gens de Mhère

L'oncle Berthelot 62

Georges Bonnet, alias Rosenthal, dit Toto 63

Famille Buteau

Famille Lacour 65

Camille Lacour

Paulette Lacour 66

Ceux de La Croix Milan

Docteur Pouget 68

Silhouettes 69

Bohémiens 71

Nos villes

Lormes

Corbigny 73

Mhère aujourd'hui 74

Fruits de Mhère

Retrouvailles 76

Cabale 78

FAMILLES

MORVANDELLES

Famille Prévotat

<u>Origines</u>	80
<u>Françoise (26/10/1851-30/11/1947)</u>	81
<u>L'Huis André</u>	
Le hameau	
Chez les Prévotat	82
À travers champs	83
La messe	
Le repas	85
Conseil de famille	
Premier voyage	86
Marché conclu	87
<u>L'Haut de la Chaux</u>	
La maison	
Travaux	88
Les loups	
L'horloge	
Veillées	89
Le temps des amours	90
Les Colinot	
• <u>Sabots et sabotiers</u>	91
<u>Rémanence</u>	92
<u>Léonard Colinot ou Collinot</u>	
• Les couvreurs de toits de chaume	93
<u>Au Pont de Planchereau</u>	95
Une nouvelle vie	
De lourdes tâches	96

Nourrice	
<u>Second voyage</u>	97
<u>À Paris</u>	98
<u>L'Angleterre</u>	
<u>Le retour</u>	99
Mariage des enfants	100
• Enfants de l'Assistance	101
Le veuvage	102
L'abdication	103
Dernières décennies	
<u>Les enfants de Françoise</u>	109
<u>Louise Collinot, épouse Thomas (1873-1903)</u>	
<u>Léonard Colinot (25 mai 1875-12 juillet 1941)</u>	110
<u>Jean (13/8/1877-1958) et Jeannie (1871-1928)</u>	
La Forgeot	
• <u>Sou</u>	111
Le séducteur	
Le scandale	112
L'exil	
Le pardon	113
Les enfants	
Les bonnes affaires	
• <u>Franc et Euro</u>	114
Un vieillard aigri	
<u>Maria Colinot (17/08/1880-19/02/1973), épouse Lavault</u>	116
L'éducation	
Le mariage : famille Lavault	
Henri Lavault (22/12/1870-07/07/1957)	117
Les travaux et les jours	
Acquisitions territoriales	118
Les bâtiments	
<u>La salle</u>	
<u>La cuisine</u>	119

<u>La chambre</u>	120
<u>Les bâtiments d'exploitation</u>	
Mariage de Roger	
La guerre et ce qui s'en suivit	121
Un brave homme	
Le procès	125
Une méchante vieille ?	126
Luttes pour le pouvoir	128
<u>Anna Colinot (1885-1955), épouse Roullot</u>	129
Louis Roullot	
La réussite	130
Un deuil sans fin	
Combs-la-Ville	133

Les petits-enfants de Françoise

<u>Les enfants de Louise</u>	134
Maria Thomas, épouse Kriegel	136
Les Thomas de Combs-La-Ville	137
<u>Ernest Thomas (1899-?)</u>	
<u>Philippe Thomas (1894-?) et Marie Castelli (1893-?)</u>	
Marguerite Thomas (1909-1998) épouse Lamouret	138

<u>Le fils de Léonard : André (1904-1976)</u>	139
<u>Les trois fils de Jean : Lucien, Robert et Jean</u>	
<u>Lucien Collinot (9/10/1896-24/10/1975)</u>	
<u>Enfance et adolescence (1896-1915)</u>	
• <u>Note sur l'expédition d'Alger</u>	141
<u>La Grande Guerre (1915-1919)</u>	143
<u>L'adieu aux armes (1919-1929)</u>	146
<u>Germaine Alice Roulier (23/06/1902-13/01/1929)</u>	147
<u>Pater familias (1929-1975)</u>	
• <u>Sergent Hoff</u>	
<u>Simone Jeanne Roulier (12/12/1912-11/09/1986)</u>	148
<u>Quelques traits de Lucien</u>	154
<u>Libéralisme</u>	
<u>Censure</u>	
<u>Pudeur</u>	155
<u>Quatre confidences</u>	
<u>Robert Colinot (1903 ?-1988)</u>	156
<u>Un personnage insupportable</u>	
<u>Un caractère violent</u>	158
<u>Louissette</u>	159
<u>Marguerite</u>	
<u>Jean Collinot (<i>le petit Jean</i>) et Mélie</u>	160
<u>Le cadet</u>	
<u>Un voyage au Morvan</u>	161
<u>Une fin prématurée</u>	
<u>Le fils de Maria : Fernand Roger Lavault et sa femme</u>	162
<u>Roger (28/06/1907-27/02/1976)</u>	
<u>Ernestine Girard (30/02/1915-27/02/1977)</u>	164
<u>Les enfants de Jeanne, épouse Nolot</u>	
<u>Reine Nolot, épouse Guiller</u>	165
<u>Maria Nolot, épouse Bobin</u>	166
<u>Colas</u>	
<u>Dominique Prévotat et descendants</u>	167

Famille Laumain-Digois

<u>Origines</u>	168
<u>Famille Digoy ou Digois</u>	
<u>Famille Laumain</u>	169
<u>Jean Laumain et Dominique Digoy</u>	170
<u>Leurs enfants</u>	171
<u>Marie-Louise (1859-), épouse Renault</u>	
Autres Renault	
<u>Marguerite (1860-1941), épouse Bonoron</u>	172
Famille Bonoron	
Léonard Bonoron et ses trois fils	
<u>Étienne Laumain</u>	174
<u>Jeannie Laumain (1871-1928), « la Génie »</u>	
<u>Henriette Laumain (30/11/1874-10/2/1963)</u>	
<u>Honorine (1878-1940), épouse Simonet</u>	175
<u>Joseph Laumain (25 mars 1883-23 février 1949)</u>	176
Le P'tit Joseph	
Tante Claudine	
<u>Leurs petits-enfants</u>	
<u>Les enfants de Marie-Louise</u>	
<u>Jeanne Renault</u>	
<u>Joséphine (1881-1918) et ses enfants</u>	177
<u>Robert Simonnet (1902-1980)</u>	
<u>René Simonnet (1904-1976)</u>	
• <u>Pierre Simonnet</u>	
• <u>Un exploit de Pierrot</u>	

<u>Étienne Renault (1885-1941)</u>	178
Berthe Renault, née Rullier	
<u>Les enfants de Marguerite</u>	
<u>Alice Bonneront (1882- 1928)</u>	
Famille Roulier : origine	
De petits commerçants	179
Finaud	180
Cercle d'amis	
<u>Marie Ernestine (-22 février 1884)</u>	183
<u>Pierre Bonneront (1885- 1929)</u>	
<u>Émile Bonoron (1887- 1953)</u>	184
<u>Léonard Bonoron (1891-1953)</u>	188
<u>Prosper Bonoron (1895-1949)</u>	190
<u>Autres Bonoron</u>	
Alice Scheffer	
Marie	193
Théophile (1887-1949)	194
Gaston (1887-1974)	
<u>La fille d'Étienne : Yvonne</u>	195
<u>Les enfants de Jeannie</u>	198
<u>La descendance de Joseph</u>	

PETIT LEXIQUE DU PATOIS MORVANDIAU

<u>Patois</u>	201
---------------	-----

<u>Remarques</u>	202
<u>De A à Z</u>	203
<u>Conjugaisons approximatives</u>	219
<u>Expressions</u>	220
INDEX	221
ADDENDA	228